

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

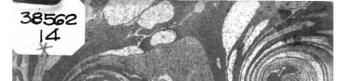
We also ask that you:

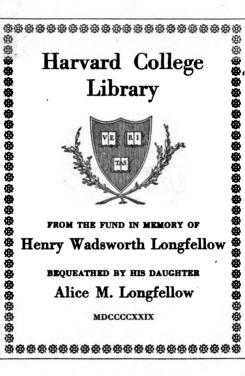
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/









a/b

DE FONTENELLE. TOME QUATRIEME.

CITTY VICED



Que Pan soit l'inventeur de la flute champitre Cest une fable, il eut un Maitre

Digitized by Google

EU. VRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françaile, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée, avec Figures.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,

FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. LXIV.

Carria and

38562.14

HARVARD COLLEGE LIBRARY LONGFELLOW FUND am7,1932



A MADAME LA DAUPHINE. EGLOGUE.

JD Ans un bois qu'arrofe la Seine,
Je marchois sans tenir un route certaine,
Et révois presque sans objet;
Un beau jour, un ruisseau, les sleurs de nos prairies
Sufficent pour causer nos douces réveries;
Quelques sois révons avec plus de sujet,
Jentendis quelques voix que je crus reconnoître;
C'etoient Lise & Cloris, qui toutes deux sont naître
De nos hameaux les plus tendres amours.
J'écoutai sans vouloir paroître,
Trahison qui se fait toujours
Aux belles dont on veut surprendre les discours.



Non, disoit Cloris, j'en suis sure, C'étoit une déesse, & tu lui sais injure D'être d'un avis différent. D'une divinité les marques naturelles Tome IV.

EGLOGUE.

2

Eclatent dans cet air qui touche & qui surprend; Lise, as-tu donc vu des mortelles Avoir l'air si noble & si grand?



Tu ne peux à sa vue avoir été frappée

D'un respect plus prosond que moi,
Répondoit Lise; & cependant je croi,
Ma Cloris, que tu t'es trompée,
Et que j'en juge mieux que toi.

Les déesses toujours fieres & méprisantes
Ne rassurement point les bergeres tremblantes
Par d'obligeants discours, des souris gracieux:
Mais tu l'as vu, cette auguste personne
Qui vient de paroître en ces licux,
Prend soin de rassurer au moment qu'elle étonne.
Sa bonté descendant sans peine jusqu'à nous,
Sembloit par ses regards nous faire des caresses.

Cloris, as-tu vu des déesses
Avoir un air si facile & si doux?



Alors je me présente aux yeux des deux bergeres,
Qui ne traitoient point ces mysteres
Que des témoins cachés sont ravis d'écouter:
Je ne dois pas, leur dis-je, avoir beaucoup de gloire
En devinant ici qui vous fait disputer;
Ce ne peut être que VICTOIRE.
Pour vous dire ce que j'en croi,
Je suis, je l'avourai, du sentiment de Lises

Mais Cloris, car il faut parler de bonne foi, Cloris ne s'est guere méprise.



Comment en sais-tu tant, toi qui n'es qu'un berger, Dit Cloris; à quel droit prétends-tu nous juger? Bergere, je consens, repris-je, à vous l'apprendre. Quoique simple berger, j'ai voulu voir la cour, Cette cour d'où LOUIS prend plaisir à répandre Les biens dont est comblé ce rustique s'éjour. N'attendez pas de moi que je vous représente Combien de ces beaux lieux la pompe est éclatante; Je sus'a leur aspect interdit, ébloui, Cent prodiges divers ont troublé ma mémoire; Et de plus, tout doit bien s'en être évanoui, Mes yeux surent long-temps attachés sur VICTOIRE.



Car, le croiriez-vous bien? on me vitlà chantant
Ces airs d'une muse champétre,
Ces mêmes airs que vous connoissez tant.
VICTOIRE le voulut, se délassant peut-être
De ces airs plus polis que sans-cesse elle entend.
Je tremblois devant elle, & je chantai pourtant.
O Ciel! qu'elle sit bien connoître
Jusqu'où va son esprit, jusqu'où son goût s'étend!
Les endroits dont je crois qu'on peut être content,
Un souris sin, qui venoit à paroître,
Les marquoit dans le même instant.
Quand un berger qui vous adore
Chante des vers qui surent faits pour vous,
Vous devez bien savoir s'ils sont touchants & doux;
VICTOIRE le sait mieux encore.

EGLOGUE.



Puisqu'elle daigne m'écouter,
Toujours mes chants seront jugés par elleEt pourquoi ne la pas-chanter,
Me direz-vous? la matiere est si belle.
Je le sais bien; mais un simple hautbois,
A votre avis, y pourroit-il sussire?
Phæbus lui-même avec sa lire
Y penseroit plus d'une sois.





POÉSIES. PASTORALES.

ALCANDRE.

PREMIERE ÉGLOGUE.

A MONSIEUR.....



UAND je lis d'Amadis les faits inimitables,

Tant de châteaux forcés, de géants pourfendus,

De chevaliers occis, d'enchanteurs confondus,

Je n'ai point de regret que ce soient-là des sables. Mais quand je lis l'Astrée, où dans un doux repos

L'amour occupe seul de plus charmants héros, Ou l'amour seul de leurs destins décide, Où la sagesse même a l'air si peu rigide, Qu'on trouve de l'amour un zélé partisan Jusques dans Adamas, le souverain Druide; Dieux, que je suis sâché que ce soit un roman! J'irois vous habiter, agréable contrée,

Où je croirois que les esprits, Et de Céladon & d'Astrée,

Iroient encore errants des mêmes seux épris; Où le charme secret produit par leur présence; Pofsirs

Feroit sentir à tous les cœurs Le méprits des vaines grandeurs, Et les plaisirs de l'innocence.

O rives de Lignon! ô plaines de Forez! Lieux consacrés aux amours les plus tendres, Montbrison, Marcilli, noms toujours pleins d'attraits.

Que n'êtes-vous peuplés d'Hilas & de Silvandres! Mais pour nous consoler de ne les trouver pas,

Ces Silvandres & ces Hilas, Remplissons nos esprits de ces douces chimeres, Faisons-nous des bergers propres à nous charmer ; Et puisque dans ces champs nous voudrions aimer,

Faisons-nous aussi des bergeres.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains. Notre raison séduite avec plaisir s'égare, Elle-même jouit des plaisirs qu'elle a feints; Et cette illusion pour quelque temps répare Le défaut des vrais biens que la nature avare N'a pas accordés aux humains.

Ami, dans ce dessein je t'offre cet ouvrage, Nous avons en du ciel l'un & l'autre en partage

Le même goût pour les bergers. Nous n'imiterous pas du héros de Cervantes,

Dans de ridicules dangers, Les prouesles extravagantes : Sans doute nos esprits ne seront point blessés Du fol entêtement de la chevalerie; Jamais par nous des torts ne seront redresses; Mais pour certe puissante & douce reverie, Qui sit errer Lisis dans les plaines de Brie, Avec quelques moutons à peine ramassés,

> Rétablissant la bergerie Dans l'éclat des fiecles passés, Cher ami, sans plaisanterie, N'en sommes-nous point menacés ?

Les bergers d'un hameau célébroient une sête, Chacun d'eux plus paré méditoit sa conquête, Ne respiroit qu'amour, & n'étoit appliqué Qu'au soin de voir, de plaire & d'être remarqué. Ce soin, mais plus secret, occupoit les bergeres 3. On avoit pris conseil des ondes les plus claires 5. On avoit déroce des seurs aux prés naissants : Rien n'étoit oublié des secours innocents Qu'en ces lieux la nature, & si simple & si belle, Peut recevoir d'un art presqu'aussi simple qu'elle. Ici, sous des rameaux exprès entrelasses, Où jouoient les rayons dont ils étoient percés, On sormoit tour-à-tour des danses distérentes: Heureux ceux qui tenoient la main de leurs amantes!

Là, dans une campagne on disputoit un prix; L'amour plus que la gloire anime les esprits, Les belles aux bergers inspirent de l'adresse: Heureux qui met le prix aux pieds de sa maltresse!

Tout l'air retentissoit du bruit confus & doux Des flûtes, des hauthois & des oiscaux jaloux; Il naissoit mille amours, ce temps les favorise; Ils étoient moins craintifs, ce temps les autorile; De toutes parts enfin, par mille jeux divers, A la joie, au plainr les cœurs étoient ouverts. Alcandre, Alcandre seul n'en étoit point capable; A peine il reconnut un jour si remarquable; En voyant ce spectacle, il s'en trouva surpris: Trifte, mais tendre effet de l'absence d'Iris, Il se dérobe, il fuit une importune foule. Par des chemins couverts en secret il se coule. Aussi-tôt qu'il arrive au milieu d'un côteau, D'où les yeux aisément découvrent le hameau, Il y voit l'allégresse en tous lieux répandue, Pour un amant qui souffre insupportable vue. Il s'arrête, & pressé de ses vives douleurs: Tout rit, tout est en joie; & moi, dit-il; je meurs. Dix fois du sein des eaux la lumiere est sortie, Depuis que du hameau ma bergere est parrie; Je faisois de la voir le plus doux de mes soins; Si je ne la voyois, je la cherchois du moins, L'amour me conduisoit, & je ne manquois guere A découvrir les lieux qui cachoient la bergere; Mais maintenant, hélas! j'erre en ces mêmes lieux Plein d'elle, & sans espoir qu'elle s'offre à mes yeux.

Ciel ! que le soleil marche à pas lents sur nos

têtes!

Quels jours ! quelle tristesse ! on songe à des

On danse en ce hameau; que je me tiens heureux D'être iei solitaire, éloigné de ces jeux! Et qu'y serois-je à quoi! je pourrois voir Doride De louanges toujours & de douceurs avide, Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas, Et Stelle qui jamais n'a loué ses appas, Y briller en sa place, y triompher de joie! Goûtez bien le bonheur que le ciel vous envoie, Bergeres, jouissez de mille vœux offerts; Dans l'absence d'Iris les moments vous sont chers. Qu'elle eût orné les jeux! que d'yeux tournés sur

Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant si belle ? Elle eût mis cet habit qu'elle-même a filé, Chef-d'œuvre de ses doigts qu'on n'a point égalé. Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée, Il sembloit de mon chant qu'elle sût moins touchée.

Il est vrai cependant que pour mieux m'écouter, La-belle quelquesois vouloit bien le quitter. Elle auroit mis en nœuds sa longue chévelure, La jonquille à ces nœuds eût servi de parure; Elle est jaune, Iris brune, & sans doute l'emploà De cueillir cette seur ne regardoit que moi. Peut-être dans les jeux elle eût bien voulu prendre Le moment d'un regard mystérieux & tendre Qu'avec un air timide elle m'eût adressé,
Et de tous mes tourments j'étois récompensé.
Peut-être qu'à l'écart, si je l'eusle trouvée,
D'une troupe jalouse un peu moins observée,
Elle m'eût en suyant dit quelque mot tout bas,
Avec sa douce voix & son doux embarras;
Elle l'a déjà fait aux noces de Silvie,
Ce plaisir imprévu pensa m'ôter la vie;
Mon cœur se trouble encore à ce seul souvenir.
Quel moment! ah, grands dieux! s'il pouvoit
revenir.

Alcandre, que dis-tu? la bergere est absente, Peut-être pour long-temps, peut-être peu constante.

Et jusqu'à ses faveurs tu portes ton espoir? Tu serois trop heureux seulement de la voir.

SILVANIRE ET DELPHIRE. II É G L O G U E. A T I S , L I C I D A S.

ATIS.

U vas-tu, Licidas? LICIDAS.

Je traverse la plaine, colline prochame.

Et vais même monter la colline prochame. A T I S.

La course est assez longue.

LICIDAS.

Ah! s'il étoit besoin

Pour le sujet qui me ment. J'irois encore bien plus soin.

ATIS.

Il est aisé de t'entendre; Toujours de l'amour.

Pofsins LICIDAS.

Que faire sans les amours? Qui viendroit me les désendre, Je sinirois là mes jours.

Au hameau d'où je suis tour le monde s'engage, En aucun autre lieu l'amour n'est mieux servi; Bergeres & bergers nous lui rendons hommage;

Il n'est point parmi nous d'usage Plus ancien ni mieux suivi.

ATIS.

Et n'est-ce pas chez nous la même chose? Un berger rougiroit de n'être pas amant; Au doux pétil d'aimer de soi-même on s'expose.

Qu'il arrive un événement, Il n'en faut pas chercher bien loin la cause s C'est l'amour, c'est lui sûrement.

Par nos Iris & nos Silvies
Tous nos destins sont décidés;

Les troupeaux, il est vrai, sont assez mal gardés, Mais les belles sont bien servies.

LICIDAS.

Dans tout notre hameau nous ne pouvions compter Qu'une jeune beauté qui fût indifférente; Maintenant c'en est fait, Silvanire est amante, L'amour n'a point voulu qu'on la pût excepter.

ATIS.

Dis moi, berger, par quelle voie Il l'a soumise à son pouvoir: Je suis curieux de savoir Les divers moyens qu'il emploie.

Aussi-bien je suivrai la route que tu tiens,
Pendant un assez long espace;
dans de semblables entretiens,
Tu sais comme le temps se passe.
L I C I D A S.

Mais, berger, tu me conteras De ton hameau quelque histoire pareille.

PASTORALES. ATIS.

J'y consens, ce seroit une grande merveille, S'il ne nous en fournissoit pas.

LICIDAS.

S Ilvanire vivoit sans avoir de tendresse, Elle perdoit le temps d'une aimable jeunesse se te ce qui méritoit de plus grands châtiments, Elle le faisoit perdre à deux ou trois amants. Souvent contre l'amour, même contre sa mere, Contre l'aimable troupe adorée en Cithere, Elle tint des discours offensants & hardis; Je serois bien fâché de les avoir redits. Elle quitta pourtant sa fierté naturelle, Non sur de nouveaux soins qu'un amant eût pour elle;

L'amour n'en fit pas tant & la réduisit bien; Toute cette fierte cessa presque sur rien. Un jour elle épia Mirene avec Zélide, Tandis que le soleil brûloit la terre aride; Sous un ombrage épais ces amants retirés. Du reste des mortels se croyoient délivrés. Un buisson les trahit aux yeux de Silvanire; D'un entretien d'amants elle eut dessein de rire; Plaisir qui lui devoit sans doute être interdit. Cieux! quels discours charmants Silvanire entendit! Devines-les, Atis, toi qui sais comme on aime; C'étoient de ces discours dictés par l'amour même, Que les indifférents ne peuvent imiter, Qu'un amant hors delà ne sauroit répéter. Ils étoient quelquefois suivis par un silence; Au défaut de la voix, les yeux d'intelligence, Confondoient des regards vifs, quoique languiffants,

Et craintifs & flatteurs, doux ensemble & perçants. Zélide en rougissoit, & cette honte aimable Exprimoit mieux encore un amour véritable; Et Mirene charmé lisoit dans sa rougeur Des secrets qu'à demi cachoit encor son cœur. Tantôt de leurs amours l'histoire est retracée, La rencontre où d'abord leur ame sut blessée, Le lieu, même l'habit que Zélide avoit pris; Rien n'est indisséernt à des cœurs bien épris. Les premieres rigueurs qu'eut à soussein épris. Les premieres rigueurs qu'eut à soussein Miler innouveux pour eux seuls importants; Quels sujets d'entretien à des amants contents! Ils s'occupent tantôt d'un simple badinage, Qui des tendres amours est le charmant partage, Que le respect pourtant accompagne toujours, Doux respect, qui lui-même aide aux tendres amours.

Mais pour les amuser, ce qui pouvoit suffire, Par quel art, cher Atis, se pourroit-il décrire ? Quelque débat entr'eux survenu pour un chant, Que chacun croyoit rendre encore plus touchant ; Quelque fleur que Mirene arrachoit à la belle; Et dans le mouvement que causoit la querelle, Une main de Zélide, ou bien un bras bailé, Un vain couroux d'amante aussi-tôt appailé: Que sais-je? mille jeux que l'amour autorise. Une innocente offense, une feinte surprise, D'une liberté douce, effets pleins d'agréments, Voilà ce qui changeoit leurs heures en moments. Silvanire conçut qu'elle étoit moins heureuse; De ce lieu solitaire elle sortir reveuse; Les plus beaux de ses jours, quoiqu'exempts de souci. Tranquilles, fortunés, ne couloient point ainsi. Elle croyoit toujours voir Zélide & Mirene, Toujours de leurs discours sa mémoire étoit pleine, Présages d'une ardeur qui s'alloit allumer; Elle sentit enfin qu'il lui manquoit d'aimer. Bientôt de ses amants Lisis le plus aimable, A sesvœux empressés la trouva favorable; Bientôt ... Mais qu'ai-je encore, Atis, à te conter? Silvanire en chemin ne doit pas s'arrêter; Bientôt sur tous les soins que la tendresse inspire, On On ne distingua plus Zélide & Silvanire. De l'amour cependant admire les attraits, Le mal se prend à voir deux amants de trop près.

ATIS.

Quel plaisir m'a fait ton histoire.

Quel plaisir m'a fait ton histoire.

Je suis ravi lorsque j'entends.

Que notre commun maître obtient une victoire.

Viens m'en redemander le détail dans vingt ans,

Et tu verras si j'ai bonne mémoire.

Et tu verras it j'ai bonne mémoire. Je pourrois bien les soirs oublier quelquesois Combien on a mené de mes moutons au bois;

J'oublierai bien des secrets qu'on m'enseigne Pour guérir un troupeau qui périt chaque jour,

Mais il ne faut pas que l'on craigne De me voir oublier une histoire d'amour.

LICIDAS.

Puisque ta mémoire est si bonne, Acquitte-toi, Berger, de ce que tu me dois. ATIS.

Tu ne perdras rien de tes droits; Vois si je sais payer les plaisirs qu'on me donne.

Rois jours s'étoient passés, trois jours qu'avoient perdus

Et Delphire & Damon, qui ne s'étoient point vus;

Leurs troupeaux, jusqu'alors confondus dans la plaine,

Tristement séparés, ne paissoient qu'avec peine.

Tristement séparés, ne paissoient qu'avec peine. Tandis que le berger ne songeoit qu'à choisir Les lieux, les sombres lieux où l'on rêve à loisir, La bergere affectoit de paroître suivie Des plus jeunes bergers dont elle sût servie: Mais elle étoit distraite, & des soupirs secrets Alloient après Damon jusqu'au sond des sorèts. Victe quelle rigueur étoit cette bergere.

Poésies Damon lui déroba quelque faveur légere, Delphire le bannit dans un premier couroux; Peut-être un peu plus tard l'ordre eût été plus doux. Un soir que les troupeaux sortant du pâturage, D'un pas tardif & lent marchoient vers le village, Et que tous les bergers chantoient à leur retour Les douceurs du repos qui suit la fin du jour, Delphire, qui malgré l'ombre déjà naissante, Vit Damon d'aussi loin que peut voir une amante, S'arrêta sur sa route, & prit soin d'y chercher L'endroit le plus obscur où l'on se pût cacher. Reveur, plein d'une trifte & sombre nonchalance, Tel qu'on peut souhaiter un amant dans l'absence, Il laissoit les brebis errer en liberté, Et son hautbois oisif pendoit à son côté. · Delphire en fut touchée, & pour être apperçue, Elle sit quelque bruit, il détourna la vue; Et quand vers la bergere il adressa ses, Elle le reçut mal, mais elle ne fuit pas. Oue ne lui dit-il point? Les Nymphes du bocage N'entendirent jamais de plus tendre langage; L'écho, qui des bergers connoît tous les amours, Ne répéta jamais de plus tendres discours. Tantôt il condamnoit lui-même son audace, D'un ton de suppliant il demandoit sa grace; Et tantôt moins soumis, il trouvoit trop cruel Ou'un léger attentat l'eût rendu criminel. Par quels soins assidus & par quelle constance Avoit-il prévenu cette amoureule offense? Et combien voyoit-on d'amants moins empressés, Moins ardents qu'il n'étoit, & mieux récompensés ? A la fin cependant il revenoit à dire Qu'il étoit trop content, puisqu'il aimoit Del-

phire;
Et que sans ses faveurs, sans cet heureux secours,
Il conserveroit bien d'éternelles amours.
Plein de sa passion, alors Damon lui jure
Que la simple amitié ne seroit pas plus pure;
Il semble que ses yeux le jurent à leur tour;

ASTORALES.

L'amour fait qu'il renonce à tous les biens d'amour; Et dans le même instant qu'avec tant de tendresse Il tâche à réparer son trop de hardiesse, Au milieu des serments de ne prétendre rien, Poussé par un transport qu'il ne connoît pas bien, Troublé par des regards dont la douceur l'attire, Il s'approche, il avance, il embrasse Delphire. On dit que le berger, lorsqu'on l'avoit banni, · Pour un moindre sujet avoit été puni ; Et sans savoir pourquoi, Delphire moins sévere, Sur ce crime nouveau n'entre point en colere.

LICIDAS.

J E te l'avoue, Atis, tu t'es bien acquitté. J'aime Delphire & sa fierté.

ATIS. Ton goût est assez raisonnable Berger, & je ne doute pas Que l'on ne te prépare une fierté semblable Aux lieux où tu tournes tes pas. Mais je t'y laisse aller, il faut que je te quite. Adicu.

LICIDAS.

Je vois d'ici ce que ton cœur médite; Ton voyage, berger, ressemble assez au mien. ATIS.

A dire vrai, cela se pourroit bien. Ya, puisses-tu jamais ne trouver de cruelles.

LICIDAS. Les cruelles ne me font rien, Je ne crains que les infidelles.





DE'LIE.

A M A D....

Q Uittons, mes chers moutons, le cours de la riviere;

L'herbe sera meilleure aux lieux que j'apperçoi s Vous m'allez désormais occuper toute entiere : Mirtille, qui m'aimoit, ne songe plus à moi.

Hélas! j'allois l'aimer, je n'en suis que trop sûre s Déjà je prononçois son nom avec plaisir, Déjà je pensois moins à vous qu'à ma parure, Déjà pour vous garder je manquois de loistre.

Moi, qui fus toujours rigoureuse,
Je ne l'étois presque plus que par art,
Qu'asin de redoubler son ardeur amoureuse:
Puisqu'il m'a dû quitter, ciel! que je suis heureuse
Qu'il ne m'ait pas quittée un peu plus tard!

Encore quelques soins, il n'étoit plus possible Que mon cœur ne se rendit pas: J'en eusse été touchée, & maintenant, hélas! Ce cœur regreteroit d'avoir été sensible;

J'éprouverois mille chagrins jaloux : Quel péril j'ai couru! cependant abusée Par des commencements trop doux, Je ne soupçonnois pas que j'y fusse exposée.

Je tremble encore en songeant aujourd'hui Que j'ai pensé dire à Mirtille La chanson que je fis pour lui, Quoiqu'à faire des vers je ne sois pas habiles La crainte que j'avois qu'elle ne sût pas bie Peut-être encore une autre honte,
Empêcha que ma langue alors ne fût trop prompte,
Et par bonheur je ne dis rien.
J'en mourrois si je l'avois dite:
Quoi donc! il la sauroit, & pour mieux m'insulter,

Quoi donc! il la fauroit, & pour mieux m'infulter
Celle pour qui l'ingrat me quitte,
Corinne, oferoit la chanter?

Je connois maintenant ce que l'amour prépare Aux foibles cœurs dont il s'empare; Je connois ce que c'est qu'un tendre engagement; Mais lorsque mon printemps à peine encor commence;

Faut-il avoir acquis par mon premier amant Une si triste expérience?

Profitons-en pourtant, évitons les pasteurs, Leurs danses, leurs chansons, leurs sêtes dangereuses,

Mais sur-tout leurs discours flatteurs; Fuyons aussi les bergeres heureuses: Si d'un pareil bonheur je formois le souhait, Mon cœur en deviendroit plus facile à surprendre.

Et ne dois-je pas bien comprendre Que ce n'est pas pour moi qu'un sort si doux est fait?

Inutile & vaine jeunesse',
Toi qui devois m'amener de beaux jours,
Qu'ai-je affaire de toi pour sentir la tristesse
De vivre loin des jeux, des plaisses, des amours?
Hâte, précipite ton cours,
Tu ne saurois voler avec trop de vîtesse.

Venez remplir ces jours dont je crains le danger, Soins de ma bergerie, amusements utiles; Vous n'êtes pas touchants, mais vous êtes tranquilles:

me laissez pas le loisir de songer Que l'on puisse avoir un Berger. Fontaines, fleurs, oiseaux, charmes pleins d'innocence,

Aidez à m'occuper, j'aurai recours à vous; Sauvez-moi de l'amour : hélas! pour ma défense Sera-ce assez que vous conspiriez tous?

> D'où vient que je suis effrayée Des efforts qu'il me va coûter? N'en serai-je pas bien payée, Et le repos peut-il trop s'acheter?

Les plus tendres bergers, & Mirrille lui-même, N'ébranleroient pas mon dessein. Non, Mirrille à mes pieds l'entreprendroit en vain:

Quand on a le cœur tendre, il ne faut pas qu'on aime.

A Infi parla Delie; alors du dieu du jour Le char panchoit un peu vers la fin de son tour; Mais le char de la nuit n'avoit pas pris sa place, Que Delie à Mirtille avoit déjà fait grace. Il n'étoit point volage, il avoit seulement Eprouvé sa bergere & seint un changement; Crime qu'avec plaisir on pardonne au coupable, Après que d'un plus grand on l'a jugé capable. Mirtille en peu de temps se vit assez aimé Pour savoit le dessein que l'on avoit formé; Il ne demeura pas tout-à-fait inutile; Quelquesois il sit rire & Delie & Mirtille.



E présent pastoral doit-il être pour vous?

Hélas! je ne vous trouve aucun trait de betgere;

Vous n'avez point ce tendre caractere,

Des belles de nos bois l'agrément le plus doux:

Mais vous avez en récompense

Dans l'air, dans le visage assez de majes par l'humeur assez de fierté,

Et peut-être un peu d'inconstance; Ensin vous êtes nymphe, à ce que font juger Vos appas, vos défauts, trop bizarre mêlange, Et trop capable encor de plaire & d'engager : Vous êtes nymphe, & moi qui sous vos loix me

Je ne suis qu'un simple berger. Tendresse qui jamais n'étale ses services,

Délicatesse sans caprices,

range,

Soins plus amoureux que brillants, Timidité flatteule, ardeurs toujours égales, Transports qui sont ensemble & doux & violents, Respect, constance, ensin les vertus pastorales,

Voilà quels sont tous mes talents.

Mais toute nymphe que vous êtes, Que vous faut-il de plus que des flammes parfaites? Un berger fidele a de quoi

Payer le cœur des nymphes même; Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime,

Ne voit rien au-dessus de soi. Je ne crois pas qu'on vous irrite

En vous tenant ce superbe discours; Chacun, autant qu'il peut, fait valoir son mérite; Les bergers ne sauroient vanter que leurs amours.

DAPHN E'.

IV EGLOGUE.

ARCAS, PALEMON, TIMANTE.

A Reas & Palemon, tous deux d'un âge égal, L'un pour l'autre tous deux concurrents redoutables, Se répondant tous deux par des chansons sem-

Formoient un combat pastoral.

Ce n'étoit point la méprisable gloire,
Ou du chant, ou des vers, qui piquoit leurs esprits;
Ils disputoient un plus illustre prix;
Chacun prétendoit la victoire
Pour la beauté dont il étoit épris.

Timante les jugeoit, Timante Qui, dans ses jeunes ans, enssamma tant de cœurs, Qu'une expérience savante

Rendoit, en fait d'amour, l'oracle des pasteurs,

Et dont la vieillesse galante

Souvent par ses avis se plaisoit à former Quelque beauté simple & naissante Qui n'eût su qu'être aimable, & non se faire aimer.

Le berger qui des deux auroit le moins su plaire, Ne devoit point payer deux chevreuils & leux mere

A son rival victorieux,

Dans des temps plus grossiers peine assez ordinaire;

Il falloit, ô loi plus severe!

Et que n'eût-il pas aimé mieux?

Que du berger vainqueur il chantât la bergere.

Aussi de quel beau feu ne furent-ils pas pleins ?
Quels esforts des deux parts! O toi, Muse rustique,

Qui laissant à tes sœurs la trompette hérorque, N'ensles que des pipeaux assemblés par tes mains,

Toi qui, du superbe Parnasse Négligeant les lauriers sacrés,

Te couronnes le front avec autant de grace Des simples sleurs qui naissent dans les prés,

Redis-moi le combat ardent, quoique paisible, Que se livrerent les bergers.

Tu n'as jamais connu de combat plus terrible, Tes héros n'ont jamais couru d'autres dangers.

ARCAS.

AU parti de Philis tu dois la préférence, Amour; elle n'a point de mépris pour tes loix.

PALEMON. Si Daphné n'aime pas, tu sais en récompense, Amour, combien Daphné fait aimer dans ces bois.

ARCAS.

De Vénus quelquesois avez-vous vu l'image? Elle a les cheveux blonds, & ma bergere aussi.

PALEMON.

Avec ses cheveux noirs Daphne plait davantage; Pardonne-moi, Vénus, mon eœur en juge ainsi. A R C A S.

Quand Philis a mêlé des fleurs dans sa coëffure, Quel charme pour les yeux s quel péril pour les cœurs!

PALEMON.

Quand Daphné se fait voir sans aucune parure, Elle sait mieux charmer qu'une autre avec des fleurs.

ARCAS.

L'enjoument de Philis la rend encor plus belle, Et de jeux & de ris une troupe la suit.

PALEMON.

Daphné dans sa langueur a les graces pour elle, Et les graces toujours ne font pas tant de bruit. ARCAS.

D'une foule d'amants Philis est entourée, Et je vois que mon choix s'est trop fait approuver.

PALEMON.

Daphné suit ses amants, elle vit retirée:

Heureux qui lui pourroit sournir de quoi rever!

A R C A S.

Pour gagner tous les cœurs, le ciel sit ma bergere; Sa beauté, sa douceur, tour plast au même instant. PALEMON.

Lossque l'on voit Daphné douce ensemble & sévere,

22 On n'oseroit l'aimer; mais on l'aime pourtant. ARCAS.

N'est-ce pas à Philis que tous les vœux s'adressent, S'il vient en ce hameau des pasteurs étrangers?

PALEMON.

Oui, pendant leur séjour autour d'elle ils s'empressent;

Daphné n'est pas si propre aux amants passagers. ARCAS.

Dans le crystal des eaux souvent Philis se mire, Et là contre mon cœur elle apprête des traits. Ruisseaux, peignez-lui bien la beauté qui m'attire, Philis en croira mieux les serments que je fais.

PALEMON.

Daphné ne cherche point le crystal des fontaines, Le soin de sa beauté ne l'inquiete pas. Soupirs que j'ai poussés, doux tourments, tendres peines,

Vous seuls vous instruisez Daphné de ses appas.

ARCAS.

Souviens-toi de quel air Philis entre en la danse, .D'un éclat tout nouveau ses yeux sont allumés; 🧃 Il brille sur son front une aimable assurance, Elle sait que les cœurs vont tous être charmés.

PALEMO.N.

Daphné danse encor mieux, & n'en est pas si sûre ; Soudain elle rougit, sa rougeur lui sied bien : De louanges en vain elle entend un murmure, Tous les cœurs sont charmés; seule elle n'en sait rien

ARCAS.

Aux soupirs d'Alcidon Philis étoit sensible; Mais quel est mon bonheur de voir que chaque iour

Je détruis auprès d'elle un rival si terrible! J'y perdrois fi Philis n'avoit point eu d'amour. PALEMÔN.

Je n'ai point le plaisir de rendre méprisable Un rival pour qui seul on avoit eu des yeux :

23

Daphné n'aima jamais, elle en est plus aimable, Je puis même espérer qu'elle en aimera mieux.

A Ř C A S.

Alcidon l'autre jour, au milieu d'une foule, Prit la main de Philis, qu'il serroit tendrement: Soudain, sans qu'il me vît, près d'elle je me coule; Elle me donna l'autre & sourit sinement.

PALE MON.
En ma faveur Daphné ne s'est point déclarée;
J'espere cependant avoir un jour sa foi;
Non pas que j'en jurasse encor par Cythérée;
Mon cœur me le promet, c'est mon cœur que j'en
croi.

ARCAS.

Ma Philis fait des vers d'un tendre caractere; Elle en fera pour moi, je l'ai trop mérité: C'est toujours le berger qui chante la bergere: Quel plaisir que lui-même en soit aussi chanté! P A L E M O N.

De la voix de Daphné que le doux son me tous

Jene puis plus souffrir les hôtes de ces bois : On sent aller au cœur ce qui sort de sa bouche. O dieux! & j'entendrois, j'aime, de cette voix!

A R C A S.
Tu dois bien t'offenser, Philis; on te compare,
Philis, c'est à Daphné; qu'el étrange rapport!
Se peut-il jusques-là que Palemon s'égare?
Moi qui prend ton parti, ne t'ai-je point fait tort?

PALEMON.

Daphné, quoiqu'en ces lieux nulle autre ne l'égale,

Ne viendroit pas plutôt à savoir nos débats, Qu'elle voudroit céder le prix à sa rivale; Mais Timante, je crois, ne le permettroit pass A R C A S.

Punis de Palemon l'insupportable audace, A t'aimer sans espoir fais qu'il soit condamné s Pofsies

Philis, je te connois des regards pleins de grace;. Qui détruiroient soudain l'empire de Daphné.

PALEMON.

Daphné, n'entreprends pas une telle vengeance, Laisse Arcas comme il est, & mes vœux sont remplis.

Sa Philis lui fera sentir son inconstance,

Tes rigueurs vaudroient mieux que l'amour de Philis.

TIMANTE.

Bergers, c'en est assez, je vois que votre zele Pousseroit trop loin la querelle; Vous ne parletiez bientot plus

Du mérite de l'une & de l'autre bergere ; Vous perdriez le temps en discours superflus,

Conclusion trop ordinaire.

Ecoutez moi, bergers, voici mon jugement. Philis est la plus agréable.

PALEMON.

Ah! Timante!

T I M A N T E. Ecoutez, bergers, tranquillement. Mais je crois Daphné plus aimable.

ARCAS.

Er c'est ainsi....

TIMANTE.

Bergers, je me sers de mes droits;

Et mon autorité doit être ici suivie.

Il vaudroit mieux aimer Philis pour quelques mois, Et Daphné pour toute sa vic.

Vous, Arcas, préparez quelque chant pour Daphné;

Mais comme elle n'a pas aussi tout l'avantage, Je veux que de la main du berger qu'elle engage, A Philis sa rivale un bouquet soit donné.

L'air sera tendre & doux, les fleurs seront nouvelles ;

Les sleurs valent leur prix, mais elles valent moins

Qu'un air qui veut du temps, de la peine & des soins: Ce partage convient assez juste aux deux belles.

E R A S T V EGLOGUE.

MONSIEUR....

L E berger (1) qui jadis hérita le hauthois Du grand (2) pasteur de Syracuse, Et dont même aujourd'hui la muse De l'aimable Mantoue enorgueillit les bois, Vouloit que des forêts la demeure sauvage, D'un Consul quelquefois fût un digne séjour-

J'entreprends un plus grand ouvrage, Moi qui voudrois rendre dignes d'un lage

Des forêts où regne l'amour.

Pourquoi non cependant? Ces sages de la Grece, Ces Thalés, ces Bias, grands & superbes noms, L'emportent-ils pour la sagesse

Sur nos Tirsis & nos Damons?

J'en doute. Dans nos champs la vertu toute pure Agit sans dessein d'éclater;

Tout l'art de la raison ne sauroit imiter De nos bergers l'innocente droiture; Ils ne se laissent point flatter Aux plaisirs remplis d'imposture, Que, sans l'aveu de la nature L'opinion ose inventer.

Ce n'est point chez eux qu'on achete Un bien imaginaire aux dépens d'un vrai bien ; Mais pour la sagesse parfaite

Il leur manque des mots, un sévere maintien, Et par malheur il ont une houlette.

(z) Värg. (2) Théoc. Encore un grand défaur, ils sont toujours amants: De je ne sais quels seux qui leur semblent charmants,

Leur ame est sans cesse remplie.

Mais quoi! tous les humains sont sous par quelque endroit.

Et l'amour n'est-il pas la plus sage solie Dont on puisse payer le tribut que l'on doit?

Vous donc que la sagesse admet dans ses mysteres, Qui simple spectateur des passions vulgaires, De leur ressorts en nous considérez le jeu,

Prenez des yeux qui ne soient pas austeres Pour un berger qui vous ressemble peu. Ne riez pas de voir sa raison égarée. Par tant d'états divers passer en un seul jour.

Un amant est chose sacrée, Et qui par un vrai sage est toujours révérée; Le sage tant qu'il vit est en prise à l'amour.

Laissoiseaux qui du jour annoncent la nais-Laissoient encor les champs dans un prosond

filence,
Lorsqu'Eraste s'éveille, & croit qu'à son reveil
Déjà Thétis s'apprête à rendre le soleil.
Il court de sa cabane ouvrir une fenêtre,
Il regarde le ciel; mais il ne voit paroître
Ni les vives couleurs que l'aurore produit,
Ni ce doueux éclat qui se joint à la nuit.
La mere des amours, à peine renaissante,
Commençoie à jetter sa lumiere perçante
Dont tous les autres seux n'ont point le doux
brillant;

Eraste entre en courroux contre le jour trop lent. Iris lui vouloit bien parler dans un bocage, Quand le soir renverroit les troupeaux au village; Et pour cet entretien Eraste est éveillé Avant que sur les monts le soleil ait trillé.
Quelques moments après il appelle Titire:
Depuis que le berger pour son Iris soupire,
Titire a pris le soin des troupeaux du berger;
Ils alloient tous périr sans ce maître étranger.
Eraste ose lui faire un injuste reproche:
Vous dormez, lui dit-il, lorsque le jour approche;

Les troupeaux devroient être aux plaines d'alen-

Partez. En le hâtant il croit hâter le jour. Le jour est loin encore aux yeux d'Eraste même; Il ne découvre rien : quelle lenteur extrême ! Quel siecle jusqu'au soir ! Il mesure des yeux Le tour que le soleil doit faire dans les cieux ; Il faut que sur ces monts ce grand astre renaisse, S'éleve lentement, & lentement s'abaisse, Et se perde à la fin derriere ces grands bois: Il mesure ce tour, & frémit mille fois. Le jour si souhaité, le jour enfin arrive; Mais son inquiétude en est encor plus vive, Ses désirs, ses transports, ses divers mouvements, Lui font de tout ce jour sentir tous les moments. Souvent pour modérer cet ardeur empressée, Il voudroit éloigner Iris de sa pensée; Tantôt de ses troupeaux tâchant à s'occuper, Tamôt dans ses vergers s'amusant à couper D'un arbre trop chargé l'inutile branchage; Tantôt de joncs tissus commençant quelque ouvrage

En vain; toujours Iris, toujours cet heureux soir, L'agitent malgré lui par un trop doux espoir. Il vaut mieux qu'à l'amour tout son cœur s'abandonne;

Il prend ce doux hauthois qui sans cesse raisonne De l'excès de sa slamme & des beautés d'Iris; Il chante ou le teint vis, ou les yeux qui l'ont pris; Il repasse des airs qu'il a faits pour la belle; Imprudence d'amant! Il se remplit trop d'elle; Poistra

Le jour en est plus long, il en souffre; mais quoi! Peut-il en l'attendant se faire un autre emploi? A peine le soleil commençoit à descendre, Au bocage déjà le berger va se rendre; Il se flatte qu'Iris, conduite par l'amour, Y pourra bien venir avant la fin du jour; Et quelquesois il craint que trop indifférente, Iris, la même Iris ne trompe son attente. Elle vient à la fin, il n'étoit point trop tard; Son air marque à demi qu'elle vient par hazard; Elle vient, mille amours arrivent avec elle, Qui de ce rendez-vous apprenant la nouvelle, D'un désir curieux avoient été touchés; Les uns près des amants sous un buisson cachés, Prêtent à leurs discours une oreille attentive ; D'autres à qui de loin la voix à peine arrive, Sur des arbres touffus montes de toutes parts, Pour savoir ce qu'on dit observent les regards. Dans le bocage alors Eraste & la bergere Respirerent cet air qu'on respire à Cythere; Et par les doux transports dont ils furent atteints, Sentirent les amours dont ces lieux étoient pleins. Combien en se voyant, dieux ! combien ils s'aimerent!

Ils s'aimoient encore plus quand ils se séparerent ; Mais Iris, appliquée à déguiser son seu, Croyoit avoir trop dit, & le berger trop peu.

LIGDAMIS.

VI E G L O G U E.

ADRASTE, HILAS.

ADRASTE.

T U connois Ligdamis?

HILAS.

PASTORALES:

HILAS.

Qui ne le connoît pas ? Cest lui qui de Climene adore les appas.

ADRASTE.

Lui-même.

HILAS.

Quel Berger! Il est du caractere
Dont un amant m'eût plu, si j'eusse été bergere;
Il ne connoît nul art, en aimant, que d'aimer;
Son cœur ne sut jamais trop prompt à s'enslammer.
Il aime, mais forcé par les yeux d'une belle,
Et son amour devient un éloge pour elle.
Le bonheur d'être aimé n'est pour lui qu'un bonheur;

Il en sent le plaisir, & renonce à l'honneur;

Il n'en prend point le droit d'augmenter son audace ;

Les faveurs qu'on lui fait sont toujours une grace.

A D R A S T E.

As-tu vu de ses vers ?

HILAS.

Jeles sais presque tous.

O ciel! qu'il en chantoit de tendres & de doux,

Quand Climene à la ville alloit faire un voyage!

Je n'en sais point de lui que j'aime davantage.

A D R A S T E.

Moi, je ne les sais point, j'étois alors absent.

Que tu me trouverois un cœur reconnoissant
Si tu prenois la peine, Hilas, de me les dire-

HILAS.

Je t'obéis; écoute un amant qui soupire.

Ous allez donc quitter pour la premiere fois De ces hameaux la demeure tranquille? Soyez quelques moments attentive à ma voix, Climene; vous partez, vous allez à la ville, Climene, il vous sera peut-être disficile

De trouver du plaisir dans nos bois.

Là d'illustres amants vous rendront leurs hommages, Leur rang, ou leur adresse à vous faire la cour, Tout vous éblouira dans ce nouveau séjour. Que deviendrai-je, hélas! au fond de nos bocages,

Moi qui n'ai pour tout avantage, Qu'une musette & mon amour?

Ils vous mettront sans-doute au-dessus de leurs belles.

Ils vous prodigueront un encens dangereux : Leurs éloges sont doux , mais souvent infidelles : Cependant vous viendrez à mépriser pour eux

Ces louanges si naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit, Climene; Mais ils vous le diront d'un air plus assuré, Avec un art statteur des bergers ignoré: Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec peine;

D'une voix craintive, incertaine, Je l'ai dit & j'ai soupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaire, Les manieres qu'on prend dans nos petits hameaux;

Rapportez-moi cette rougeur sincere, Ce timide embarras, ensin tous ces défauts

D'une jeune & fimple bergere;
Rapportez-moi jusqu'à cet air sévere
Que vous avez pour moi comme pour mès rivaux.
Vous verrez à la ville un exemple contraire;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire
Que par la pitié de mes maux.

J'ai vu la même ville où vous allez paroître, Pour la belle Climene, elle a vu mes langueurs;

3 I

Parmi tous les plaisirs qui flattoient tant de cœurs, J'y regretois notre séjour champêtre, Et votre vue, & même vos rigueurs.

Non, je n'ai garde de prétendre Que tout vous y semble ennuyeux; Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux, Dites, & ne craignez jamais de vous méprendre, Et dites, s'il se peut, d'une maniere tendre:

C'est ici que l'on aima mieux S'occuper de moi, que de prendre Tous les plaisirs de ces beaux lieux.

ADRASTE.

Pan, ou si c'est toi qu'il faut que l'on implore, Phœbus, ou toi plutôt que l'un & l'autre adore, Amour, donne à mes vers cet air doux, naturel, Et je vais de mes dons enrichir ton autel.

Il t'en peut coûter moins, & Ligdamis lui-même N'offre rien aux autels de l'Amour, mais il aime; Il aime, & fait ces vers que tu trouve charmants.

ADRASTE.

Ce charme ne suit pas tous les vers des amants.
Ligdamis même en sit au retour de Climene,
Qui cédent à ceux-ci, quoiqu'ils cédent à peine.
Peur-être on chante mieux un départ qu'un retour,

Peut-être un air content ne sied pas à l'amour.

HILAS.

Et ces vers-là, berger, tu les sais?

ADRASTE.

Oui, sans doute.

HILAS.

Tu peux donc me payer ceux que j'ai dits.

ADRASTE.

Ecoute.

M A bergere revient, c'est demain que ces lieux

S'embellissent par sa présence; J'irai, j'irai m'osfrir le premier à ses yeux.

Ah! ciel! si de quelque distance

Elle me reconnoît à mon impatience, Que mon sort sera glorieux!

Oui, je serai le seul dont la joie éclatante,
Par d'assez viss transports marquera ce beau jour;
J'aurai seul une ardeur digne de son retour,
Elle ne pourra plus paroître indissérente,
Je lui prépare trop d'amour.

Que dis-je? Cette ardeur est-elle donc nouvelle? N'ai-je encor rien senti d'aussi vif en aimant?

Quand j'étois une heure, un moment, Un moment seul éloigné de la belle, Pour me retrouver auprès d'elle, N'avois-je pas le même empressement?

Vous n'aurez que mes soins, mes transports ordinaires;

Mais maintenant, Climene, ils devroient vous charmer:

Vos yeux depuis long-temps n'ont vu d'amants finceres

Et pourroient-ils jamais s'en désaccoutumer?

Ceux qu'à la ville ils viennent d'enflammer, Par leurs foibles ardeurs, pas leurs amours légeres, Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer.

La ville est pleine de contrainte, De faux serments & de vœux indiscrets; Que ne l'avez-vous vue exprès, Pour savoir de quel prix est cet amour sans seinte

35

Qui se trouve dans nos forets; De quel prix sont nos bois pour s'y parler sans crainte,

Et ma voix pour chanter une amoureuse plainte, Et mon cœur pour sentir vos traits?

Revenez plus bergere encore
Que vous n'étiez en nous quittant;
Songez qu'il est au monde un cœur qui vous adore.
Une belle au milieu des soupirs qu'elle entend,
Au milieu d'une cour dont sa fierré s'honore,
N'en peut pas toujours dire autant.



HILAS.

A Draste, j'avouerai que ma surprise est grande Que contre de tels chants Climene se désende.

A D R A S T E.

Et pourquoi le crois-tu? Les vers par leur attrairs
Ont soumis les lions, entraîné les forêts;
Après cela je crois, le moins qu'ils puissent faire,
C'est d'adoucir le cœur d'une jeune bergere.
L'amour les a fait naître, & les vers à leur tour
Ne manquerent jamais à bien servir l'amour.

HILAS.

Mais Climene, dit-on, est fiere, inexorable.

A D R A S T E.

Mais, berger, Ligdamis est amoureux, aimable. H I L A S.

N'a-t-on jamais poussé des soupirs superflus?

A D R A S T E.

Et bien je te dirai quelque chose de plus.
Nous étions l'autre jour sous l'orme de Silene
Une assez grosse troupe où se trouva Climene:
On loua Ligdamis, chacun en dit du bien:
Prends bien garde, berger, seule elle n'en dit rien;
Mais dès les premiers mots, jettés à l'aventure,
Elle se détourna rajustant sa coeffure,

Possis en source.

Ou je ne voyois rien qui fût à rajuster,

Et seignit cependant de ne pas écoutet.

HILA'S.

Je me rends.

ADRASTE.

Je remporte une grande victoire. Une belle est sensible, & tu veux bien le croire.

LA STATUE DE L'AMOUR.

VII EGLOGUE.

Ans le fonds d'un bocage impénétrable au jour,

Où le dieu des bergers reçoit un culte antique,

Ce Dieu n'est point Pan, c'est l'Amour. D'un simple bois on y voir sa figure.

Elle n'a point ces traits hardis & délicats Qu'auroit sous son ciseau fait naître Phidias; On reconnoît pourtant le Roi de la nature;

L'ouvrier champêtre étoit plein De ce dieu qu'exprimoit sa main.

L'autel suffit à peine aux festons, aux guirlandes, Qu'y y portent d'innocents mortels;

Il est de plus riches autels,

Mais ils sont moins chargés d'offrandes. Là parut un berger, qui d'un secret souci

Portoit dans l'ame une profonde atteinte. Profanes cœurs, n'écoutez point la plainte; Au dieu d'amour il s'exprimoit ainfi.

*

Amour, tu le veux donc, tu veux que j'aime encore; Tu n'avois fait sur moi qu'un essai de tes coups; Le dernier, de tes traits est le plus fort de tous.

35 Je ne murmure point de ton ordre suprême, On doit avec excès aimer celle que j'aime ; Et si de foibles vœux s'offroient à tant d'appas, On même si mon cœur ne les adoroit pas, S'il leur manquoit un cœur si tendre & si sidelle, On te reprocheroit d'être injuste envers elle. Mais quand je me soumets au devoir de l'aimer, Pourquoi ne suis-je pas plus propre à l'enflammer? Je ne suis qu'un berger, elle égale Diane; Mes vœux sont trop hardis, sa beauté les condamne : .

J'espere quelquesois en mes soins assidus ; Mais je la vois paroître, & je n'espere plus. A force d'être aimable elle devient terrible; Dieux ! pour oser l'aimer qu'il faut être sensible ! Cependant elle daigne écouter ces chansons, Où je ne fais, Amour, que te prêter des sons ; Où ce que tu répands de tendresse & de slamme, Satisfait quelquefois aux transports de mon ame. Mais c'est-là ce qui fait mon plus cruel tourment, Ma musette est pour elle un simple amusement ; Elle écoute un berger de qui la voix l'attire, Et ne s'apperçoit pas de l'amant qui soupire: Sans songer au sujet, elle goûte mes chants; Ils ne la touchent point, & lui semblent touchants. Je n'ai que mon amour; mais enfin je présume Qu'il doit être flatteur pour celle qui l'allume : Vif & soumis, plus fort que son propre intérêt, Il lui fait bien sentir tout le prix dont elle est. Aussi n'a-t-elle pas, grand Dieu, je t'en rends

grace, De toute sa fierté terrassé mon audace. J'aimois & j'ai parlé; mes hommages, mes soins, Paroissent plaire assez; mais moi je lui plais moins. Ce n'est qu'à mon amour qu'il est permis de plaire : Sûre de son repos, elle en est moins sévere; Sa tranquille bonté regarde sans danger Un trouble qu'elle caule & ne peut partager. On fléchit les rigueurs, on délarme la haine.

Mais comment surmonter sa douceur inhumaine, Sa funeste douceur, qui m'ôte enfin l'espoir Qu'elle-même d'abord m'avoit fait concevoir? Quel sera mon destin? Tu peux seul me l'apprendre ;

Ne me reste-t-il plus, Amour, rien à prétendre ? A mon plus grand bonheur suis-je donc arrivé ? Est-ce-là tout le prix que tu m'as réservé?

E N achevant ces mots, il attachoit sa vue Sur le Dieu qu'imploroit sa voix ; Il vit, ou les amants se trompent quelquesois, Il vit sourire la statue.

Ce prodige douteux flatta pourtant son cœur; Mais enfin qu'auroit voulu dire Le plus incontestable & le plus vrai sourire?

C'étoit peut-être un sourire moqueur.

THAMIRE.

VIII EGLOGUE.

AMARILLIS, PLORISE, SILVIE-

AMARILLIS.

L Es bergers tous les jours font entr'eux des combats

Et de chansons & de musettes ; Lorsque vous vous trouvez seules comme vous êtes, Pourquoi ne les imirer pas?

Quoi ! les graces du chant sont-elles nécessaires

A des bergers plutôt qu'à vous ? FLORISE.

Et quel sujer chanterions - nous ? AMARILLIS.

Je n'en connois qu'un seul pour de jeunes bergeres. SILVIE

37

Nos amours?

A M A R I L L I S. Et quoi donc?

FLORISE.

Prenons garde en ces lieux

Que quelques bergers curieux

N'écoutent des récits peut-être trop finceres.

S I L V I E.

Ne craignez point ces dangers Dans des lieux si folitaires.

FLORISE.

Je crains par-tout les bergers. A M A R I L L I S.

Chantez sans tarder davantage;
Voyons qui de vous deux sair le mieux engager
Ceux dont elle reçoit l'hommage;
Mon expérience & mon âge

Me rendent propre à vous juger. Que sans seinte avec moi votre cœur se déclare: Entre belles je sais que la franchise est rare; Mais elle doit ici régner dans vos discours.

Par un combat tel que le vôtre,
Vous apprendrez l'une de l'autre
A bien conduire vos amours.
Quand on y destrine sa vie,
On ne s'y peut trop exercez,
Allons, agréable Silvie,

Je le vois bien, vous voulez commencer.

SILVIE.

Licas brûle pour moi de l'amour le plus tendre, Que faire, Amarillis? quel parti puis-je prendre? Je n'y sais que d'aimer Licas. F L O R I S E.

Il n'est fidele amant que mon amant n'essace; J'aime, mais j'en voudrois voir quelqu'autre en ma place,

Elle ne s'en sauveroit pas.

Tome IV.

D

Aimer est un plaisir, mais il ne peut suffire; Il y faut joindre encor le plaisir de le dire: J'aime Licas, Licas le sait.

FLORISE.

Ce plaisir est bien doux, mais je me le refuse. Je sais trop qu'il n'est point de berger qui n'abuse D'un bonheur qu'on rend trop parfait.

SILVIE.

Je suis simple & naïve, & de feindre incapable; Et je crois ma franchise encore plus aimable Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

FLÖRISE.

Je pourrois, comme vous, être fimple & naïve; Mais ce n'est pas ainsi qu'un amant se captive, Et mon amant m'est précieux.

SILVIÉ.

Si l'on cache le feu dont on se sent éprise, Ce n'est pas à l'amant du moins qu'on le déguise; Qui le cause, s'en apperçoit.

FLORISE.

Je consens qu'avec soin un amant m'examine; Mais il est plus piqué d'un amour qu'il devine; Qu'il ne l'est de celui qu'il voit.

SILVIE.

Dans vos regards, mes yeux, l'Amour ose se peindre;

Mes yeux, vous dites tout; mais je ne puis m'en plaindre,

On vous répond trop tendrement. F L O R I S E.

Quand mon berger paroît trop vif & trop sensible, Détournez-vous de lui, mes yeux, s'il est possible, Détournez-vous pour un moment.

SILVIE.

Je feignis quelque temps, moins par art que par honte;

Mais je trouvaí Licas si tendre un certain jour, Un jour qu'on célébroit la Reine d'Amathonte,

STORALE Que je découvris mon amour.

FLORISE.

Je dissimulois moins hier qu'à l'ordinaire; Si l'on ne fât venu troubler notre entretien, Je ne sais plus comment Thamire avoit su faire, Mon secret ne tenoir à rien.

ILVIE.

Pour faire à mon berger l'aveu de ma tendresse, La fête de Vénus étoit un temps heureux; Je m'en suis apperçue, & grace à la Déesse, Il n'en est que plus amoureux.

· FLORISE.

Je sais bien dans mon cœur que je suis obligée Au jaloux Alcidor qui nous interrompit: Du péril où j'étois je me vis dégagée; J'en eus cependant du dépit.

SILVIE.

Souvent nous disputons sur l'ardeur qui nous touche,

Et mon berger & moi; l'Amour juge entre nous, Et je dis en moi-même, à prendre un air farouche J'y perdrois des combats si doux.

FLORISE.

Lorsqu'avec des regards attentifs, pleins de flamme, Thamire cherche en moi ce qu'ont produit ses soins, Je triomphe, & je dis dans le fonds de mon ame. J'y perdrois à me cacher moins.

SILVIE.

J'imagine toujours quelques faveurs nouvelles, Des présents que l'Amour a soin d'assaisonner; Licas aura bientôt jusqu'à mes tourterelles,

Je ne sais plus que lui donner.

FLORISE.

l'évite de n'avoir qu'une même conduite; Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal; Je le prends à danser deux ou trois sois de suite,

Mais après je prends son rival.

SILVIE.

Voyez jusqu'à quel point va ma douceur extrême :

, Por stes.

Un jour Licas & moi nous caressions mon chien 3 Nous le baissons ensemble, il me baisa moi-même, Je seignis de n'en sentir rien.

FLORISE.

Avec art quelquesois j'adoucis mon empire: Il tomba l'autre jour un œillet de mon sein; Il y sut replacé de la main de Thamire, Quoiqu'il conduisit mal sa main.

Ж

S Ilvie alloit encor reprendre après Florise, Quand l'une & l'autre sur surprise D'entendre un buisson qui trembla. Que des amants l'instinct sidele Les conduit sûrement sur les pas d'une belle ! Licas & Thamire étoient-là.

L'agréable combat que celui des bergeres Pour les témoins cachés qui vinrent l'écouter, Pour Thamire sur-tout, que par de longs mysteres On avoit voulu tourmenter!

Florise fut confuse, & d'une prompte course Hors de ces lieux précipita ses pas; Derniere, mais soible ressource Dans de semblables embarras.

Thamire la suivit, que pouvoit-elle faire?
Refuser de le voir, marquer de la colere
Qu'il surprît un secret si long-temps rensermé:
Encor quelle colere, & quelle foible cause
D'accuser un amant aimé!

Elle le fit, & ce fut peu de chose.

Bientôt son cœur se fût tendu.

Thamire qu'animoit sa fortune présente,

Payoit par les transports d'une slamme contente

Tout ce qu'il avoit entendu.

Mais Amarillis que fit-elle?
Personne ne prit garde à ce qu'elle devint;

PASTORALES. Sans doute Amarillis se tint Peu nécessaire à vuider la querelle.

I S M E N E IX E G L O G U E.

A M A D E M O I S E L L E....

Ous qui par vos trieze ans à peine encor fournis, Par un éclat naissant de charmes infinis, Par la simplicité, compagne de votre áge, D'un rustique hantbois vous attirez l'hommage; Vous dont les yeux déjà causeroient dans nos champs Mille innocents combats & de vers & de chants; Pour des Muses sans art convenable héroine, Ecoutez ce qu'ici la mienne vous destine. Voyez comment un cœur va plus loin qu'il ne croit, Comment il est mené par un amantadroit, Quels pieges tend l'Amour à ce qui nous ressemble. Ce n'est pas mon dessein que votre cœur en trèmble, Ni qu'à vos jeunes ans ces pieges présentés, Avec un trifte soin soient toujours évités. Ce n'est pas mon dessein non-plus de vous les peindre Si charmants que jamais vous ne les puissiez craindre 5 Ils ont quelque péril, je ne déguise rien. Et que prétends-je donc? Je ne le sais pas bien. Dans des vers sans objet, sous des histoires feintes.

Du reste, point d'avis, moins encor de leçon; Aimer ou n'aimer pas, est une grande assaire, Que sur ces deux partis votre cœut désibere; On les peut l'un & l'autre & louer & blâmer; Quand tout est dit pourtant, on prend celui d'aimer.

Vous parler de désirs, de tendresse, de plaintes, Ces mots plairoient toujours, n'eussent-ils que le

D 3

Ur la fin d'un beau jour, aux bords d'une fontaine, Corilas sans témoins entretenoit Ismene; Elle aimoit en secret, & souvent Corilas Se plaignoit de rigueurs qu'on ne lui marquoit passoyez content de moi, lui disoit la bergere; Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire. J'entends avec transport les airs que vous chantez, J'aime à garder les sleurs que vous me présentez; Si vous avez écrit mon nom sur quelque hêtre, Aux traits de votre main j'aime à vous reconnoître, Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux Maisn'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre Que ne seroit l'amour que vous pourriez prétendre; Nous passerons les jours dans nos doux entretiens; Vos troupeaux me seront aussi chers que les miens; Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices; Vous aurez de ces seurs dont je sais mes délices; Notre amitié peut-être aura l'air amoureux: Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Dieux! disoit le berger, quelle est ma récompense! Vous ne me marquerez aucune préférence: Avec cette amitié dont vous flattez mes maux, Vous vous plairez encore au chant de mes rivaux. Je ne connois que trop votre humeur complaisante, Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante, Et ces vifs agréments, & ces souris flatteurs, Que devroient ignorer tous les autres pasteurs. Ah! plutôt mille fois.... Non, non, répondoit-elle, Ismene à vos yeux seuls voudra paroître belle. Ces légers agréments que vous m'avez trouvés, Ces obligeants souris vous seront réservés; Je n'écouterai point sans contrainte & sans peine Les chants de vos rivaux, fussent-ils pleins d'Ismene. Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux. Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Eh bien, reprenoit-il, ce sera mon partage
D'avoir sur mes rivaux quelque soible avantage;
Voussavez que leurs cœurs vous sont moins assurés;
Moins acquis que le mien, & vous me présérez:
Toute autre l'auroit sait; mais ensin dans l'absence
Vous n'aurez de me voir aucune impatience,
Tout vous pourra sournir un assez doux emploi,
Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi.
Vous me connoissez mal, ou vous seiguez peutêtre.

Dit-elle tendrement, de ne me pas connoître: Croyez-moi, Corilas, je n'ai pas le bonheur De regreter si peu ce qui slattoit mon cœur. Vous partites d'ici quand la moisson sut faite; Eh qui ne s'apperçut que j'étois inquiete! La jalouse Doris, pour me le reprocher, Parmi trente pasteurs vint exprès me chercher. Que j'en sentis contr'elle une vive colete! On vous l'a raconté, n'en faites point mystere: Je sais combien l'absence est un temps rigoureux; Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Qu'auroit dit davantage une bergere amante?
Le mot d'amour manquoit, Ismène étoit contente.
A peine le berger en espéroit-il tant;
Mais sans le mot d'amour il n'étoit point content.
Ensin, pour obtenir ce mot qu'on lui resuse,
Il songe à se servir d'une innocente ruse.
Il faut vous obéir, Ismène, & dès ce jour,
Dit-il en soupirant, ne parler plus d'amour.
Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
A la simple amitié mon cœur va se réduire;
Mais la jeune Doris, vous n'en sauriez douter,
Si j'étois son amant, voudroit bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent sois, Corilas, quittes
Ismène;

Viens ici, Corilas, qu'un doux espoir t'amene.

44 Porsins

Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vaintment,

J'aimois Ismene alors comme un fidele amant. Maintenant cet amourque votre cœur rejette, Ces soins trop empresses, cette ardeur inquiette, Je les porte à Doris, & je garde pour vous Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux-Vous ne me dites rien? Ismene à ce langage Demeuroit interdite, & changeoit de vilage. Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain-Se servir avec art d'un voile ou de sa main: Elle n'empêcha pas son trouble de paroître; Et quels charmes alors le berger vir-il naître? Corilas, lui dit-elle, en détournant les yeux, Nous devions suir l'amour, & c'ent été le mieux ; Mais puisque l'amitié vous paroît trop paisible, Qu'à moins que d'être amant vous êtes insensible: Que la fidélité n'est chez vous qu'à ce prix, Je m'expose à l'amour, & n'aimez point Doris.

TIRSIS ET IRIS. X EGLOGUE.

Ans le fond d'un vallon est un lieu solitaire.

Proche cependant d'un hameau;

Rarement un berger y mena son troupeau.

Mais un berger souvent y suivit sa bergere.

D'arbres épais il est environné;

Il s'y conserve une ombre, il y regne un silence.

Oui s'attirent la considence

Qui s'attirent la confidence D'un cœur tendre & passionné.

Un clair ruisseau tombant d'une colline, Y roule entre les sleurs qu'il y vient abreuver; Et quoiqu'il soit encor près de son origine,

45

Déjà ses petits flots savent faire rèver.

La beauté de ces lieux, toute inculte & champêtre,

Ne permet point que l'art ose y paroître; L'art même seur nuiroit s'il les vouloit parer :

Telle en est l'aimable imposture, Que quand on vient s'y retirer, On se croit seul dans toute la nature,

On le croit seul dans toute la nature.

Là, sortant du hameau prochain,

Par différents chemins deux amants se rendirent; Sans en être d'accord, l'un & l'autre comprirent

Qu'ils ne s'y rendroient pas en vain. Quand ils se virent seuls, une joie amoureuse, Mieux que dans leurs discours, éclata dans leurs

yeux: Seulement la bergere en fut un peu honteuse,

Mais sans songer à sortir de ces lieux, Ils s'assirent tous deux sur une douce pente

Que revêtoit l'herbe tendre & naissante: Iris un peu plus haut, Tirsis un peu plus bas, L'amour aux pieds d'Iris marquoit toujours sa place;

Et voici leurs discours, dont le charme & la grace Aux cœurs indifférents ne se montrera pas.

TIRSIS, IRIS. TIRSIS.

N aime en ces hameaux, on songe assez à plaire;
Cependant cherchez-y quesque berger sincere,
Et je veux bien, Iris, vous rendre votre soi,
Si vous en trouvez un sincere comme moi.
I R 1 S.

Il est quelques beautés qu'on trompe, ou que l'on quitte;

Mais il en est plus d'une aussi qui le mérite. Et quois voulez-vous donc qu'avec fidélité On aime Cléonice & son air affecté ? Voulez-vous que l'on soit fidele pour Madonte, Qui toujours sur ses ans nous impose sans honte? Mais Climene, mais Lise ont-de vrais agréments, Et je répondrois bien, berger, de leurs amants. T I R S I S.

Ne vous y trompez pas, pour être jeune & belle, On n'en a pas toujours un amant plus fidele. Vous parlez de Climene; il n'est pas d'air plus doux, Et même elle a, dit-on, quelque chose de vous. Mais si je vous disois que Climene est trahie? Ménalque, qui devroit l'aimer plus que sa vie, Qui souvent la voit seule près d'un certain buisson; Ménalque pour une autre a fait une chanson. Et Lise, à votre avis, est-elle plus heureuse; Elle que ses beaux yeux rendent si dédaigneuse? Elle osa l'autre jour devant d'autres pasteurs; Chossis son Licidas pour lui donner des seurs: A l'amour du berger elle les crut bien dues, Hélas! le lendemain il les avoit perdues.

I R I S.

Tirsis, je vous entends, vous n'aimez pas ainsis Mais ne me puis-je pas faire valoir aussi? Croyez-vous que pour être & fidele & sincere On en trouve toujours autant dans sa bergere? Damon y gagneroit; nous sommes tous témoins Combien à Timareste il a plu par ses soins. L'autre jour cependant elle vint par derriere Au fier & beau Thamire ôter sa panneriere ; Damon étoit présent, elle ne lui dit rien: Pour moi, de leurs amours je n'augurai pas bien; Ces tours-là ne se font qu'au berger que l'on aime; Vous vous plaindriez bien, si jen usois de même. On croit que Lisidor a lieu d'être content : J'at vu pourtant Alphise, elle qui l'aime tant, A qui Daphnis mettoit ses longs cheveux en tresse; La belle avoit un air de langueur, de paresse. Au contraire, Daphnis d'un air vif, animé, S'acquittoit d'un emploi dont il étoit charmé. Alphise en ce moment rougit d'être surprise,

PASTÓRALES.

Et je rougis aussi d'avoir surpris Alphise. T I R S I S.

Iris, qu'avez-vous dit? On se fût figuré
Que le sidele amour, des villes ignoré,
S'étoit sait dans nos bois des rètraites tranquilles;
Mais on l'ignore ici comme on sait dans les villes.
Ah! qui pourroit soussers Ménalque & Licidas?
Charmé de leurs chansons, je suivois tous leurs pas.
Maintenant que jesais qu'ils sont tous deux coupables,
Je les suis, leurs chansons ne sont plus agréables.
I R I S.

Alphise & Timarete ont l'entretien charmants Je les cherchois toujours avec empressement; Mais depuis que je sais qu'Alphise & Timarete N'ont point pour leurs amants la soi la plus parsaite, J'évite de les voir; & les jours les plus longs, J'aime mieux les passer seule avec mes moujons.

TIRSIS.

Puisque dans ce hameau les amours dégénerent, Car tous nos vieux bergers, on sait comme ils aimerent,

Abandonnons ces lieux, Iris, retirons-nous, On y verra du ciel éclater le courroux.

I R I S.

Non, vivons en des lieux où je serai charmée,
Parmi tant de beautés, d'être la plus aimée;
Où par mes tendres soins Tirsis sera nommé,
Parmi tant de pasteurs, l'amant le plus aimé.
Qu'il ne soit point ici des seux tels que les nôtres.
Jouissons du plaisir d'aimer plus que les autres,
Et voyons en pitié tant de soibles amours,
Qui sousserent le partage & changent tous les jours.
T I R S I S.

Si je change jamais, si mon cœur se partage, Puissai je en aucuns jeux n'obtenir l'avantage; Puisse déplaire à tous mon plus doux chalumeau, Et ma voix faire suir les belles du hameau.

IRIS. Ruisseaux qui murmurez, bois chargez de verdure, 48 POE'STES PASTORALES.

Ecoutez mon berger, écoutez ce qu'il jure.

S'il trouve en son Iris un amour moins constant,

Je veux que tous mes traits changent au même instant,

Et que sans ressentir une secrette peine, Je ne puisse jamais rencontrer de fontaine.

TIRSIS.

O vous! Dieu des pasteurs, Déesse des amants, Ecoutez ma bergere, écoutez ses serments. I R I S.

Bergers, qu'en ces hameaux on trouve redoutables, Vous tâcheriez en vain de me paroître aimables; Ne songez pas qu'Iris voie encore le jour; Pour Iris dans le monde il n'est qu'un seul amour. T I R S I S.

Bergeres, qui causez tant de soupirs, de larmes, Ne comptez plus sur moi pour admirer vos charmes, Ne comptez plus sur moi pour ressentir vos traits, Mes yeux à vos appas sont sermés pour jamais.

A Lors de mille voix ensemble consondues,
Et dans ce lieu tout à coup répandues,
Des deux amants l'entretien sur suivi;
Les nymphes, les sylvains dans leurs grottes obscures,
Témoins de ces ardeurs si fidelles, si pures,
Leur applaudissoient à l'envi-



ENDIMION, PASTORALE EN CINQ ACTES.



ENDIMION

PASTORALE.

ACTEURS.

DIANE.

PAN.

ENDIMION, Berger.

I S M E N E, Bergere.

LICORIS, Confidente de Diane.

EURILAS, Confident d'Endimion.

C H Œ U R de Satyres & de Faunes.

C H E U R des Nymphes de Diane.

C H E U R des Bergers.

C H C U R des Heures.

C H E U R de ceux qui ont été métamorphoses en Etoiles.



ENDIMION, PASTORALE.

ACTEPKEMIER.

Le Théatre représente un bois.

SCENE PREMIERE.

PAN, UN SATYRE, LICORIS. LICORIS & PAN.

ESSEZ, cessez d'être amant d'une ingrate.

LESATYRE.

Choisissez mieux l'objet de vos désirs.

LICORIS.

Dans votre amour il n'est rien qui vous flatte.

LESATYRE.

Ne perdez point de précieux soupirs. L. I. C. O. R. I. S.

> Diane est belle & charmante, Mais elle est indisserente; Sa froideur ne doit-elle pas Vous la faire voir sans appas? L E S A T Y R E.

Elle a contre l'amour armé tout son courage, Un soupir amoureux, un seul regard l'outrage, Poésies

Avec si peu d'espoir pourquoi vous embarquer? Laissez-lui sa sierté, c'est un triste avantage: On ne peut mieux punir une vertu sauvage,

Qu'en ne daignant pas l'attaquer. LE SATYRE & LICORIS. Cessez, cessez d'être amant d'une ingrate,

Cessez, cessez d'être amant d'une ingrate, Choisissez mieux l'objet de vos désirs; Dans votre amour il n'est rien qui vous slatte, Ne perdez point de précieux soupirs.

PAN.

La froideur & l'indifférence
Ne sont qu'une fausse apparence,
Qui ne doit pas décourager.
Près d'un amant sidele
Est-il une cruelle
Qui ne soit en danger?
L I C O R I S.

Quittez une vaine espérance. L E S A T Y R E.

Du moins vous courez le hazard De soupirer sans récompense.

L'1 C O R I S. Quittez une vaine espérance.

LESATYRE.

Dussiez-vous être heureux, vous le seriez trop tard. P A N.

Je ne sens point mon cœur effrayé des obstacles ; Pour les surmonter tous il est d'heureux moments ; Mais quand l'amour fait des miracles ,

Ce n'est pas en faveur des timides amants.

Pan fort avec le Satyre, & Licoris demeure seule pendant quelques moments.

SCENE

Digitized by Google

SCENE IL

DIANE, LICORIS.

LICORIS à Diane qu'elle voit arriver.

Q Uel bonheur vous conduit dans ce lieu solitaire,

Sans y trouver un amant odieux?
Pan vient de sortir de ces lieux.
Malgré votre humeur sévere,
Le moins aimable des dieux
A fait dessein de vous plaire.
Rien ne marque mieux
Que la raison ne tient guere
Contre l'éclat de vos yeux.
DIANE.

Laissons à cet amant une audace si vaine, Elle ausa le succès qu'elle peut mériter. Mais, que me veur Ismene? Il la faut écouter.

SCENE III.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

ISMENE.

D Eesle, à vos genoux qu'avec respect j'embrasse,

Je viens tâcher d'obtenir une grace. Mon cœur s'est dégagé d'un malheureux amour; Souttrez que désormais je vous suive à la chasse,

Recevez-moi dans votre cour. L'amour n'ole sur vous étendre sa puissance,

Je connois ses rigueurs, je crains encor ses coups;

Tome IV.

Je ne puis être en assurance, Si je ne suis auprès de vous.

D FANE.

Quels malheurs, quels deftins contraires

De l'amour pour jamais vous font rompre les
nœuds?

Endimion toujours néglige-t-il vos vœux?

Il redouble pour moi ses mépris ordinaires, Il renonce au projet qu'avoient formé nos peres

De nous unit tous deux.

Trop funeste projet, où je crus tant de charmes,

Combien m'as-tu coûté de larmes!

Hélas! tu n'as fait qu'exciter

Un feu qu'il faut éteindre;

Tu me donnois, pour l'augmenter,

De vains sujets de me flatter,

Et le triste droit de me plaindre
D I A N E.

Quand l'amour est en courroux,

Son courroux n'est pas durable
Endimion est aimable;

S'il revient jamais vers vous,

Serez-vous inébranlable?

Vous ne répondez point, je vois votre embarras. I S M E N E.

Daignez me presier moins, il n'y reviendra pas-DIANE & LICORIS.

> Vous aimez, vous aimez encore, Vos liens ne sont pas rompus.

ISMENE.
Non, non, mes liens sont rompus.
DIANE & LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore.

I S M E N E.

Si j'aime encor, j'implore Votre fecours pour n'aimer plus.

PASTORALES. DIANE.

Vous dont je suis la souveraine, Nymphes, qui sur mes pas vous plaitez à chasser, Recevez parmi vous Ismene, A l'amour comme vous elle veut renoncer.

SCENE IV.

DIANE, NYMPHES DE DIANE, ISMENE.
CHŒUR DES NYMPHES.

N Ous goûtons une paix profonde,
Venez, venez parmi nous.
Que l'amour au reste du monde
Fasse ressentir ses coups;
Ils n'iront point jusqu'à vous.
Venez, venez parmi nous,
Nous goûtons une paix profonde,
Venez, venez parmi nous.

Danses des Nymphes.

UNENYMPHE.

Les biens qui contentent nos cœurs, Viennent s'offrir à nous sans nous coûter de larmes; L'amour le plus heureux a toujours ses alarmes; Aux innocents plaisirs il ôte leurs douceurs; Les chansons des oiseaux, les ombrages, les sleurs, Les doux zéphirs ont pour nous tous leurs charmes.

SCENE V.

DIANE, NYMPHES, ISMENE, BERGERS AMANTS D'ISMENE.

DEUXBERGERS.

B Ergere, quel chagrin loin de nous vous entraîne à Pourquoi voulez-vous nous quitter à N'étoit-ce pas le nom d'Amene, Que sans cesse aux échos nous faissons répétet à N'étions-nous pas toujours occupés à chanter Et vos appas, & notre peine?

Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraîne & Pourquoi voulez-vous nous quitter ?

Danses des bergers qui sâchent à stèchir Ismene-

CHŒUR DES BERGERS.

Voyez notre douleur sincere,
Rendez-vous à nos soupirs.,
CHEUR DES NYMPHES.
Dans les amants rien n'est sincere,
N'écoutez point leurs soupirs.
CHEUR DES PERGERS.
Fuyez les maux qu'amour peut faire,
Suivez du moins ses plaisses.
CHEUR DES NYMPHES.
Fuyez les maux qu'amour peut faire,
I S M E N E.

Je sais ce que je dois, bergers, à votre zele;
Mais mon dessein est pris, allez, oubliez-mois.

CHEUR DES FERGERS.

Ah! quelle injuste loi!!
Pour vous-même & pour nous que vous étes cruelle!!

Ils forunt.

PASTORALES. DIANE à ISMENE.

Puisque rien déformais n'ébranle votre choix » Recevez de ma main & l'arc & le carquois.

CHŒUR DES NYMPHES.

Fouissez de l'heureux parrage

Qur vous est présenté.

L'amour de toutes parts fait un assreux ravage;

Goûtez-en davantage

Le prix de la tranquillité.

Quand tout gémit dans l'esclavage;

Qu'il est doux d'être en liberté!

Elles fortent avec Ifmenes

SCENE VI.

DIANE, LICORIS.

DIANE.

Ue tu prends un soin inutile,.

Is mene! queile erreur conduit ici tes pas!

Tu veux auprès de moi rendre ton cœur tranquille,

Et le mien ne l'est pas.

Tu fuis Endimion. Hélas! Que tu-choisis mal ton asyle!: LICORIS.

Sans savoir de quel trait votre cœur est atteint; Elle se plaint à vous d'une flamme fatale;

Avec plaisir on voit une rivale
Qui souffre & qui se plaint.
D I A N E.

En écoutant ses maux ma honte étoit extrême, D'imposer à ses yeux par un calme apparent. Pai bravé de l'amour la puissance suprême,

Mais je ne jouis plus des honneurs qu'on me rend.

Le l'on me reproche que j'aime.

LICORIS.

Bannissez l'amour de votre ame, Son empire pour vous auroit trop de rigueur; Toujours votre fierté combattroit votre flamme; L'amour ne répand point ses douceurs dans un cœur, S'il n'en est paisible vainqueur.

Dégagez-vous, songez que vous êtes déesse, Et daignez voir quel choix vous avez fait-DIANE.

Je rougis de ma tendresse. Et non pas de son objet.

L'aimable berger que j'adore N'a pas besoin d'un rang qui s'attire les yeux \$ Il a mille vertus que lui-même il ignore,

Et qui feroient l'orgueil des dieux. L'amour lui paroît méprisable;

Et même en n'aimant rien, il en est plus aimable. Que sa fierté dure toujours,

Que toujours à l'amour elle soit plus rebelle. Hélas! pour soutenir la mienne qui chancelle, Il me faut ce triste secours.

LICORIS.

Mais s'il ne sort jamais de son indissérence.... DIANE.

Je sais trop à quels maux je dois me préparer. Un éternel filence

Cachera cet amour dont ma gloire s'offense, En secret seulement j'oserai soupirer.

> Je languirai sans espérance, Et craindrai même d'espérer. DIANE & LICORIS.

Ah! faut-il que les cœurs sensibles à la gloire Soient capables de s'attendrir?

On me peut de l'amour empêcher la victoire ; Il faut lui ceder, & souffrir-



ACTE SECOND.

Temple rustique que les Bergers ont élevé pour Diane, & qui n'est pas encore consacré.

SCENE PREMIERE.

ENDIMION, EURILAS. ENDIMION.

Q Uel jour, quel heureux jour je vais voir célébrer!

Nos bergers pour Diane ont secondé mon zele; Ce temple par mes soins est élevé pour elle, Et nous allons le consacrer.

Jamais par des soupirs mon amour ne s'exprime, Du moins par des autels je le marque sans crime;

Ce détour, ce déguisement Convient à mon respect extrême; Et mon cœur, pour cacher qu'il aime, Feint-qu'il adore seulement.

EURILAS.

Cachez moins un amour fidele;
Vous n'êtes qu'un berger,
Diane est immortelle;
Mais des appas d'une belle
Tous les yeux peuvent juger,
Et tous les cours ont droit de s'engaget.

ENDIMION.
Si j'étois immortel, & Diane bergere,
Je craindrois encore sa colere.
Mes seux n'osent paroître au jour;
Je gémis sous les loix que le respect m'impose;

Mais sa divinité n'en est pas tant la cause,
Que ses appas & mon amour.
E U R I L A S.

Que peut prérendre un amant dont sa peine Ne doit jamais se découvrir? Que n'avez-vous pris soin de vous guérir Par l'hymen de l'aimable 1smene?

Près d'un objet dont on est adoré, On oublie à la fin une beauté cruelle; D'une sunesse slamme un cœur n'est délivré

Que par une flamme nouvelle;
Et contre les amours,
Les amours seuls sont un secours.
E. N. D. I. M. I. O. N.

Je meurs d'un seu trop beau pour le vouloir éteindre ; Je ne puis espérer, & je n'ose me plaindre ; Cependant un plassis qui ne peut s'exprimer, Adoucir en secret des peines si cruelles ; Au milieu de mes maux, je m'applaudis d'aimer La plus siere des immortelles.

E URILAS.

La fierté plaît lorsque l'on est flatté.

Du doux espoir de la victoire;

Mais vous ne pouvez croire

Que Diane jamais perde sa liberté:

Quel charme a pour vous sa fierté #

ENDIMION.

Elle redouble sa gloire,

Et le prix de sa beauté.

Je vois de nos bergers la troupe qui s'avance : Eurilas, il est temps que la sête commence.



SCENE IL

ENDIMION, TROUPE DE BERGERS.

ENDIMION.

E Coutez ces bergers qui parlent par ma voix,
Déesse, daignez quelquesois
Visiter ce temple rustique:
On vons éleve ailleurs des temples éclatants:
Mais dans un lieu plus magnisique
Onn'offre pas des vœux plus purs ni plus constants.

Danses des Bergers.

N BERGER.

Brillant aftre des nuits, vous réparez l'absence
Du dieu qui nous donne le jour;
Votre char, lorsqu'il fait son tour,
Impose à l'Univers un auguste silence,
Et tous les feux du ciel composent votre cour.
DEUX BERGERS.
En descendant des cieux, vous venez sur la terre
Régner dans les vastes forèss;
Votre noble lossif sait imiter la guerre,
Les monstres dans vos jeux succombent sous vos traits.

TROIS BE RGERS.

Jusques dans les enfers votre pouvoir éclate,
Les mânes en tremblant écoutent votre voix;
Au redoutable nom d'Hecate,
Le sévere Pluton rompt lui-même ses loix.

CHEUR.

Que le ciel, que la terre, & le sombre rivage, Que tout rende à Diane un éternel hommago, Que de vœux différents elle doit recevoir! Poistrs

62

Chantons sa puissance suprême,
Le maître des dieux même
N'étend pas si loin son pouvoir.
E N D I M I O N.

Vos éloges, bergers, touchent peu la déesse.

Songeons plutôt à vanter

Son cœur exempt de foiblesse,
Et nos chants pourront la flatter.
Faites-vous un effort pour elle,
Malgré l'Amour dont vous suivez la loi;

Célébrez la gloire immortelle
D'un cœur toujours maître de foi-

C H & U R.

Vous avez sur l'Amour remporté la victoire.

Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous l

Vous avez sur l'Amour remporté la victoire.

Les plus grands dieux ont reffenti ses coups, La gloire de l'Amour ne sert qu'à votre gloire. Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous!

SCENE III.

Diane descend du ciel.

DIANE, LICORIS, ENDIMION, BERGERS.

DIANE.

Bergers, jusqu'en ce lieu votre hommage m'attire,
De sinceres respects savent charmer les dieux;
Mais je veux arrêter des chants audacieux

Oue trop de zele vous inspire.

Il suffir de fuir les Amours, Et d'éviter leur esclavage; Mais par de superbes discours P.A. 6 TO R.A. 2. 8.
Il ne faut point leur faire outrage.
Il suffit de fuir les Amours,
Il ne faut point leur faire outrage.

Retirez-vous, c'en est assez, Vos encens & vos vœux seront récompensés.

Tous les Bergers sortent.

SCENE IV.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

C Iel! quel étonnement de mon ame s'empare! Quoi! votre noble orgueil se dément en ce jour, Diane hautement déclare Qu'elle est moins contraire à l'Amour!

Endimion ordonnoit cette sête,
Lui dont mon cœur est la conquête,
En outrageant l'Amour il croyoit me slatter.
Excuse ma foiblesse,
Son erreur blessoit ma tendresse,
Et je n'ai pu la supporter.
L I C O R I S.

Ne me déguisez rien, vous lui voulez apprendre Que jusqu'à vous il peut lever les yeux; Vous prenez pour parler un tour mystérieux, Mais vous voulez qu'il ose vous entendre. DIANE.

Pourrois-je le vouloir? ciel! quelle honte! hélas! Du moins si je le veux, ne le pénetre pas.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

PAN, un SATYRE, ENDIMION, EURILAS.

PAN.

Ergers, croirai - je un bruit qui vient de se répandre?

Diane a-t-elle protégé L'Amour dans vos chants outragé? ENDIMION & EURILĂS. Elle-même a paru pour le venir défendre.

Ah! j'obtiendrai le prix que mérite ma foi. A l'amour désormais Diane est moins rebelle, J'ose seul soupirer pour elle, Ce changement ne regarde que moi.

Avec bien de l'amour on est toujours aimable. La beauté que je sers étoit impitoyable, Je sais que je dois peu compter sur mes appas; Mais mon cœur m'assuroit d'un succès favorable, Je l'ai cru sur sa foi, je ne m'en repens pas. LE SATYRE.

Aimez, aimez, j'approuve enfin vos feux, Puisqu'ils vont être heureux.

Quand on porte lans fruit une chaîne éternelle, Quand on aime à languir pour les yeux d'une belle. Avec le cœur on a l'esprit blessé; Mais il n'est rien de plus sensé, Que d'être amant, & même amant fidele, Quand on est bien récompensé.

PASTORALES. PAN.

Je veux, je veux marquer ma joie à la déesse; Que les Faunes s'assemblent tous, Qu'ils viennent remplis d'alégresse, L'applaudir dès ce jour d'un changement si doux.

ENDIMION.

Quoi! déjà votre amour s'apprête A faire éclater sa conquête?

EURILAS.

L'amant d'une fiere beauté Doit ménager sa vanité: S'il fait des progrès, il doit feindre De ne pas s'en appercevoir; Il faut qu'il ait l'art de se plaindre Au milieu du doux espoir.

PAN.

Et bien, sans montrer que j'espere, Rendons hommage à ses attraits; Et par des soins qui ne peuvent déplaire, Contentons des transports qu'il faut tenir secrets.

SCENE 11.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

Vient combler tous les maux qui tourmentoient mon cœur!

Je me flattois d'aimer une insensible, Je ne puis conserver un si cruel bonheur.

Que la fierté de Diane étoit belle! Mais qu'elle a fait un choix indigne d'elle! Si ses appas me faisoient soupirer, Sa gloire me charmoit plus que ses appas même, Et je perds le plaisit extrême

Digitized by Google

Que je sentois à l'admirer. E U R I L A S.

Suivez moins un transport que la raison condamne.

Ce n'est point un indigne choix, Que le puissant dieu de nos bois.

Que le puissant dieu de nos bo ENDIMION.

Non, ce n'est point à lui d'oser aimer Diane. Ses charmes les plus grands ne lui sont pas connus, Elle n'en reçoit point les vœux qui lui sont dus.

EURILA'S.

Toujours rempli de confiance,
Peut-être il en croit trop une foible apparence.
E N D I M O N.

Diane a de l'amour, & vient nous l'annoncer; Quand un autre que Pan auroit pu la forcer

A quitter son indifférence, Ce n'est pas moi, du moins on ne le peut penser.

Vengeons - nous, vengeons - nous d'une injuse mortelle,

Il ne me reste plus que ce suneste bien, Otons à l'insidelle un cœur tel que le mien,

EURILAS.

Quelle fidélité Diane vous doit-elle? Vos cœurs n'ont pas été dans un même lier.

ENDIMION.

Elle devoit m'être fidelle, Du moins en n'aimant jamais rien.

Toi même tu m'as dit qu'en époulant Ismene,
Et son amour, & mon devoir
Se fussient opposés au penchant qui m'entraîne;
Je veux essayer leur pouvoir.
Je veux redemander Ismene à la déesse,
Heureux si de ses mains je pouvois recevoir
Ce qui doit venger ma tendresse.
E U R 1 L A S.
Oubliez-vous qu'on ignore vos seux ?

 ${\sf Digitized} \ {\sf by} \ Google$

Vous parlez toujours de vengeance. ENDIMION.

Hélas! de mes transports quelle est la violence! Que me dis-tu? Que je suis malheureux!

D'où vient que mon ardeur ne s'est pas découverte Aux yeux qui m'avoient enslammé? Peut-être que Diane eût ressenti ma perte, Bien qu'elle ne m'eût pas aimé.

EURILAS.

La vengeance est inutile, C'est assez de se guérir.

Pourvu que vous soyez tranquille, Qu'importe qu'une ingrate air peine à le souffrir? La vengeance est inutile, C'est assez de se guérir.

ENDIMION.

Si je ne suivois pas ce conseil salutaire,

Tous les dieux devroient m'en punir.

La déesse paroît, je vais te satisfaire;

A mon repos Ismene est nécessaire,

Je vais râcher de l'obtenir.

.

S C E N E III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION.

Décsife, mon audace est peut-être trop grande, De croire avoir le droit d'implorer vos bontés; Si je mérite peu ce que je vous demande, Les bienfaits des divinités

Ne peuvent être mérités.

DIANE.

Parlez, vous me verrez répondre à votre attente.

ENDIMION.

Ismene a le bonheur d'être de votre cour,

F 4

Pofsie

28 Je ne sais cependant si son ame est comente, Daignez souffrir son retour; Si j'obtiens qu'elle y consente, Daignez la rendre à mon amour.

DIANE.

Quoi! vous l'aimez ? vous dont l'indifférence Rejettoit ses vœux & ses soins ? ÉN DIMION. Quand on y pense le moins, Souvent l'amour prend naissance. La pitié, le repentir,

Tout vers Ismene me rappelle ; Sa retraite m'a fait sentir Combien je perdois en elle. DIANE.

Berger, ce que vous souhaitez N'est pas une légere grace.

ENDIMION.

Si jamais des mortels les vœux sont écoutés. DIANE.

Allez, je résoudrai ce qu'il faut que je fasse, Et vous saurez mes volontes.

SCENE f V.

DIANE.

U suis-je? Endimion pour Ismene soupire, Et moi je me livrois au charme qui m'attire; Déjà je trahissois le secret de mon seu. Après une foiblesse inutile & honteuse. Après avoir en vain commencé cet aveu,

Quelle vengeance rigoureuse.... Mais quoi! ne dois-je pas me croire trop heureuse Que l'ingrat m'entende si peu?

En me causant une douleur extrême,

Il met du moins ma gloire en sûreté; S'il ne m'eût soutenue, hélas! contre lui-même, J'oubliois toute ma fierté.

Mais qu'il ne pense pas que je lui rende Ismene,
Qu'il n'attende pas mon secours
Pour former une indigne chaîne;
Je redeviens Diane, & veux l'être toujours;
Je reprends ma premiere haine
Pour tous les cœurs esclaves des amours.

Je vois le dieu des bois, faut-il que je l'entende, Ma peine, ô ciel!n'est donc pas assez grande.

SCENE. V.

DIANE, PAN, FAUNES ET SILVAINS.

PAN.

Déesse, souffrez qu'en ce jour Tous les demi-dieux de ma cour Se soumettent à votre empire; Mes soins ne peuvent seuls suffire A vous marquer tout mon amour.

Que les forêts, que les monts applau dissent Au choix qu'a fait le dieu des monts & des forêts;
Que les antres les plus secrets
Sans cesse retentissent
De Diane & de sea attraits;
Que tous les autres chants sinissent,
On ne doit célébrer qu'un objet si charmant
Dans tous les lieux où regne son amant.
C. H. E. U. R.

Que les forêts, que les monts applaudissent Au choix qu'a fait le dieu des monts & des forêts; Que les antres les plus secrets Sans cesse retentissent Po ferre

De Diane & de ses attraits; Que tous les autres chants sinissent, On ne doit célébrer qu'un objet si charmant Dans tous les lieux où regne son amant. Danse des Faunes.

DIANE & PAN.

A recevoir vos soins j'ai voulu me contraindre ?
Peut-être en les suyant j'aurois paru les craindre ?
Quand on est trop severe, on se croit en danger ;
Je veux vous annoncer d'une ame plus tranquille
Que votre amour est inutile,

Que votre amour est inutile, Et qu'il faut vous en dégager.

Elle fort.

S C E N E VI.

PAN, FAUNES ET SILVAIN S.

PAN.

A I-jebien entendu? C'est ainsi qu'on m'outrage!
O ciel ! ou me vois-je réduir?
J'avois pris de l'espoir, il est soudain détruit :
Ah! quelle honte! quelle rage!

CHEUR DES FAUNES. Guérissez-vous d'un feu si mal récompensé,

Des Faunes vos sujets l'honneur en est blessé.

On ne voit point entr'eux paroître

De malheureux amants.

Ah! verra-t-on leur maître

Soupirer dans de longs tourments?

Soins qu'on a méprilés, vains efforts de mon zele.

Ne cessez point de vous offrir à moi 3 Vous n'avez pu toucher une ametrop cruelle, Servez du moins à m'inspirer contr'elle

Tout le courroux que je lui doi.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

ISMENE.

S Ombres forêts, qui charmez la déesse,
Doux asyle où coulent mes jours,
Plaisits nouveaux, qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse?
Ah 1 j'attendois de vous un plus puissant secours.

Qui peut me rendre encore incertaine, inquiete à J'aimois un insensible, & ce que j'ai quitté

Ne doit pas être regretté:

Cependant sans savoir ce que mon cœur regrette,

Je le sens toujours agité.

Sombres forêts, qui charmez la déesse,
Doux asyle où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux, qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse,
Ah! j'attendois de vous un plus puissant secours.

S C E N E II.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

DIANE.

I Smene, parlez-moi sans feinte,
Endimion vous redemande à moi,
D'une tendre douleur j'ai vu son ame atteinte;

Pofsies

12 Ismene, parlez-moi sans feinte, Voulez-vous renoncer à vivre sous ma loi?

ISMENE.

O ciel ! que ma surprise est grande! Quoi! cet ingrat.... non, non, je ne le puis penser-DIANÉ.

A son amour naissant il veut que je vous rende 5 Répondez, je vous le commande,

A vivre sous ma loi voulez-vous renoncer? ISMENE.

Vous savez qu'à jamais je m'y suis asservie, Rien ne peut ébranler ma foi 3 A suivre d'autres loix si l'amour me convie, L'amour, sans votre aveu, ne peut plus rien sur moi-

DIANE.

J'entends ce que vous n'osez dire, J'userai bien de mon empire; Je verrai votre amant, allez, attendez-vous A recevoir les ordres les plus doux.

SCENE III.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Insi vous permettez qu'Ismene soit contente, Votre cœur à jamais reprend sa liberté; J'ai vu par son amour ce grand cœur agité, Mais la gloire a vaincu-, Diane est triomphante. DIANE.

Cesse de présenter ce triomphe à mes yeux; Il me coûte trop cher pour être glorieux.

DIANE & LICORIS. Qu'on est foible quand on aime! Ou'il est difficile, hélas! De vaincre un amour extrême! Après la victoire même,

PASTORALES.

On rend encore des combats.

D I A N E.

Je sais qu'Endimion ne me fait point d'outrage, Cependant son amour m'irrite malgré moi;

Je ne prétends point à sa foi, Et ne puis souffrir qu'il l'engage. Je me reproche à tout moment

Cet aveugle caprice, J'ai honte de mon injustice, Et je m'en punis en formant Des nœuds qui font tout mon tourment,

LICORIS.

C'est une peine affreuse
De rendre une rivale heureuse;
C'est un effort cruel pour un cœur amoureux.
Mais lorsque la gloire est contente,
Songez quelle douceur charmante
Doit goûter un cœur généreux.

DIANE.

Endimion dans ces lieux va paroître,
Mon dessein va s'exécuter;

Je vais.... mais quoi! je sens mon seu se révolter,
Je sens ma foiblesse renaître;

Par de nouveaux combats faut-il la surmonter?

Dans quel désordre je retombe!

Que je crains qu'à la fin ma raison ne succombe!

Cruel Amour, es-tu content?

Scule je te bravois dans la troupe céleite;

Mais sur mon cœur ensin ton empire s'étend.

Tu vois ce cœur si sier interdit & slottant;

Le peu de force qui me reste

Peut me quitter en un instant.

Suis-je pour toi dans cet état suneste

Un triomphe asser éclateurs?

Un triomphe assez éclatant?
Cruel Amour, es-tu content?
L I C O R I S.

Je vois Endimion, paroissez plus tranquille,

SCENE IV. DIANE, ENDIMION.

DIANE.

V Enez, Endimion, tout vous est favorable.
J'accorde Ismene à vos désirs.
E N D I M I O N.
Ah! que mon sort est déplorable!

DIANE.
Que dites vous? D'où naissent ces soupirs?
ENDIMION.

Jusques dans vos bontés le destin m'est contraire. Que ne rejettiez-vous des vœux si mal conçus? D I A N E.

Quelle plainte osez-vous me faire?

Quoi ! c'est ainsi que mes dons sont reçus?

Que devient dès ce jour cette flamme nouvelle

Qu'Ismene, en vous suyant, a su vous inspirer?

ENDIMION.
Hélas! pouvez-vous ignorer
Que je suis sans amour pour elle!

Mon trouble, mes vœux incertains, Ces soupirs échappés, mes bizarres desseins, Tout ne vous dit-il pas qu'un autre amour m'en-Lamme,

Que j'ai voulu l'arracher de mon ame, Et que tous mes efforts sont vains? D I Á N E.

Vous voulez sortir d'esclavage, Suivez votre projet avec plus de courage.

On ne surmonte pas d'abord Le doux penchant qui nous entraîne; Ce n'est pas un premier effort Qui brife une amoureuse chaîne.

ENDIMION.

Non, je veux conserver un malheureux amours Que vous importe t-il que j'en perde le jour?

DIANE.

Je veux dans tous les cœurs, autant qu'il m'est . possible,

Etablir la tranquillité.

Il n'est rien de plus doux pour une ame insensible, Que de voir en tous lieux régner la liberté.

ENDIMION.

Pourquoi, déesse impitoyable, A combattre mes feux voulez-vous m'engager? Je sais que je ne suis qu'un mortel, qu'un berger; Mais lorsque j'ose aimer un objet adorable,

Du moins je ne suis pas coupable D'un téméraire aveu qui devroit l'outrager. De mon crime secret la peine est assez grande, l'étouffe mes soupirs & mes gémissements. Déesse, par pitié laissez-moi mes tourments, C'est tout le prix que je demande. DIANE.

Qu'entends-je ? quoi ! berger ...! ENDIMION.

Qu'ai-je dit ? quel transport }

Ciel ! ai - je rompu le filence? L'amour à mon respect a-t-il fait violence! Ah! vos yeux irrités m'instruisent de mon sort, J'y vois tout mon forfait & toute mon offense, Mon seu s'est découvert, j'ai mérité la morte

SCENE V.

DIANE, ENDIMION, LES HEURES.
UNE DES HEURES à Diane.

U grand astre des jours la mourante lumière Va dans quelques moments s'éteindre au fond des mers;

> Commencez votre carriere, Et consolez l'Univers. D I A N E.

Que mon char en ces lieux descende; Vents, c'est moi qui vous le commande.

Danses des Heures tandis que le char descend. Diane y monte.

CHEUR DES HEURES.

Répandez, répandez votre douce clarté, Dissipez de la nuit l'obscurité profonde; Vous devez la lumiere au monde Lorsque le soleil l'a quitté.

Diane part.

SCENE VI.

ENDIMION.

E LLE part, & me laisse en ce lieu solitaire; Elle n'a pas daigné m'exprimer sa colere, Il lui sussit de me livrer Au désespoir mortel qui me doit déchirer.

Fatal égarement, transport que je détefte,

Tout

Tout est perdu pour moi, vous m'avez fait parler: J'ai rendu criminel par un aveu funeste Le plus beau feu dont on puisse brûler.

Cachons-nous pour jamais aux beaux yeux qui m'enchantent,

Je faisois de les voir mon bonheur le plus doux; Mais ils redoubleroient les maux qui me tourmentent .

Je verrois leur juste courroux.

Allons finir nos jours dans d'éternelles larmes ; Déserts, qui pouvez seuls avoir pour moi des charmes.

Ouvrez vos antres ténébreux, Pour recevoir un malheureux.





ACTE CINQUIEME.

Le théatre représente une caverne du mont Latmos, où Endimion s'est retiré.

SCENE PREMIÉRE.

ENDIMION endormi, CHŒUR D'AMOURS. CHŒUR.

Rêtez votre secours à ce berger aimable, Dieu du sommeil, rendez-lui le repos-Il cede au tourment qui l'accable, Dieu du sommeil, rendez-lui le repos-Un amant misérable

A besoin de tous vos pavots.

Prêtez votre secours à ce berger aimable,
Dieu du sommeil, rendez-lui le repos.

DEUX AMOURS. Quelle est cette clarté naissante Au milieu de l'obscurité? Peut-être une déesse amante Descend dans cet antre écarté.

DEUX AUTRES AMOURS.
Cest Diane, elle vient revoir ce qu'elle adore,
Cachons-nous à ses yeux.
Taisons-nous, il faut qu'elle ignore
Que les Amours sont en ces lieux.



SCENE II. DIANE.

Uis-je encore me reconnoître? L'amour du haut des cieux me force à disparoître? Je refuse aux mortels saisss d'un juste effroi, La lumiere que je leur doi.

Le berger que renferme un antre si sauvage, Par sa vive douleur a trop sû m'alarmer. Nobles soins, que le sort m'a donné en partage, N'attendez rien de moi, je ne sais plus qu'aimer.

Je puis en liberté voir ici ce que j'aime, Le sommeil suspend son ennui. Ce temps m'est précieux, puisqu'il ne peut luimême

Savoir ce que je fais pour lui.

Mais quoi! faut-il toujours soupirer & me taire?

Ses vertus, son respect sincere,

Ses tourments & tous mes combats,

Pour me justifier ne suffiroient - ils pas?

Qu'il sorte d'un sommeil où sa douleur mortelle

Peut-être encor agite ses esprits;

Qu'il sache... O ciel! quel dessein ai-je pris? Non, reprenons mon cours, l'Univers me rappelle. Quel charme me retient? Fuyons. Quoi! je ne puis? Ah! fuyons, je sens trop le péril où je suis.

Mais, hélas! qu'ai-je fait?



SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION qui se réveille.

Vous venez pour punir un amour qui vous blesse!

Ah! mon trépas étoit certain,

Il alloit vous venger de ma coupable audace; Mais je tiendrai pour une grace

Que de si justes coups partent de votre main.

D I A N E.

Comment dans mes regards voyez-vous de la haine? ENDIMION.

Contentez le courroux qui vous guide en ces lieux.

D I A N E.

Ne me pouvois-je pas venger du haut des cieux? E N D I M I O N.

Par ce discours obscur vous redoublez ma peine; Je ne veux que mourir, & mourir à vos yeux.

D I A N E. Il faut, il faut enfin cesser d'être incertaine.

Apprenez votre sort, je ne puis plus cacher Que mon superbe cœur soupire; Vos vertus m'avoient su toucher, Votre respect me contraint à le dire. E N D I M I O N.

Qu'ai-je entendu? Non, non, mes sens sont abusés, Et ce songe va disparoître.

Quoi! mon amour me fait-il méconnoître

Par vous-même qui le causez?

ENDIMION.

Déesse, est-il donc vrai? quelle ardeur.... quel hommage....

Tout mon cœur ... de mon trouble entendez le langage;

Je ne suis pas digne d'un sort si doux, Si je n'en meuss à vos genoux.

Pardonnez aux soupirs qu'un berger vous adresse, Du moins je ne sens point mon cœur se partager; Ce sont vos charmes seuls qui savent m'engager, Je ne vois point que vous êtes déesse.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendresse, Je ne vois point que vous êtes berger. E N D I M I O N.

Ce sont vos charmes seuls qui savent m'engaget.
D. I. A. N. E.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendresse. E N D I M I O N.

Je ne vois point que vous êtes décsse.
D. I. A. N. E.

Je ne vois point que vous êtes berger.

Mon cœur se croyoit invincible,

Mais vous l'avez désarmé.

ENDIMION.
Sans vous j'étois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.
DIANE & ENDIMION.
Mon cœur se croyoit invincible,
Mais vous l'avez désarmé.

Sans vous j'étois infenfible, Sans vous je n'eusle point aimé.

DIANE.

Vous qui fûtes jadis transformés en étoiles, Dérobez-vous des cieux, Des nuages obscurs vous prêteront leurs voiles, Descendez en ces lieux,

SCENE IV.

DIANE, ENDIMION, tous ceux qui ont été changés en étoiles, CASTOR & POLLUX, PERSÉE, ANDROMEDE, ORION, ERIGONE, &c.

DIANE.

Vous qui composez ma cour! Vous qui des secrets de l'amour Eûtes toujours la confidence, Ecoutez, & gardez un éternel filence.

Diane a de l'amour ressenti les attraits.

CHOEUR.

Ouelle surprise! ô ciel! Diane est moins severe! Diane a de l'amour ressenti les attraits!

DIANE.

Endimion a su me plaire,

Cachez au monde entier l'aveu que je vous fais.

Cachez sous vos voiles épais Un important mystere.

CHŒU'R.

Quelle surprise! ô ciel! Diane est moins severe! Diane a de l'amour ressenti les attraits!

DIANE.

Pour venir désormais

Dans ce lieu solitaire.

L'ombre me sera nécessaire.

Seuls vous serez témoins de mes vœux satisfaits.

Dans tout l'empire de Cithere On ne vous révéla jamais

Une secrete ardeur que vous deviez mieux taire.

Cachez fous vos voiles épais

Un important mystere.

CHEUR.

Cachons sous nos voiles épais
Un important mystere,
De ces tendres amours favorisons la paix.
Non, non, il ne faut pas que le jour les éclaire,
Cachons sous nos voiles épais
Un important mystere.

Danses, &c.





PROLOGUE D'ENDIMION.

A VERTISSEMENT.

Le Prologue qui suit n'est pas sérieux, aussi ne l'a-t-on pas mis à la tête de la Piece. Elle devoit être joude chez une dame, & ce Prologue n'a été fait que par rapport à elle.

SCENE PREMIERE.

MERCURE.

P Laifirs, Jeux, Agréments, venez, accourez tous,

Venez de tous les lieux que le soleil éclaire,
Rassemblez tout ce qui peut plaire;
Je reçois ici tous les goûts,
L'ennuyeuse tristesse est la seule étrangere.
Plaisirs, Jeux, Agréments, venez, accourez tous,

Venez de tous les lieux que le soleil éclaire. S'il en est même parmi vous

Quelques-uns qui soient un peu sous, Qu'ils n'en viennent pas moins, je ne suis pas sévere. Plaisirs, Jeux, Agréments, venez, accourez tous, Venez de tous les lieux que le soleil éclaire.

SCENE

SCENE II.

MERCURE, TROUPE DE PLAISIRS.

CHEUR.

Ous voici, Mercure; ordonnez:
Quel est l'emploi que vous nous destinez?
MERCURE.
Divertir la beauté qui dans ces lieux commande.
Gardez-vous de vous négliger;

De vous, de vos appas elle sait bien juger:
Vous avez à lui plaire, & l'entreprise est grande,
Les mortels n'osent y songer.
Essayez-vous en ma présence,
Et sur le chant & sur la danse,
Avant que de rien hazarder.
Aimable troupe, où regne l'imprudence,

Almable troupe, ou regne l'imprudence Il sera bon de vous voir préluder.

Entrée.

MERCURE.

Attendez pour quelques instants, J'oubliois deux mots importants,

Si vous voulez avoir la gloire De plaire à la jeune beauté,

Vivacité, Diversité,

C'est ce qu'il faut, & vous pouvez m'en croire; Mettez bien dans votre mémoire

Vivacité,

UN DES PLAISIRS. Vivacité brillante, Tu sais relever la beauté;

Tome IV.

H

Pofsies

Sans ton secours la victoire est trop lente, Tu soumets tout avec rapidité.

Vivacité brillante. Tu sais relever la beauté.

UN AUTRE.

Diversité charmante.

Tu produis la félicité.

L'amour languit dans une ardeur constante, Le trifte ennui suit la fidélité.

Diversité charmante.

Tu produis la félicité.

CHOEUR.

Vivacité brillante.

Tu sais relever la beauté.

Diversité charmante, Tu produis la félicité.

MERCURE.

Faisons l'essai de toute la folie Que nous peut fournir l'Italie. Fuyez loin d'ici, tristes loix, Oui ne vous faites que trop craindre; Cessez de contraindre

Nos pas & nos voix.

Entrée de Scaramouches, d'Arlequins, & de Matassins.

SCENE III.

L'AMOUR qui descend du ciel, MERCURE, LE CHOLUR.

L'AMOUR.

Inissez ce vain badinage, Ouoiqu'enfant je suis sérieux ; Je veux qu'un spectacle plus sage Occupe ici les yeux A qui je rends hommage.

26

PASTORALES.

Faites voir qu'un mortel peut aspirer au cœur De la déesse la plus siere.

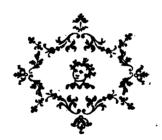
La sœur du dieu de la lumiere Reconnut autresois un berger pour vainqueur.

Que l'on en rappelle l'histoire, J'ai choisi cette victoire

Entre mes plus grands exploits, Et j'ai mes raisons pour ce choix.

CHOEÜR.

O toi! dont nous suivons les pas, Maître de l'Univers, vois notre obéissance, Répands sur nous tes dons, prête-nous tes appas, Fais régner par nos soins ton aimable puissance.





DISCOURS

SUR LA NATURE

DE L'EGLOGUE.



ORSQUE je fis les églogues que l'on vient de voir, il me vint quelques idées sur la nature de cette sorte de poésie; & pour approfondir encore plus la matiere, je m'en-

gageai à faire une revue de la plus grande partie des Auteurs qui y ont acquis quelque réputation. Ces idées, & la critique de ces Auteurs, composent tout le discours que je donne ici.

Je le mets à la suite des églogues, & cela représente l'ordre dans lequel il a été fait. Les églogues ont précédé les réflexions; j'ai composé, & puis j'ai pensé, & à la honte de la raison, c'est ce qui arrive le plus communément; ainsi je ne serai pas surpris si l'on trouve que je n'ai pas suivi mes propres regles, je ne les savois pas bien encore quand j'ai écrit; de plus, il est bien plus aisé de faire des regles que de les suivre; & il est établi par l'usage que l'un n'oblige point à l'autre.

J'espere que quand on verra la critique que je fais assez librement d'un grand nombre d'Auteurs, on ne me soupçonnera pas d'avoir voulu insinuer que mes églogues valent mieux que toutes les autres. J'aurois beaucoup mieux aimé supprimer ce discours que de faire naître cette pensée dans les esprits avec quelque sondement; mais je déclare que pour avoir quelquesois apperçu en quoi les

autres se sont mépris, je ne m'en tiens pas moins sujet à me méprendre, même sur les choses où j'aurai apperçu leurs sautes. La censure que l'on exerce sur les ouvrages d'autrui, n'engage point à en faire de meilleurs, à moins qu'elle ne soit amere, chagrine & orgueilleuse, comme celle des satyriques de profession. Mais la critique qui est un examen, & non-pas une satyre, qui a de la liberté, mais sans siel & sans aigreur, & sur-tout que l'on accompagne d'une reconnoissance sincere de son peu de capacité, laisse la liberté de faire encore pis, si l'on veut, que tout ce qu'on s'est mêlé de reprendre. C'est cette derniere espece de critique que j'ai choisse, & je l'ai prise avec ses privileges, que je me slatte qui ne me seront pas contestés.

La poésie pastorale est apparemment la plus ancienne de toutes les poésses, parce que la condition de berger est la plus ancienne de toutes les conditions. Il est assez vraisemblable que ces premiers pasteurs s'aviserent, dans la tranquillité & l'oissveté dont ils jouissoient, de chanter leurs plaisirs & leurs amours; & il étoit naturel qu'ils fissent souvent entrer dans leurs chansons leurs troupeaux, les bois, les fontaines & tous les objets qui leur étoient les plus familiers. Ils vivoient à leur maniere dans une grande opulence; ils n'avoient personne au-dessus de leur tête, ils étoient, pour ainsi dire, les Rois de leurs troupeaux; & je ne doute pas qu'une certaine joie qui suit l'abondance & la liberté, ne les portât encore au chant & à la poésie.

La société se perfectionna, ou peut-être se corrompit; mais ensin les hommes passerent à des occupations qui leur parurent plus importantes; de plus grands intérêts les agiterent : on bâtit des villes de tous côtés, & avec le temps il se forma de grands états. Alors les habitants de la campagne surent les esclaves de ceux des villes; DISCOURS SUR LA NATURE

& la vie pastorale étant devenue le partage des plus malheureux d'entre les hommes, n'inspira

plus rien d'agréable.

Les agréments demandent des esprits qui soient en état de s'élever au-dessus des besoins pressants de la vie, & qui se soient polis par un long usage de la société; il a toujours manqué aux bergers l'une ou l'autre de ces deux conditions. Les premiers pasteurs dont nous avons parlé étoient dans une assez grande abondance; mais de leur temps le monde n'avoit pas encore eu le lossis de se position. Il eût pu y avoir quolque positifse dans les siecles suivants; mais les pasteurs de ces siecles-là étoient trop misérables. Ainsi, & la vie de la campagne, & la poésse des pasteurs, ont toujours dû être fort grossieres.

Aussi est-il bien sur que de vrais bergers ne sont point entiérement faits comme ceux de Théocrite. Croit-on qu'il y en ait quelqu'un qui puisse dite : aussi-tôt qu'elle le vit, aussi-tôt elle perdit toute sa raison, aussi-tôt elle se précipita dans les

abymes de l'amour.

Qu'on examine encore les traits qui suivent. Plut au ciel, Amarillis, que je susse une petite abeille, pour entrer dans la grotte où tu te retires, en passant au travers des lierres qui t'environment! Je sais maintenant ce que c'est que l'Amour. C'est un dieu bien cruel; il saut qu'il ait sucé le lait d'une lionne, & que sa mere l'ait nourri dans les sorêts.

Cléariste me jette des pommes lorsque mon troupeas passe auprès d'elle, & elle murmure en même temps

quelque chose de très-doux.

Par-tout on voit le printemps, par-tout les pâturages sont plus sertiles, par-tout les troupeaux sont en meilleur état, aussi-tôt que ma bergere paroit; mais du moment qu'elle se retire, les herbes sechent & les bergers aussi.

Je ne souhaite point de posseder les richesses de Po

leps, ni de courir plus vite que les vents 3 mais je chanterai sous cette roche, te tenant entre mes bras, & regardant en même temps la mer de Sicile. Je ctois que l'on trouvera dans tout cela, & plus de beauté, & plus de délicatesse d'imagination, que n'en

ont de vrais bergers.

Mais je ne sais pourquoi Théocrite ayant quelquesois élevé ses tergers d'une maniere si agréable au-dessus de leur génie naturel, les y a laissé retomt er très-souvent. Je ne sais comment il n'a pas senti qu'il falloit leur ôter une certaine grossistreté qui sied toujours mal. Lorsque Daphnis, dans la premiere idylle est prêt à expirer d'amour, & qu'il est environné d'un grand nombre de dicux qui sont venus le visiter, on lui reproche, au milieu de cette belle compagnie, qu'il est comme les chévriers, qui envient les amours de leurs boucs, & en sechent de jalousse; & l'on peut assurer que les termes dont Théocrite s'est servi, répondent sort bien à l'idée.

Dans une autre idylle, Lacon & Comatas se prennent de paroles sur des vols qu'ils se sont faits l'un à l'autre. Comatas a dérobé la flûte de Lacon; Lacon a dérobé à Comatas la peau qui lui servoit d'habit, & l'a laissé nud. Eusuite ils se disent de certaines injures qui conviennent à des Grecs, mais qui ne sont assurément pas trop honnêtes: & ensin, après que l'un a fair encore à l'autre un petit reproche de sentir mauvais, ils commencent un combat de chant, qui auroit dit plus naturellement être un combat à coups de poing, vu ce qui avoit précédé; & ce qui est assez plaisant, c'est qu'après avoit débuté par de très-vilaines injures, lorsqu'ils en sont à chanter l'un contre l'autre, ils font les délicats sur le choix du lieu où ils chanteront : chacun en propose un dont il fait une description fleurie. J'aurois peine à croire que tout cela fût bien assorti. Il se trouve encore la même bigarrure dans leur combat, où

entre des choses qui regardent leurs amours, & qui sont jolies, Comatas fait souvenir Lacon qu'il le battit bien un certain jour; & Lacon répond qu'il ne s'en souvient pas, mais qu'il se souvient d'un jour qu'Eumaras, maître de Comatas, lui donna bien les étrivieres. Quand on dit que Vénus, & les Graces & les Amours ont composé les idylles de Théocrite, je ne crois pas qu'on prétende qu'ils aient mis la main à ces endroits-là.

Il y a encore dans Théocrite des choses qui n'ont pas tant de bassesse, mais qui n'ont guere d'agrément, parce qu'elles ne sont simplement que rustiques. La quatrieme de ses idylles est toute de ce caractere. Il ne s'agit que d'un Egon, qui étant allé aux jeux olympiques, a laisse son troupeau entre les mains de Coridon. Battus reproche à Coridon que le troupeau est bien maigri depuis le départ d'Egon. Coridon répond qu'il y fait de son mieux, & qu'il le mene dans les meilleurs pâturages qu'il connoisse. Battus dit que la flûte d'Egon le gâtera pendant son absence. Coridon répond que non, qu'elle lui a été laissée, & qu'il saura bien en faire ulage. Ensuite Battus le fait tirer une épine du pied par Coridon, qui lui conseille de n'aller point à la montagne qu'il ne soit chaussé. Ensuite Coridon apprend à Battus qu'il a surpris dans une étable un vieillard avec sa maîtresse aux sourcils noirs; &, ce que ne croiroient peut-être pas ceux qui n'ont point d'habitude avec les anciens, voilà toute l'idylle.

Lorsque dans un combat de bergers, l'un dit: hay, mes chevres, allez sur la pente de cette colline; & l'autre répond : mes brebis, allez paître du côté du Levant.

cote au Levant.

Ou, je hais les renards qui mangent les figues; & l'autre, je hais les escarbots qui mangent les raisins.

Ou, je me suis sait un lit de peaux de vaches auprès d'un ruisseau bien frais, & là je ne me soucie non-plus de l'été que les ensants des remontrances

de leur pere & de leur meres; & l'autre, j'habite un antre agréable, j'y fais bon feu, & ne me soucie non-plus de l'hiver, qu'un homme qui n'a point de dents se soucie de noix quand il voit de la bouillie.

Ces discours ne sentent-ils point trop la campagne, & ne conviennent-ils poins à de vrais pay-

fans, plutôt qu'à des bergers d'églogues?

Virgile qui, ayant eu devant les yeux l'exemple de Théocrite, s'est trouvé en état d'enchérir sur lui, a fait ses bergers plus polis & plus agréables. Si l'on veut comparer sa troisieme églogue avec celle de Lacon & de Comatas, on verra comment il a trouvé le secret de rectifier & de surpasser ce qu'il imitoir. Ce n'est pas qu'il ne ressemble encore un peu trop à Théocrite, lorsqu'il perd quelques vers à faire dire à ses bergers:

Mes brebis, n'avancez pas tant sur le bord de la riviere, le bélier qui y est tombé n'est pas encore bien

seche.

Et, Titire, empêche les chevres d'approcher de la riviere, je les laverai dans la fontaine quand il en sera temps.

Et, petits bergers, faites rentrer les brebis dans le bercail; si la chaleur dessechoit leur lait, comme il

arriva l'autre jour , nous n'en tirerions rien.

Tout cela est d'autant moins agréable, qu'il vient à la suite de quelques traits d'amour fort jolis & fort galants, qui ont fait perdre au lecteur

le goût des choses purement rustiques.

Calpurnius, Auteur d'églogues, qui a vécu près de trois cens ans après Virgile, & dont les ouvrages ne laissent pas d'avoir quelque beauté, paroît avoir eu regret que Virgile n'ait exprimé que par les mots, novimus & qui te, les injures que Lacon & Comatas se disent dans Théocrite; encore ce trait auroit-il été meilleur à supprimer tout-à-fait. Calpurnius a trouvé cela digne d'une plus grande étendue, & a fait une églogue qui n'abourit qu'à ces injures que se disent avec beauDISCOURS SUR LA NATURE coup de chaleur deux bergers prêts à chanter l'un contre l'autre; de quoi celui qui les devoit juger est si effrayé qu'il les laisse là & s'enfuit. Belle conclusion!

Il n'y a point d'Auteur qui ait fait des bergers si rustiques, que Baptiste Mantouan, poète latin du siecle passé, que l'on a comparé à Virgile, quoiqu'assurément il n'ait tien de commun avec lui que d'être de Mantoue. Le berger Faustus, en faisant le portrait de sa maîtresse, dit qu'elle avoit un gros visage boursoussé & rouge; & que, quoiqu'elle sêt à peu près borgne, il la trouvoit plus belle que Diane. On ne s'imagineroit jamais quelle précaution prend un autre berger avant que de s'embarquer dans un assez long discours; & qui sait si le Mantouan ne s'applaudissoit pas en ces endroits

d'avoir copié la nature bien fidelement?

Je conçois donc que la poésie pastorale n'a pas de grands charmes, si elle est aussi grossiere que le naturel, ou si elle ne roule précisément que sut les choses de la campagne. Entendre parler de brebis & de chevres, des soins qu'il faut prendre de ces animaux, cela n'a rien par soi-même qui puisse plaire: ce qui plaît, c'est l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent soin des brebis & des chevres. Qu'un berger dile, mes moutons se portent bien, je les mene dans les meilleurs pâturages, ils ne mangent que de bonne herbe, & qu'il le dise dans les plus beaux vers du monde, je luis sûr que votre imagination n'en lera pas beaucoup flattée. Mais qu'il dise, que ma vie est exempte d'inquietude! Dans quel repos je passe mes jours! Tous mes désirs se bornent à voir mon troupeau se porter bien; que les pâturages soient bons, il n'y a point de bonheur dont je puisse être jaloux, &c. Vous voyez que cela commence à devenir plus agréable ; c'est que l'idée ne tombe plus précisément sur le ménage de la campagne, mais sur le peu de soins dont on y est chargé, sur l'oisiveté dont on

95

y jouit, & ce qui est le principal, sur le peu qu'il

en coute pour y être heureux.

Car les hommes veulent être heureux, & ils *oudroient l'êrre à peu de frais. Le plaifir, & le plaisir tranquille, est l'objet commun de toutes leurs passions, & ils sont tous dominés par une certaine patelle. Ceux qui sont les plus remuants, ne le sont pasprécilément par l'amour qu'ils ont pour l'action, mais par la difficulté qu'ils ont à se contenter. L'ambition, parce qu'elle est trop contraire à cette parelle naturelle, n'est ni une passion générale, ni une passion fort délicieuse. Assez de gens ne tont point ambitieux ; il y en a beaucoup qui n'ont commencé à l'être que par des engagements qui ont précédé leurs réflexions, & qui les ont mis hors d'état de revenir jamais à des inclinations plus tranquilles; & ceux ensin qui ont le plus d'ambi ion, se plaignent affez souvent de ce qu'elle leur coûte. Cela Tient de ce que la paresse n'a pas été étouffée; pour lui avoir été sacrifiée, elle s'est trouvée plus foible, R n'a pas emporté la balance; mais elle ne laisse pas de subsister encore, & de s'opposer toujours aux mouvements de l'ambition. Or on n'est point heureux tant que l'on est partagé entre deux inclinations qui le combattent.

Ce n'est pas que les hommes pussent s'accommoder d'une parcsie & d'une oissveté entière; il leur saut quelque mouvement, quelque agitation, mais un mouvement & une agitation qui s'ajuste, s'il se peut, avec la sorte de paresse qui les possede; & c'est ce qui se trouve le plus heureusement du monde dans l'amour, pourvu qu'il soit pris d'une certaine saçon. Il ne doit pas être ombrageux, jaloux, surieux, désespéré; mais tendre, simple, désicat, sidele, &, pour se conserver dans cet état, accompagné d'espérance. Alors on a le cœur rempli, & non-pas troublé; on a des soins, & non-pas des inquiétudes; on est remué, mais

DISCOURSISUR LA NATURE

as déchiré; & comouvement doux est précient tel que l'amour du repos, & que la paresse

aturelle le peut souffrir.

Il n'est que trop certain d'ailleurs, que l'amout est de toutes les passions la plus générale & la plus agréable. Ainsi dans l'état que nous venons de décrite, il se sait un accord des deux plus sortes passions de l'homme, de la paresse & de l'amour. Elles sont toutes deux satissaites en même temps; & pour être heureux, autant qu'on le peut être par les passions, il saut que toutes celles que l'on a s'accommodent les unes avec les autres.

Voilà proprement ce que l'on imagine dans la vie pastorale. Elle n'admet point l'ambition, mi tout ce qui agite le cœurtrop violemment; la paresse a donc lieu d'être contente. Mais cette sorte de vie-là, par son oissveté & par sa tranquillité, sait naître l'amour plus facilement qu'aucune autre, ou du moins le savorise davantage; & quel amour? Un amour plus simple, parce qu'on n'a pas l'esprit si dangereusement rassiné; plus appliqué, parce qu'on n'est occupé d'aucune autre passion; plus discret, parce qu'on ne connoît presque pas la vanité; plus sidele, parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée, on a aussi moins d'inquiétudes, moins de dégoûts, moins de captices; c'est-à-dire en un mot, l'amour purgé de tout ce que les excès des fantaisses humaines y ont mêlé d'étranger & de mauvais.

Il n'est pas surprenant après cela que les peintures de la vie pastorale aient toujours je ne sais quoi de si riant, & qu'elles nous flattent plus que de pompeuses descriptions d'une cour superbe, & detoute la magnissience qui peut ý éclater. Une cour ne nous donne l'idée que de plaisirs pénibles & contraints; car, encore une fois, c'est cette idée qui fait tout. Si l'on pouvoit placer ailleurs qu'à la campagne la scene d'une vie tranquille & occupée seulement par l'amour, de sorte qu'il n'y entrât

ni chevres, ni brebis, je ne pois pas que cela en fût plus mal : les chevres & les brebis ne servent de rien; mais comme il faut choisir entre la campagne & les villes, il est plus vraisemblable que cette scene soit à la campagne.

Parce que la vie pastorale est la plus paresseuse de toutes, elle est aussi la plus propre à servir de sondement à ces représentations agréables dont nous parlons ici. Il s'en saut bien que des laboureurs, des moissonneurs, des vignerons, des chasseurs, soient des personnages aussi convenables à des églogues que des bergers: nouvelle preuve que l'agrément de l'églogue n'est pas attaché aux choses rustiques, mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie

de la campagne.

Il y a pourtant dans Théocrite une idylle de deux moissonneurs qui a de la beauté. Un moissonneur demande à un autre d'où vient qu'il travaille si mal, qu'il ne fait point les sillons droits, que les autres le devancent toujours? Il répond qu'il est amoureux, & puis chante quelque chose d'assez joli pour la personne qu'il aime. Mais le premier moissonneur se moque de lui, & lui dit qu'il est fou de s'amuser à être amoureux; que ce n'est point-là le métier d'un homme de journée; qu'il faut que, pour se divertir & s'exciter au travail, il chante de certaines chansons qu'il lui marque, qui ne regardent que la moisson. J'avoue que je ne suis pas si content de cette fin-là; je ne goûte point trop que d'une idée galante on me rappelle à une autre qui est basse & sans agrément.

Sannazar n'a introduit que des pêcheurs dans ses églogues, & j'y sens toujours que l'idée de leur travail dur me blesse. Je ne sais quelle sinesse il a entendue à mettre des pêcheurs au lieu des bergers qui étoient en possession de l'églogue; mais si les pêcheurs eussent été en la même possession, il eût fallu mettre les bergers en leur place, Le

chant ne convient qu'à eux, & sur-tout l'oissvete.

Et puis il est plus agréable d'envoyer à sa maîtresse des fleurs ou des fruits, que des huitres à l'écaille, comme fait le Lycon de Sannazar à la sienne.

Il est vrai que Théocrite a sait une idylle de deux pêcheurs, mais elle ne me paroît pas d'une beauté qui ait dû tenter personne d'en faire de cette espece. Deux pêcheurs qui ont mal soupé sont couchés ensemble dans une méchante petite chaumiere qui est au bord de la mer. L'un réveille l'autre pour lui dire qu'il vient de rêver qu'il prenoit un poisson d'or 3 & son compagnon lui répond qu'il ne laisseroit pas de mourir de faim avec une si belle pêche. Etoit-ce la peine de faire une idylle?

Cependant, quoique l'on ne mette que des bergers dans l'églogue, il est impossible que la vie des / bergers, qui est encore très grossiere, ne leur abaisse l'esprit, & ne les empêche d'être aussi spirituels, aussi délicats & aussi galants qu'on nous les représente ordinairement. L'Astrée de M. d'Urfé ne pasoît pas un roman si fabuleux qu'Amadis; je crois pourtant qu'il ne l'est pas moins dans le fond par la politesse & les agréments de ses bergers, qu'Amadis le peut être par tous ses enchanteurs, par toutes ses fées, & par l'extravagance de toutes ses aventures. D'où vient donc que les bergeries plaisent malgré la fausseté des caracteres qui doit toujours blesser? Aimerions-nous que l'on nous représentat les gens de cour avec une groffiéreté qui ressemblat autant à celle des vrais bergers, que la délicatesse & la galanterie que l'on donne aux bergers reslemblent à celle des gens de cour ?

Non, sans doute; mais aussi le caractere des bergers n'est pas saux, à le prendre par un certain endroir. On ne regarde pas à la bassesse des soins qui les occupent réellement, mais au peu d'embarras que ces soins causent. Cette bassesse excluroir toutà-fait les agréments & la galanterie; mais au contraire la tranquillité y sert, & ce n'est que sur elle

99

que l'on fonde tout ce qu'il y a d'agréable dans la

vie pastorale.

Il faut du vrai pour plaire à l'imagination; mais elle n'est pas dissicile à contenter, il ne lui faut souvent qu'un demi-vrai. Ne lui montrez que la moitié d'une chose; mais montrez-la-lui vivement, elle ne s'avisera pas que vous lui en cachez l'autre, & vous la menerez aussi loin que vous voudrez, sur le pied que cette seule moitié qu'elle voit est la chose toute entiere. L'illusion, & en même temps l'agrément des bergeries, consiste donc à n'ossir aux yeux que la tranquillité de la vie pastorale, dont on dissimule la basses; on en laisse voir la simplicité, mais on en cache la misere; & je ne comprends pas pourquoi Théocrite s'est plu à nous en montrer si souvent & la misere & la bassesse.

Si les partisans outrés de l'antiquité disent que Théocrite a voulu peindre la nature telle qu'elle est, j'espere que sur ce principe on nous donnera des idylles de porteurs d'eau, qui parleront entr'eux de ce qui leur est particulier; elles vaudront tout autant que des idylles de bergers qui ne parleroient uniquement que de leurs chevres ou de leurs

yaches.

Il ne s'agit pas simplement de peindre, il faut peindre des objets qui fassent plaisir à voir. Quand on me représente le repos qui regne à la campagne, la simplicité & la tendresse avec laquelle l'amour s'y traite, mon imagination touchée & émue me transporte dans la condition de berger, je suis berger; mais que l'on me représente, quoiqu'avec toute l'exactitude & toute la justesse possible, les viles occupations des bergers, elles ne me font point d'envie, & mon imagination demeure fort froide. Le principal avantage de la poésie consiste à nous dépeindre vivement les choses qui nous intéressent, & à saisir avec force ce cœur qui prend plaisir à être remué.

En voilà assez, & trop peut-être, contre œs ber-

100 DISCOURS SUR LA NATURE gers de Théocrite & leurs pareils, qui sont quelquefois trop bergers. Ce qui nous reste de Moschus & de Bion dans le genre pastoral, me fait extrêmement regreter ce que nous en avons perdu. Ils n'ont nulle rusticité, au contraire beaucoup de galanterie & d'agrément, des idées neuves & tout-à-fait riantes. On les accuse d'avoir un style un peu trop fleuri, & j'en conviendrois bien à l'égard d'un petit nombre d'endroits; mais je ne sais pourquoi les critiques ont plus de penchant à excuser la grossiéreté de Théocrite que la délicatesse de Moschus & de Bion ; il me semble que ce devroit être le contraire. N'est-ce point parce que Virgile a prévenu tous les esprits à l'avantage de Théocrite, en ne faisant qu'à lui seul l'honneur de l'imiter & de le copier? N'est-ce point que les savants ont un goût accoutumé à dédaigner les choses délicates & galantes? Quoi qu'il en foit, je vois que toute leur faveur est pour Théocrite, & qu'ils ont résolu qu'il seroit le Prince des poëtes bucoliques.

Les Auteurs modernes ne sont pas ordinairement tombés dans le défaut de faire leurs bergers trop grossiers. M. d'Urfé ne s'en est que trop éloigne dans son roman, qui d'ailleurs est plein de choses admirables. Il y en a qui sont de la dernie-re persection dans le genre pastoral; mais il y en a ausi, si je ne me trompe, qui demanderoient à être dans Cyrus ou dans Cléopatre. Souvent les bergers de l'Astrée me paroissent des gens de cour déguisés en bergers, & qui n'en savent pas bien imiter les manieres; quelquefois ils me paroissent des sophistes très-pointilleux; car quoique Silvandre fût le seul qui cût étudié a l'école des Massiliens, al y en a d'autres à qui il arrive d'être aussi subtils que lui; & je ne sais seulement comment ils pouvoient l'entendre, eux qui n'avoient pas fait leur cours chez les Massiliens.

Il n'appartient point aux bergers de parler de toutes

toutes sortes de matieres; & quand on veut s'élever, il est permis de prendre d'autres personnages. Si Virgile vouloit faire une description pompeuse de ce renouvellement imaginaire que l'on alloit voir dans l'Univers à la naissance du fils de Pollion, il ne falloit point qu'il priât les muses pastorales de le prendre sur un ton plus haut qu'à leur ordinaire, leur voix ne va point jusqu'à ce ton-là: ce qu'il y avoit à faire, étoit de les abandonner, & de s'adresser à d'autres qu'à elles. Je ne sais cependant s'il ne devoit pas s'en tenir aux muses pastorales : il eût fait une peinture agréable des biens que le retour de la paix alloit produire à la campagne; & cela, ce me semble, ent bien valu toutes ces merveilles incompréhensibles qu'il emprunte de la Sibylle de Cumes : cette nouvelle race d'hommes qui descendra du ciel, ces raisins qui viendront à des ronces, & ces agneaux qui naîtront de couleur de seu ou d'écarlate, pour épargner aux hommes la peine de teindre leurs laines. On auroit mieux flatté Pollion par des choses qui eussent en un peu plus de Tailemblance: peut-être cependant celleslà n'en manquoient-elles pas trop; il est bien dif-ficile que les louanges en manquent pour ceux à qui elles s'adressent.

Oserois-je avouer qu'il me paroît que Calpurnius, auteur qui n'est pas du mérite de Virgile, a pourtant mieux traité un sujet tout semblable? Je ne parle que du dessein, & non-pas du style. Il introduit deux bergers qui, pour se garantir de l'ardeur du Soleil, se retirent dans un antre, où ils trouvent des vers écrits de la main du dieu Faunus, qui sont une prédiction du bonheur dont l'Empereur Carus va combler tous ses sujets. Il s'arrête assez, selon le devoir d'un poète pastoral, au bonheur qui regarde la campagne; ensuite il s'éleve plus haut, parce qu'il en a droit en sais seleve plus haut, parce qu'il en a droit en sais seleve plus haut, parce qu'il en a droit en selemblable aux prophéties de la Sibylle. C'est dom-

102 DISCOURS SUR LA NATURE mage que Virgile n'ait fait les vers de cette piece; encore ne seroit-il pas nécessaire qu'il les eux faits tous.

Virgile se fait dire par Phébus, au commencement de sa sixieme églogue, que ce n'est point à un berger à chanter des rois & des guerres; mais qu'il doit s'en tenir à ses troupeaux, & à des sujets qui ne demandent qu'un style simple. Assurément le conseil de Phébus est fort bon; mais je ne comprends pas comment Virgile s'en souvient si peu, qu'il se met aussi-tôt après à entonner l'origine du monde, & la formation de l'Univers, selon le système d'Epicure; ce qui étoit bien pis que de chanter des guerres & des rois. En vérité, je ne sais du tout ce que c'est que cette piece-là; je ne conçois point quel en est le dessein, ni quelle liaison les parties ont entr'elles. Après ces idées de philosophie, viennent les fables d'Hilas & de Pasiphaé, & des sœurs de Phaéton, qui n'y ont aucun rapport; & au milieu de ces fables, qui sont prises dans des temps fort reculés, se trouve placé Cornelius Gallus, contemporain de Virgile, & les honneurs qu'on lui rend au parnasse : après quoi reviennent auffi tôt les fables de Scilla & de Philomele. C'est Silene qui fait tout ce discouss bizarre. Virgile dit que le bon-homme avoit beaucoup bu le jour précédent; mais ne s'en sentoitil point encore un peu?

Ici je prendrai encore la liberté d'avouer que j'aime mieux le dessein d'une pareille églogue que nous avons de Nemesianus, auteur contemporain de Calpurnius, & qui n'est pas tout-à-fait à mépriser. Des bergers qui trouvent Pan endormi, veulent jouer de sa stûte; mais des mortels ne peuvent tirer de la ssûte d'un dieu qu'un son trèsdésagréable. Pan s'en éveille, & il leur dit que s'ils veulent des chants, il va les contenter. Alors il leur chante quelque chose de l'histoire de Batchus, & s'arrête sur la première vendange qui ai

DE L'ÉGLOGUE.

103

Jamais été faite, dont il fait une description qui me paroit agréable. Ce dessein-là est plus régulier que celui du Silene de Virgile, & même les vers de la

piece sont assez bons.

C'est un usage assez ordinaire chez les modernes, de mettre en églogues des matieres élevées. Ronfard y a mis les louanges des Princes & de la France; & presque tout le pastoral de ces églogues consiste à avoir appellé Henri II. Henriot , Charles IX. Carlin, & Catherine de Médicis Catin. Il est vrai qu'il avoue lui-même qu'il n'a pas suivi les regles; mais il auroit mieux valu les suivre, & éviter le ridicule que produit la disproportion du sujet & de la forme de l'ouvrage. C'est ainsi que dans sa premiere églogue il tombe justement en partage à la bergere Margot de faire l'éloge de Turnebe, de Budé & de Vatable, les premiers hommes de leur siecle, en Grec ou en Hébreu, mais qui assurément ne devoient pas être de la connoissance de Margot.

Parce que les bergers sont des personnages agréables, on en abuse. On les prendra volontiers pour leur faire chanter les louanges des rois dans tout le sublime dont on est capable; & pourvu qu'on ait parlé de slûtes, de chalumeaux, de sougere, on croira avoir fait une églogue. Quand des bergers louent un héros, il faudroit qu'ils le louassent en bergers, & je ne doute pas que cela ne pût avoir beaucoup de sinesse d'agrément; mais il seroit besoin d'un peu d'art; & c'est bien le plus court de saire parler à des bergers la langue ordinaire des louanges, qui est fort élevée, mais fort commune, & par conséquent assez facile.

Les églogues allégoriques ne sont pas non-plus sans difficulté. Le Mantouan, qui étoit Carme, en a fait une où des bergers dispusoient en représentant deux Carmes, dont l'un est de l'étroite observance, & l'autre est mitigé. Le Bembe est leur juge. Ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'il

104 DISCOURS SUR LA NATURE

leur fait ôter leurs houlettes, de peur qu'ils ne se battent. Du reste, quoique l'allégorie ne soit pas mal gardée, il est trop ridicule de voir le dissérent de ces deux especes de Carmes traité en

églogue.

J'aimerois encore mieux qu'un berger représentât un Carme, que de le voir faire l'épicurien, & de lui entendre dire des impiétés. Cela arrive quelquefois aux bergers du Mantouan, quoiqu'ils soient très grossiers, & que le Mantouan fût religieux. Amintas, dans une mauvaise humeur où il est contre les loix & contre l'honnêteré, parce qu'il est amoureux, dit que l'homme est bien fou de s'imaginer qu'il ira dans les cieux après sa mort; & il ajoute que tout ce qui en arrivera sera peut-être qu'il passera dans un oiseau qui volera dans les airs. En vain le Mantouan, pour excuser cela, dit qu'Amintas avoit passé bien du temps à la ville. En vain Badius, son commentateur, car tout moderne qu'est le Mantouan, il a un commentateur, & aussi zélé que le seroit celui d'un ancien, tire delà cette belle réflexion, que l'amour fait qu'on doute des choses de la foi. Il est certain que ces erreurs-là, qui doivent être détestées de tous ceux qui les connoissent, doivent être ignorées des bergers.

En récompense le Mantouan fait quesquesois ses bergers sort dévots. Vous voyez dans une égloque un dénombrement de toutes les sêtes de la Vierge; dans une autre une apparition de la Vierge, qui promet à un berger que quand il aura passe sa vie sur le Carmel, elle l'enlevera dans des lieux plus agréables, & lui fera à jamais habiter les cieux avec les Driades & les Hamadriades, nouvelles saintes que nous ue con-

noissions pas encore dans le Paradis.

Ces ridicules sensibles, & pour ainsi dire, palpables, sont bien aisés à éviter dans le caractere des bergers; mais il y en a d'autres un peu plus sins, où l'on tombe plus aisément. Il ne saut point que des bergers disent des choses brillantes. Il en échappe quelquesois à ceux de M. de Racan, quoiqu'ils aient coutume d'être assez retenus sur cet article. Pour les Auteurs italiens, ils sont 'toujours si remplis de pointes & de fausses pensées, qu'il semble qu'on doive leur passer ce style comme leur langue naturelle. Ils ne se contraignent nullement, quoiqu'ils fassent parler des bergers, & ils n'en emploient pas des sigures moins hardies ni moins outrées.

L'Auteur de la Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit, condamne la Silvie du Tasse, qui en se mirant dans une fontaine, & en se mettant des steurs, seur dit qu'elle ne les porte pas pour se parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la pensée trop recherchée, & trop peu naturelle pour une bergere; on ne peut se dispenser de souscrire à ce jugement. Mais après cela on doit s'épargner la peine de lire des poésses pastorales du Guarini, du Bonarelli & du cavalier Marin, pour y trouver rien de pastoral; car la pensée de Silvie est la chose du monde la plus simple, en comparaison de celles dont ces Auteurs sont pleins.

L'Aminte du Tasse est en esset ce que l'Italie a de meilleur dans le genre pastoral. Cet ouvrage a certainement de grandes beautés; cet endroit même de Silvie, hormis ce qu'on y vient de remarquer, est une des plus agréables choses & des micux peintes que j'aie jamais vues; & l'on doit être bien obligé à un Auteur italien de ne s'être pas davantage abandonné aux pointes. Mais je ne crois pas que tous les poètes de l'Italie ensemble en puissent fournir de plus ridicules que celles de cette églogue de Marot, où le berger Colin dit sur la mort de Louise de Savoie, mere de François I:

Rien n'est çà-bas qui cette mort ignore, Ceignac s'en ceigne en sa poitsine biéme, To6 DISCOURS SUR LA NATURE Romorantin la pette rememore, Anjou fait joug, Angoulème est de même, Amboisé en boit une amertume extrême, Le Maine en meine un lamentable bruit, &c.

M. de Segrais, dont les poésses pastorales sont sort estimées, avoue qu'il n'a pas toujours exactement gardé le style qui y est propre. Il dit qu'il a été quelquesois obligé de s'accommoder au goût de son secle, qui demandoit des choses figurées & brillantes; mais il ne l'a fait qu'après avoir bien prouvé qu'il savoit parsaitement attraper, quand il vouloit, les vraies beautés de l'églogue. On ne fait qu'il est le goût de ce temps-cr; il n'est qu'il va slottant, tantôt d'un côte, tantôt de l'autre. Ainsi je crois que puisqu'on hazarde toujours également de ne pas réussir, il vaut mieux suivre les regles & les véritables idées des choses.

Entre la grossiéreté ordinaire des bergers de Théocrite, & le trop d'esprit de la plupart de nos bergers modernes, il y a un milieu à tenir; mais loin qu'il soit aisé à prendre dans l'exécution, il n'est seulement pas aisé à marquer dans la théorie. Il faut que les bergers aient de l'esprit, & de l'esprit sin & galant; ils ne plairoient pas sans cela. Il faut qu'ils n'en aient que jusqu'à un certain point; autrement ce ne seroient plus des bergers. Je vais tâcher de déterminer quel est ce point, & hazarder l'idée que j'ai là-dessus.

Les hommes qui ont le plus d'esprit, & ceux qui n'en ont que médiocrement, ne différent pas tant par les choses qu'ils sentent, que par la maniere dont ils les expriment. Les passions portent avec tout leur trouble une espece de lumiere, qu'elles communiquent presque également à tous ceux qu'elles possedent. Il y a une certaine pénétration, de certaines vues attachées, indépendam-

ment de la différence des esprits, à tout ce qui nous intéresse & nous pique. Mais ces passions qui éclairent à peu près tous les hommes de la même forte, ne les font pas tous parler les uns comme les autres. Ceux qui ont l'esprit plus fin, plus éten-du, plus cultivé, en exprimant ce qu'ils tentent. y ajoutent je ne sais quoi qui a l'air de réflexion, & que la passion seule n'inspire point; au lieu que les autres expriment leurs sentiments plus simplement, & n'y mêlent, pour ainsi dire, rieu d'étranger. Un homme du commun dira bien, j'ai si fort Souhaité que ma maîtresse fût sidelle, que j'ai cru qu'elle l'étoit; mais il n'appartient qu'à M. de la Rochefoucauld de dire l'esprit a été en moi la dupe du cœur. Le sentiment est égal, la pénétration égale; mais l'expression est si différente, que l'on croiroit volontiers que ce n'est plus la même chose.

On ne prend pas moins de plaisir à voir un sentiment exprimé d'une maniere simple, que d'une maniere plus pensée, pourvu qu'il soit toujours également fin. Au contraire, la maniere simple de l'exprimer doit plaire davantage, parce qu'elle cause une espece de surprise douce & une petite admiration. On est étonné de voir quelque chose de fin & de délicat sous des termes communs & qui n'ont point été affectés; & sur ce pied-là, plus la chose est fine sans cesser d'être naturelle, & les termes communs sans être bas, plus on doit être

touché.

L'admiration & la surprise ont tant d'effet, qu'elles peuvent même faire valoir les choses au-delà de ce qu'elles valent. Tout Paris a retenti des dits notables des Ambassadeurs Siamois, tout Paris y aapplaudi. Que des Ambassadeurs d'Espagne ou d'Angleterre en eussent dit autent, on n'y eut pas songé. Mais nous supposions que des gens venus du · bout du monde, de couleur olivâtre, habillés autrement que nous, que les Européens avoient tou-jours traités de barbares, ne devoient pas avoir POS DISCOURS SUR LA NATURE le tenscommun: nous avons été bien étonnés de leur en trouver, & les moindres choses de leur part nous ont jetté dans l'admiration; admiration dans le fond assez injurieuse pour eux. Il en va de même de nos bergers; on est plus touché de les voir penser finement dans leur style simple, parce qu'on s'y attend moins.

Encore une chose qui convient au style des bergers, c'est de ne parler que par saits, & presque point par réslexions. Les gens qui ont médiocrement de l'esprit, ou l'esprit médiocrement cultivé, ont un langage qui ne roule que sur les choses particulieres qu'ils ont senties; & les autres s'élevant plus haut, rédussent tout en idées générales. Leur esprit a travaillé sur leurs sentiments & sur leurs expériences; ce qu'ils ont vu les a condunt à ce qu'ils n'ont point vu: au lieu que ceux qui sont d'un ordre insérieur ne poussent pour leurs vues au-dolà de ce qu'ils sentent, ce qui y ressemble le plus pourra leur être encore nouveau. Delà vient dans le peuple une curiosité insatiable des mêmes objets, une admiration presque toujours égale pour les mêmes choses.

Une suite de cette sorte d'esprit, est de mêleraux faits que l'on rapporte beaucoup de circonstances utiles ou inutiles. C'est que l'on aété extrêmement frappé du fait particulier, & de tout ce qui l'accompagnoit. Les grands génies au contraire, méprisant tout ce petit détail, vont saisir dans les choses je ne sais quoi d'essentiel, & qui est ordinai-

rement indépendant des circonstances.

Croiroit-on bien que dans les choses de passion, il vaur mieux imiter le langage des personnes d'un esprit médiocre, que celui des autres? A la vérité on ne rapporte guere que des faits, & on ne s'éleve pas jusqu'aux réstexions; mais rien n'est plus agréable que des faits exposés de maniere qu'ils portent leur réstexion avec eux. Tel est ce trait admirable de Virgile: Galatée me jette une pomme, & s'ensuit

s'enfuie derriere des saules, & veut être apperçue auparavant. Le berger ne vous dit point quel est le dessein de Galatée, quoiqu'il le sente parfaitement bien; mais il a été frappé de l'action, & selon qu'il vous la représente, il est impossible que vous n'en deviniez le dessein. Or l'esprit aime les idécs sensibles, parce qu'il les saifit facilement; & il aime à pénétrer, pourvu que ce soit sans effort, soit parce qu'il se plaît à agir jusqu'à un certain point, loit parce qu'un peu de pénétration flatte sa vanité. Il a le double plaisir, & d'embrasser une idée facile, & de pénétrer lorsqu'on lui présente des faits pareils à celui de Galatée. L'action & , pour ainsi dire, l'ame de l'action, s'offrent tout ensemble à ses yeux, il ne peut avoir rien de plus, ni plus promptement, & il ne lui en peut coûter moins.

Lorsque Coridon, sans la seconde églogue de Virgile, dit pour vanter sa flûte, que Dametas la lui donna en mourant, & lui dit, su es le second maître qu'elle a eu, & qu'Amintas sut jaloux de ce qu'on ne lui avoit pas fait ce présent, toutes ces circonstances sont parfaitement du génie pastoral. Il pourroit même y avoir de la grace à faire qu'un berger s'embarrassat dans celles qu'il rapporteroit, & eût quelque peine à s'en démêler; mais cela

voudroit être ménagé avec art.

Il n'y a point de personnages à qui il sied mieux de charger un peu leurs discours de circonstances, qu'aux amants. Elles ne doivent pas être absolument inutiles, ou prises trop loin; car cela seroit ennuyeux, quoique peut-être naturel: mais celles qui n'ont qu'un demi-rapport au fait dont il s'agit, & qui marquent plus de passion qu'elles ne sont importantes, ne peuvent manquer de faire un esser agréable. Ainsi lorsque dans une églogue de M. Segrais une bergere dit:

Ménalque & Licidas ont su faire des vers Dignes d'être chantés par cent peuples divers ; Tome I V. K Mais mon jaloux berger, sous ce vieux sicomore, En sit un jour pour moi que j'aime mieux encore.

La circonstance du ficomore est jolie, en ce qu'elle seroit inutile pour toute autre que pour une amante. Selon l'idée que nous nous formons ici des bergers, les récits & les narrations leur conviennent fort bien; mais de leur faire faire des harangues pareilles à celles de l'Astrée, pleines de réslexions générales, & des raisonnements liés les uns aux autres, en vérité je ne crois pas que leur caractere le permette.

Il n'est pas mal qu'ils fassent des descriptions, pourvu qu'elles ne soient pas fort longues. Celle de la coupe que le chévrier promet à Tirsis dans la premiere idylle de Théocrite, passe un peu les bornes; & sur cet exemple Ronsard, & Remy Belleau son contemporain, en ont fait qui l'emportent en longueur. Quand leurs bergers ont à décrire un panier, un bouc, un merle, qu'ils mettent pour prix d'un combat, ils ne sinissent point. Ce n'est pas que ces descriptions n'aient quelquesois bien de la beauté, & un art merveilleux; au contraire, elles

en ont trop pour des bergers.

Vida, fameux poëte latin du seizieme seele, dans l'églogue de Nicé, qui est, à ce que je crois, Victoire Colonne, veuve de Davalos, Marquis de Pesquaire, sait décrire au berger Damon un panier de jonc qu'il fera pour elle. Il dit qu'il y représentera Davalos mourant, & regrettant de ne pas mourir dans un combat; des Rois, des Capitaines, & des Nymphes en pleurs autour de lui; Nicé priant en vain les dieux; Nicé évanouie à la nouvelle de la mort de Davalos, revenant à peine par l'eau que ses semmes lui jettent sur le visage: & il ajoute qu'il auroit exprimé bien des plaintes & des gémissements, s'ils se pouvoient exprimer sur le jonc. Voilà bien des choses pour un panier, & même je ne rapporte pas tout; mais je ne sais comment tout cela se peut représenter sur du jonc, ni com-

DE L'E.O. LOGUE. 115 ment Damon qui n'y sauroit exprimer les plaintes de Nicé, n'est point embarrassé à y exprimer le regret qu'a le Marquis de Pesquaire de mourir dans son lit. Je soupçonne que le bouclier d'A-chille pourroit bien nous avoir produit le panier de Damon,

Je vois que Virgile a fait entrer beaucoup de comparaisons dans les discours de ses bergers. Elles sont assez bien imaginées pour tenir la place de ces comparailons triviales, & principalement des proverbes grossiers dont les vrais bergers se servent presque toujours. Mais comme ces trais-là sont fort ailés à attraper, c'est ce qui a été le plus imité de Virgile. On ne voit autre chose dans tous les Au-teurs d'églogues, que des bergeres qui surpassent toutes les autres, ausant que le pin surpasse le houx, & que le chêne est au-dessus de la fougere; on ne parle que des rigueurs d'une ingrate, qui sont à un berger ce qu'est la bise aux sleurs, la grêle aux moissons, &c. A l'heute qu'il est, je crois tout cela ule; & à dire vrai, ce n'est pas un grand malheur. Naturellement les comparaisons ne sont pas trop du génie de la passion, & les bergers ne s'en devroient servir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Alors elles auroient beaucoup de grace;

mais je n'en connois guere de cette espece.

Ainsi nous avous trouvé à peu près la mesure d'esprit que peuvent avoir des bergers, & la langue qu'ils peuvent parler. Il en va, ce me semble, des églogues comme des habits que l'on prend dans des ballets pour représenter des paysans. Ils sont d'étoffes beaucoup plus belles que ceux des paysans véritables, ils sont même ornés de rubans & de points, & on les taille seulement en habits de paylans. Il faut aussi que les sentiments dont on fait la mariere des églogues, soient plus fins & plus délicats que ceux des vrais bergers; mais il faut leur donner la forme la plus simple & la plus champêtre qu'il soit possible.

Κa

112 DISCOURS SUR LA NATURE

Ce n'est pas qu'on ne doive mettre de la simplicité & de la naïveté jusques dans les sentiments; mais on doit prendre garde aussi que cette naïveté & cette simplicité n'excluent que les rassinements excessifs, tels que sont ceux des gens du grand monde, & non-pas des lumieres que la nature & les passions sournissent d'elles - mêmes; autrement l'on tomberoit dans des puérisités qui feroient rire. C'en est une excellente dans son genre que celle de ce jeune berger qui, dans une églogue de Remy Belleau, dit sur un baiser qu'il avoit pris à une jolie bergere:

J'ai baise des chevreaux qui ne faisoient que naître, Le petit veau de lait dont Colin me sit maitre L'autre jour dans ces prés, mais ce baiser vraiment Surpasse la douceur de tous ensemblement.

Une puérilité seroit encore plus pardonnable à ce jeune berger, qu'au Cyclope Polipheme. Dans l'idylle de Théocrite qui porte son nom, & qui est belle, il songe à se venger de ce que sa mere, nymphe marine, n'a jamais pris soin de le mettre dans les bonnes graces de Galatée, autre nymphe de la mer; il la menace de dire, pour la faire enrager, qu'il a mal à la tête & aux deux pieds. On ne peut guere croire que, fait comme il étoit, sa mere sût assez folle de lui pour être bien fâchée de lui voir des petits maux, ni qu'il imaginat une vengeance n mignonne. Son caractere est mieux gardé lorsqu'il promet à Galatée, comme un présent fort agréable, quatre petits ours qu'il nourrit exprès pour elle. A propos d'ours, je voudrois bien savoir pourquoi Daphnis en mourant dit adieu aux ours & aux loups-cerviers, aussi tendrement qu'à la belle fontaine d'Arétuse & aux fleuves de Sicile. Il me semble qu'on n'a guere coutume de regretter une pareille compagnie.

Il ne me reste plus à faire qu'une remarque qui

n'a point de liaison avec les précédentes, c'est sur les églogues qui ont un refrain à pen près comme des ballades, ou un vers qui se répete plusieurs sois. Il n'est pas besoin de dire qu'il saut ménager à ces refrains des chûtes heureuses, ou tout au moins justes 3, mais on ne sera peut-être pas faché de savoir que-tout l'art dont Théocrite s'est servi dans une idylle de cette espece, a été de prendre son refrain, & de le jetter dans son idylle à tort & à travers, sans aucun égard pour le sens des endroits où il le mettoit, tans égard même pour les phrases qu'il ne faisoit pas difficulté de couper par le milieu. Un moderne ne seroit pas admiré, s'il en faisoit autant.

Voilà bien du mal que j'ai dit de Théocrite & de Virgile, tout anciens qu'ils sont, & je ne doute pas que je ne paroisse bien impie à ceux qui professent cette espece de religion que l'on s'est faite d'adorer l'antiquité. Il est vrai que je n'ai pas laisse ensi je ne les ai pas toujours loués, & je n'ai pas dit que leurs désauts même, s'ils en avoient, étoient de beaux désauts; je n'ai pas forcé toutes les lumieres naturelles de la raison pour les justifier; je les ai en partie approuvés & condamnés en partie, comme des Auteurs de ce siecle, que je verrois tous les jours en personne; & c'est dans toutes ces choses-là que consiste le sacrilege.

Je prie donc que l'on me permette de faire ici une petite digression qui sera mon apologie, & une exposition naïve du sentiment où je suis sur les anciens & les modernes. J'espere qu'on me le permettra d'autant plus facilement, que le poème de M. Perraut a mis cette question fort à la mode. Comme il se prépare à la traiter plus amplement & plus à fond, je ne la toucherai que fort ségérement : j'estime assez les anciens pour leur laisser l'honneur d'être combattus par un adversaire il-lustre & digne d'eux.

K

DIGRESSION SUR LES ANCIENS ET LES MODERNES.

T Oute la question de la prééminence entre les anciens & les modernes étant une sois bien entendue, se réduit à savoir si les arbres qui étoient autresois dans nos campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homere, Platon, Démosshene ne peuvent être égalés dans ces derniers siecles; mais si nos arbres sont aussi grands que ceux d'autresois, nous pouvons égaler Homere, Platon & Démosshene.

Eclaircissons ce paradoxe. Si les anciens avoient plus d'esprit que nous, c'est donc que les cerveaux de ce temps-là étoient mieux disposés, sormés de fibres plus sermes ou plus délicates, remplis de plus d'esprits animaux. Mais en vertu de quei les cerveaux de ce temps-là auroient-ils été mieux disposés? Les arbres auroient donc été aussi plus grands & plus beaux; car si la nature étoit alors plus jeune & plus vigoureuse, les arbres, aussi-bien que les cerveaux des hommes, auroient du se sente jeunesse.

Que les admirateurs des anciens y prennent un peu garde, quand ils nous disent que ces gens-là font les sources du bon goût & de la raison, & les lumieres destinées à éclairer tous les autres hommes; que l'on n'a d'esprit qu'autant qu'on les admire; que la nature s'est épuisée à produire ces grands originaux: en vérité ils nous les sont d'une autre espece que nous, & la physique n'est pas d'accord avec toutes ces belles phrases. La nature a entre les mains une certaine pâte qui est toujours la même, qu'elle tourne & retourne sans cesse
en mille façons, & dont elle forme les hommes,
les animaux, les plantes; & certainement elle n'a
point formé Platon, Démosthene ni Homere d'une
argile plus sine ni mieux préparée que nos philosophes, nos orateurs & nos poètes d'aujourd'hui.
Je ne regarde ici dans nos esprits, qui ne sont
pas d'une nature matérielle, que la liaison qu'ils ont
avec le cerveau, qui est matériel, & qui par ses difsérentes dispositions produit toutes les différences

qui sont entr'eux.

Mais si les arbres de tous les siecles sont également grands, les arbres de tous les pays ne le sont pas. Voilà des différences aussi pour les esprits. Les différentes idées sont comme des plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de climats. Peut-être notre terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnements que font les Egyptiens, non-plus que pour leurs palmiers; & sans aller si loin, peut-être les orangers, qui ne viennent pas aussi facilement ici qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un tertain tour d'esprit que l'on n'a pas tout-à-fait semblable en France. Il est toujours sûr que par l'enchaînement & la dépendance réciproque qui est entre toutes les parties du monde matériel, les différences de climats qui se font sentir dans les plantes, doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux, & y faire quelque effet.

Cet effet cependant y est moins grand & moins sensible, parce que l'art & la culture peuvent beaucoup plus sur les cerveaux que sur la terre, qui est d'une matiere plus dure & plus intraitable. Ainsi les pensées d'un pays se transportent plus aisément dans un autre que ses plantes, & nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos ouvrages le génie italien, qu'à élever des orangers.

Il me semble qu'on assure ordinairement qu'il

plus de diversité entre les esprits qu'entre les visages. Je n'en suis pas bien sût. Les visages, à force de se regarder les uns les autres, ne prennent point de ressemblances nouvelles; mais les esprits en prennent par le commerce qu'ils ont ensemble. Ainsi les esprits, qui naturellement distéroient autant que les visages, viennent à ne distérer plus tant.

La facilité qu'ont les esprits à se former les uns sur les aurres, fait que les peuples ne conservent pas l'esprit original qu'ils tireroient de leur climat. La lecture des livres grecs produit en nous le même esset à proportion que si nous n'épousions que des grecques. Il est certain que par des alliances si fréquentes le sang de grece & eelui de France s'altéreroient, & que l'air de visage particulier aux deux nations changeroit un peu.

De plus, comme on ne peut pas juger quels climats sont les plus favorables pour l'esprit, qu'ils ont apparemment des avantages & des désavantages qui se compensent, & que ceux qui donneroient par eux-mêmes plus de vivacité, donneroient aussi moins de justelle, & ainsi du reste, il s'ensuit que la différence des climats ne doit être comptée pour rien, pourvu que les csprits soient d'ailleurs également cultivés. Tout au plus on pourroit croire que la zone Torride & les deux Glaciales ne sont pas fort propres pour les sciences. Jusqu'à présent elles n'ont point passé l'Egypte & la Mauritanie d'un côté, & de l'autre la Suede; peut-être n'a-ce pas été par hazard qu'elles se sont tenues entre le mont Atlas & la mer Baltique: on ne sait si ce ne sont point là des bornes que la nature leur a posées, & si l'on peut espérer de voir jamais de grands Auteurs Lapons ou Negres.

Quoi qu'il en soit, voilà, ce me semble, la grande question des anciens & des modernes vuidée. Les siecles ne mettent aucune différence naturelle entre les hommes. Le climat de la Grece

BT LES MODERNES. on de l'Italie, & celui de la France, sont trop voisins pour mettre quelque dissérence sensible entre les Grees ou les Latins & nous, Quand ils y en mettroient quelqu'une, elle seroit fort aisée à effacer, & enfin elle ne seroit pas plus à leut avantage qu'au nôtre. Nous voilà donc tous parfaitement égaux, anciens & modernes, Grecs, Latins & Français.

Je ne réponds pas que ce raisonnement paroisse convaincant à tout le monde. Si j'eusse employé de grands tours d'éloquence, opposé des traits d'histoire honorables pour les modernes à d'autres traits d'histoire honorables pour les anciens, & des passages favorables aux uns à des passages favorables aux autres; si j'eusse traité de savants entêtés ceux qui nous traitent d'ignorants & d'esprits superficiels; & que selon les loix établies entre les gens de lettres, j'eusse rendu exactement injure pour injure aux partisans de l'antiquité, peut - être auroit - on mieux goûte mes preuves ; mais il m'a paru que prendre l'affaire de cette maniere-là, c'étoit pour ne finir jamais; & qu'après beaucoup de belles déclamations de part & d'autre, on seroit tout étonné qu'on n'auroit rien avancé. J'ai cru que le plus court étoit de consulter un peu sur tout ceci la physique, qui a le se-cret d'abréger bien des contestations que la rhétorique rend infinies.

Ici, par exemple, après que l'on a reconnu l'égalité naturelle qui est entre les anciens & nous, il ne reste plus aucune difficulté. On voit clairement que toutes les différences, quelles qu'elles soient, doivent être causées par des circonstances étrangeres, telles que sont le temps, le gou-

vernement, l'état des affaires générales.

Les anciens ont tout inventé, c'est sur ce point que leurs partisans triomphent; donc ils avoient Leaucoup plus d'esprit que nous : point du tout, mais ils étoient avant nous, J'aimerois autant

qu'on les vantât sur ce qu'ils ont bu les premiers l'eau de nos rivieres, & que l'on nous insultât sur ce que nous ne buvons plus que leurs restes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé; s'ils étoient en la nôtre, ils ajouteroient à ce qu'ils trouveroient inventé; il n'y

a pas là grand mystere.

Je ne parle pas ici des inventions que le hazard fait-naître, & dont il peut faire honneur, s'il veut, au plus mal-habile homme du monde : je ne parle que de celles qui ont demandé quelque méditation & quelqu'effort d'esprit. Il est certain que les plus grossieres de cette espece n'ont été réservées qu'à des génies extraordinaires, & que tout ce qu'auroit pu faire Archimede dans l'enfance du monde, auroit été d'inventer la charrue. Archimede placé dans un autre siecle, brûle les vaisseaux des Romains avec des miroirs, si

cependant ce n'est point là une fable:

Qui voudroit débiter des choses spécieuses & brillantes, soutiendroit à la gloire des modernes que l'esprit n'a pas besoin d'un grand effort pour les premieres découvertes, & que la nature semble nous y porter elle-même; mais qu'il faut plus d'effort pour y ajouter quelque chose, & un plus grand effort, plus on y a déjà ajouté, parce que la matiere est plus épuisée, & que ce qui reste à y découvrir est moins exposé aux yeux. Peut-être que les admirateurs des auciens ne négligeroient pas un raisonnement aussi bon que celui-là, s'il favorisoit leur parti; mais j'avoue de bonne soi qu'il n'est pas assez solide.

Il est vrai que pour ajouter aux premieres découvertes, il faut souvent plus d'effort d'esprit qu'il n'en a fallu pour les faire; mais aussi on se trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a déjà l'esprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux; nous avons des vues empruntées d'autrui qui s'ajoutent à celles que nous avons de notre fond; & si nous surpassons le premier inventeur, c'est lui qui nous a aidé lui-même à le surpasser : ainsi il a toujours sa part à la gloire de notre ouvrage; & s'il retiroit ce qui lui appartient, il ne nous resteroit rien de plus qu'à lui.

Je pousse si loin l'équité dont je suis sur cet article, que je tiens même compte aux anciens d'une infinité de vues fausses qu'ils ont eues, de manvais raisonnements qu'ils ont faits, de sottises qu'ils ont dites. Telle est notre condition, qu'il ne nous est point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raisonnable sur quelque matiere que ce soit ; il faut avant cela que nous nous egarions long-temps, & que nous passions par diverles sortes d'erreurs & par divers dégrés d'impertinences. Il eut toujours du être bien facile, à ce qu'il semble, de s'aviser que tour le jeu de la nature confifte dans les figures & dans les mouvements des corps : cependant avant que d'en venir là, il a fallu essayer des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des qualités d'Aristote; & tout cela ayant été reconnu pour faux, on a été réduit à prendre le vrai système. Je dis qu'on y a été réduit, car en vérité il n'en restoit plus d'autre, & il semble qu'on s'est désendu de le prendre aussi long-temps qu'on a pu. Nous avons l'obligation aux anciens de nous avoir épuilé la plus grande partie des idées fausses qu'on se pouvoit faire; il falloit absolument payer à l'erreur & à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, & nous ne devons pas manquer de reconnoissance envers ceux qui nous en ont acquitté. Il en va de même sur diverses matieres, où il y a je ne sais combien de sottises que nous dirions si elles n'avoient pas été dites, & si on ne nous les avoit pas, pour ainsi dire, enlevées : cependant il y a encore quelquesois des modernes qui s'en ressaisssent, peutêtre parce qu'elles n'ont pas encore été dites autant qu'il faut. Ainsi étant éclairés par les vues des anciens & par leurs fautes mêmes, il n'est pas surprenant que nous les surpassions. Pour ne faire que les égaler, il faudroit que nous sussions d'une nature fort inférieure à la leur; il faudroit presque que nous ne sussions pas hommes aussi bien qu'eux.

Cependant, afin que les modernes puissent toujours enchérir sur les anciens, il faut que les choses soient d'une espece à le permettre. L'éloquence & la poésie ne demandent qu'un certain nombre de vues assez borné par rapport à d'autres arts, & elles dépendent principalement de la vi-vacité de l'imagination. Or les hommes peuvent avoir amassé en peu de siecles un petit nombre de vues ; & la vivacité de l'imagination n'a pas besoin d'une longue suite d'expériences, ni d'une grande quantité de regles, pour avoir toute la perfection dont elle est capable. Mais la physique, la médecine, les mathématiques sont composées d'un nombre infini de vues, & dépendent de la justesse du raisonnement, qui se persectionne avec une extrême lenteur, & se persectionne toujours; il saut même souvent qu'elles soient aidées par des expériences que le hazard seul fait naître, & qu'il n'amene pas à point nommé. Il est évident que tout cela n'a point de fin, & que les derniers physiciens ou mathématiciens devront naturellement être les plus habiles.

Et en esset, ce qu'il y a de principal dans la philosophie, & ce qui delà se répand sur tout, je veux dire la maniere de raisonner, s'est extrêmement persectionné dans ce siecle. Je doute sort que la plupart des gens entrent dans la remarque que je vais faire: je la ferai cependant pour ceux qui se connoissent en raisonnements; & je puis me vanter que c'est avoir du courage que de s'exposer pour l'intérêt de la vérité à la critique de tous les autres, dont le nombre n'est assurément pas méprisable. Sur quelque matiere que ce soit, les anciens sont assez sujets à ne pas raisonner dans la

ET LES MODERNES. derniere perfection. Souvent de foibles convenances, de petites similitudes, des jeux d'esprit peu folides, des discours vagues & confus passent chez eux pour des preuves; aussi rien ne leur coûte à prouver : mais ce qu'un ancien démontrbit en se, jouant, donneroit à l'heure qu'il est bien de la peine à un pauvre moderne ; car de quelle rigueur n'est-on pas sur les raisonnements? On veut qu'ils soient intelligibles, on veut qu'ils soient justes, on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démêler la moindre équivoque, ou d'idées, ou de mots; on aura la dureté de condamner la chose du monde la plus ingénieuse, si elle ne va pas au fait. Avant M. Descartes on raisonnoit plus commodément; les siecles passés sont bien-heureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'est lui, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle méthode de raisonner, beaucoup plus estimable que sa philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse ou fort incertaine, selon les propres regles qu'il nous a apprises. Enfin il regne non-seulement dans nos bons ouvrages de physique & de métaphysique, mais dans ceux de religion, de morale, de critique, une précision & une justesse qui jusqu'à présent n'avoient été guere connues.

Je suis même fort persuadé qu'elles iront encore plus loin. Il ne laisse pas de se glisser encore dans nos meilleurs livres quelques raisonnements à l'antique; mais nous serons quelque jour anciens, & ne sera-t-il pas bien juste que notre postérité à son tour nous redresse & nous surpasse, principalement sur la maniere de raisonner, eni est une science à part, & la plus difficile, &

la moins cultivée de toutes?

Pour ce qui est de l'éloquence & de la poésie, qui font le sujet de la principale contestation entre les anciens & les modernes, quoiqu'elles ne soient pas en elles-mêmes fort importantes, je

DIGRESSION SUR LES ANCIENS crois que les anciens en ont pu atteindre la perfection, parce que, comme j'ai' dit, on la peut atteindre en peu de siecles, & je ne sais pas précilément combien il en faut pour cela. Je dis que les Grecs & les Latins peuvent avoir été excellents orateurs 3 mais l'ont - ils été ? Pour bien éclaireir ce point, il faudroit entrer dans une discussion infinie, & qui, quelque juste & quelque exacte qu'elle pût être, ne contenteroit jamais les partisans de l'antiquité. Le moyen de raisonnet avec eux ? Ils sont résolus à pardonner tout à leurs anciens. Que dis-je, à leur pardonner ? à les admirer sur tout. C'est-là particuliérement le génie des commentateurs, peuple le plus superstitieux de tous ceux qui sont dans le culte de l'antiquité. Quelles beautés ne se tiendroient heurenses d'inspirer à leurs amants une passion aussi vive & aussi tendre que celle qu'un Grec ou un Laein inspire à son respectueux interprete?

Cependant je dirai quelque chose de plus précis sur l'éloquence & sur la poésie des anciens, non que je ne sache assez le péril qu'il y a à se déclarer, mais il me semble que mon peu d'autorité, & le peu d'attention qu'on aura pour mes opinions, me metteut en liberté de dire tout ce que je veux. Je trouve que l'éloquence a été plus loin chez les anciens que la poésie, & que Démosthene & Cicéron sont plus parfaits en leur genre qu'Homere & Virgile dans le leur. J'en vois une raison assez naturelle. L'éloquence menoit à tout dans les républiques des Grecs, & dans celle des Romains; & il étoit aussi avantageux d'être né avec le talent de bien parler, qu'il le seroit aujourd'hui d'être né avec un million de rente. La poésie au contraire n'étoit bonne à rien, & c'a été toujours la même chose dans toutes sortes de gouvernements; ce vice-là lui est bien essentiel. Il me paroît encore que sur la poé-sie & l'éloquence les Grees le cedent aux Latins. J'en excepte une espece de poésie, sur laquelle les Latins n'ont rien à opposer aux Grecs; on voit bien que c'est la tragédie dont je parle. Selon mon goût particulier, Cicéron l'emporte sur Démosthene, Virgile sur Théocrite & sur Homere, Horace sur Pindare, Tite-Live & Tacite, sur tous les

historiens grecs.

Dans le système que nous avons établi d'abord, cet ordre est fort naturel. Les Latins étoient des modernes à l'égard des Grecs; mais comme l'éloquence & la poésie sont assez bornées, il faut qu'il y ait un temps où elles soient portées à leur derniere perfection; & je tiens que pour l'éloquence & pour l'histoire, ce temps-là a été le siecle d'Auguste. Je n'imagine rien au-dessus de Cicéron & de Tite-Live; ce n'est pas qu'ils n'aieme leurs désauts, mais je ne crois pas qu'on puisse avoir moins de désauts avec autant de grandes qualités; l'on sait assez que c'est la seule maniere dont en puisse dire que les hommes soient parfaits sur quelque chose.

La plus belle versissication du monde est celle de Virgile; peut-êrre cependant n'eût-il pas été mauvais qu'il eût eu le loisir de la retoucher. Il y a de grands morceaux dans l'Enéide, d'une beauté achevée, & que je ne crois pas qu'on surpasse jamais. Pour ce qui est de l'ordonnance du poème en général, de la maniere d'amener les événements & d'y ménager des surprises agréables, de la noblesse des caractères, de la variété des incidents, je ne serai jamais fort étonné qu'on aille au-delà de Virgile; & nos romans, qui sont des poèmes en prose, nous en ont déjà fait voir la possibilité.

Mon dessein n'est pas d'entrer dans un plus grand détail de critique; je veux seulement faire voir que puisque les anciens ont pu parvenir sur de certaines choses à la derniere persection, & n'y pas parvenir, on doit, en examinant s'ils y sont parvenus, ne conserver aucun respect pour leurs grands

124 DIGRESSION SUR LES ANCIENS

noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des modernes. Il faur être capable de dire ou d'entendre dire sans adoucissement, qu'il y a une impertinence dans Homere ou dans Pindare; il faut avoir la hardiesse de croire que des yeux mortels peuvent appercevoir des defauts dans ces grands génies; il faur pouvoir digérer que l'on compare Démosthene & Cicéron à un homme qui aura un nom français, & peut-être bas: grand & prodigieux essort de raison!

Sur cela, je ne puis m'empêcher de rire de la bizarrerie des hommes. Préjugé pour préjugé, il seroit plus raisonnable d'en prendre à l'avantage des modernes, qu'à l'avantage des anciens. Les modernes naturellement ont dû enchérir sur les anciens: cette prévention favorable pour eux auroit un fondement. Quels sont au contraire les fondements de celle où l'on est pour les anciens? Leurs. noms qui sonnent mieux dans nos oreilles, parce qu'ils sont grecs ou latins ; la réputation qu'ils ont eue d'être les premiers hommes de leur siecle, ce qui n'étoit vrai que pour leur siecle ; le nombre de leurs admirateurs qui est fort grand, parce qu'il a eu le loisir de grossir pendant une longue suite d'années. Tout cela considéré, il vaudroit encore mieux que nous fussions prévenus pour les modernes; mais les hommes, non-contents d'abandonner la raison pour les préjugés, vont quelquesois choisir ceux qui sont les plus déraifonnables.

Quand nous aurons trouvé que les anciens ont atteint sur quelque chose le point de la persection, contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent être surpassés; mais ne disons pas qu'ils ne peuvent être égalés; maniere de parler très-familiere à leurs admirateurs. Pourquoi ne les égalerions-nous pas? En qualité d'hommes, nous avons toujours droit d'y prétendre. N'est-il pas plaisant qu'il soit be-

foin de nous relever le courage sur ce point-là; & que nous, qui avons souvent une vanité si mal entendue, nous ayons aussi quelquesois une humilité qui ne l'est pas moins? Il est donc bien déterminé qu'aucune sorte de ridicule ne nous manquera.

Sans doute la nature se souvient bien encore comment elle forma la tête de Cicéron & de Tite-Live. Elle produit dans tous les siecles des hommes propres à être de grands hommes; mais les siecles ne leur permettent pas toujours d'exercer leurs talents. Des inondations de barbares, des gouvernements, ou absolument contraires, ou peu favorables aux sciences & aux arts, des préjugés & des fantaisses qui peuvent prendre une infinité de formes différentes, tel qu'est à la Chine le respect des cadavres, qui empêche qu'on ne fasse aucune anatomie, des guerres universelles, établissent souvent & pour long-temps l'ignorance & le mauvais gout. Joignez à cela toutes les diverses dispositions des fortunes particulieres, & vous verrez combien la nature seme en vain de Cicérons & de Virgiles dans le monde, & combien il doit être rare qu'il y en ait quelques-uns, pour ainsi dire, qui viennent à bien. On dit que le ciel en failant naître de grands Rois, fait naître aussi de grands poëtes pour les chanter, d'excellents historiens pour écrire leurs vies. Ce qu'il' y a de vrai, c'est qu'en tous temps les historiens & les poetes sont tout prêts, & que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre.

Les fiecles barbares qui ont suivi celui d'Auguste & précédé celui-ci, sournissent aux partisans de l'antiquité celui de tous leurs raisonnements qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, dissent-ils, que dans ces siecles-là l'ignorance étoit si épaisse & si prosonde? C'est que l'on n'y connoissoit plus les Gregs & les Latins, on ne les lisoit plus; mais du moment que l'on se remit devant les yeux ces excellents modeles, on vir re-

Tome IV.

126 Digression sur les Anciens maître la raison & le bon goût. Cela est vrai, & ne prouve pourtant rien. Si un homme, qui auroit de bons commencements de sciences, de belles lettres, venoit à avoir une maladie qui les lui fit oublier, seroit-te à dire qu'il en sût devenu inca-pable? Non, il pourroit les reprendre quand il voudroit, en recommencant dès les premiers éléments. Si quelque remede lui rendoit la mémoire tout-à-coup, ce seroit bien de la peine épargnée, il se trouveroit sachant tout ce qu'il avoit su, & pour continuer, il n'auroit qu'à reprendre où il auroit fini. La lecture des anciens a disfipé l'ignorance & la barbarie des fiecles précédents. Je le crois bien. Elle nous rendit tout d'un coup des idées du vrai & du beau, que nous aurions été long-temps à rattraper, mais que nous eussions rattrapées à la fin sans le secours des Grecs & des Latins, si nous les avions bien cherchées. Et où les cussions-nous prises? Où les avoient prises les anciens? Les anciens même, avant que de les prendre, tâtonnerent bien long-temps.

La comparaison que nous venons de faire des hommes de tous les fiecles à un seul homme, peut s'étendre sur toute notre question des anciens & des modernes. Un bon esprit cultivé est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siecles précédents; ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce temps-là. Ainsi cet homme, qui a vécu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, a eu son enfance, où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressants de la vie ; sa jeunesse, où il a assez bien réussi aux choses d'imagination, telles que la poésie & l'éloquence, & où même il a commence à raisonner, mais avec moins de solidité que de feu. Il est maintenant dans l'âge de virilité, où il raisonne avec plus de force, & a plus de lumieres que jamais; mais il seroit bien plus avancé, fi la pasfion de la guerre ne l'avoit occupé long-temps, &

ne lui avoit donné du mépris pour les sciences aux-

quelles il est enfin revenu.

Il est fâcheux de ne pouvoir pas pousser jusqu'au bout une comparaison qui est en si beau train; mais je suis obligé d'avouer que cet homme-là n'aura point de vieillesse, il sera toujours également capable des choses auxquelles sa jeunesse étoit propre, & il le sera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité; c'est-à-dire, pour quitter l'allégorie, que les hommes ne dégénéreront jamais, & que les vues saines de tous les bons esprits qui se succéderont,

J'ajouteront toujours les unes aux autres.

Cet amas qui croît incessamment de vues qu'il faut suivre, de regles qu'il faut pratiquer, augmente toujours aussi la difficulté de toutes les especes de sciences ou d'arts; mais d'un autre côté de nouvelles facilités naissent pour récompenser ces difficultés : je m'expliquerai mieux par des exemples. Du temps d'Homere, c'étoit une grande merveille qu'un homme pût assujettir son discours à des mesures, à des syllabes longues & breves, & faire en même-temps quelque chose de raisonnable. On donnoit donc aux poètes des licences infinies, & on se tenoit encore trop heureux d'avoir des vers. Homere pouvoit parler dans un seul vers cinq langues différentes, prendre le Dialecte Dorique quand l'Ionique ne l'accommodoit pas; au défaut de tous les deux, prendre l'Attique, l'Eolique, ou le commun, c'est-à-dire parler en même temps Picard, Gascon, Normand, Breton & Français commun. Il pouvoit allonger un mot, s'il étoit trop court, l'accourcir s'il étoit trop long, personne n'y trouvoit à redire. Cette étrange confusion de langues, cet assemblage bizarre de mots tous défigurés étoit la langue des dieux, du moins il est bien sur que ce n'étoit pas celle des hommes. On vint peu à peu à reconnoître le ridicule de ces licentes qu'on accordoit aux poëtes. Elles leur fu-

DIGRESSION SUR LES ANCIENS rent donc retranchées les unes après les autres; & à l'heure qu'il est, les poëtes dépouillés de leurs anciens privileges, sont réduits à parler d'une maniere naturelle. Il sembleroit que le métier seroit fort empiré, & la difficulté de faire des vers bien plus grande. Non, car nous avons l'esprit enrichi d'une infinité d'idées poétiques qui nous sont fournies par les anciens que nous avons devant les yeux; nons sommes guides par un grand nombre de regles & de réflexions qui ont été faires sur cet art; & comme tous ces secours manquoient à Homere, il en a été récompensé avec justice par toutes les licences qu'on lui laissoit prendre. Je crois pourtant, à dire le vrai, que sa condition étoit un peu meilleure que la nôtre; ces sortes de compensations ne sont pas si exactes.

Les mathématiques & la physique sont des sciences dont le joug s'appésantit toujours sur les savants; à la fin il y faudroit renoncer; mais les méthodes se multiplient en même temps; le même esprit qui persectionne les choses, en y ajoutant de nouvelles vûes, persectionne aussi la maniere de les apprendre en l'abrégeant, & fournit de nouveaux moyens d'embrasser la nouvelle étendue qu'il donne aux sciences. Un savant de ce siecle-ci contient dix fois un savant du siecle d'Auguste; mais il en a eu dix sois plus de commodités pour devenir

favant.

Je peindrois volontiers la nature avec une baiance à la main, comme la milice, pour marquer qu'elle s'en sert à peser & à égaler à peu près tout ce qu'elle distribue aux hommes, le bonheur, les ralents, les avantages & ses désavantages des disférentes conditions, les facilités & les difficultés qui regardent les choses de l'esprit.

En vertu de ces compensations, nous pouvons espérer qu'on nous admirera avec excès dans les secles à venir, pour nous payer du peu de cas que l'on fait aujourd'hui de nous dans le nôtre. On

s'étudiera à trouver dans nos ouvrages des beautés que nous n'avons point prétendu y mettre. Telle faute infoutenable, & dont l'Auteur conviendroit lui-même aujourd'hui, trouvera des désenseurs d'un courage invincible; & Dieu sait avec quel mépris on traitera en comparaison de nous les beaux esprits de ces temps-là, qui pourront bien être des Amériquains. C'est ainsi que le même préjugé nous abaisse dans un temps, pour nous élever dans un autre; c'est ainsi qu'on en est la victime, & puis la divinité; jen assez plaisant à confidérer avec des yeux inditsérents. Je puis même pousser la prédiction encore plus loin. Un temps a été que les Latins étoient modernes, & alors ils se plaignoient de l'entêtement que l'on avoit pour les Grecs qui étoient les anciens. La différence de temps qui est entre les uns & les autres disparoît à notre égard, à cause du grand éloignement où nous sommes; ils sont tous anciens pour nous, & nous ne faisons pas de difficulté de préférer ordinairement les Latins aux Grecs, parce qu'entre anciens & anciens, il n'y a pas de mal que les uns l'emportent sur les autres; mais entre anciens & modernes, ce seroit un grand désordre que les modernes l'emportassent. Il ne faut qu'avoir patience, & par une longue suite de siecles nous deviendrons les contemporains des Grecs & des Latins; alors il est aise de prévoir qu'on ne sera aucum scrupule de nous préférer hautement à eux sur beaucoup de choses. Les meilleurs ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, ne tiendront guere devant Cinna, Horace, Ariane, le Milanthrope, & un grand nombre d'autres tragédies & comédies du bon temps; car il en faut convenir de bonne foi, il y a quelques années que ce bon temps est passé. Je ne crois pas que Théagene & Chariclée, Cli-tophon & Leucippe, soient jamais comparés à Cyrus, à l'Astrée, à Zaide, à la Princesse de Cle-

DIGRESSION SUR LES ANCIENS ves. Il y a même des especes nouvelles, comme les Lettres galantes, les Contes, les Opera, dont chacune nous a fourni un Auteur excellent, auquel l'antiquité n'a rien à opposer, & qu'apparemment la postérité ne surpassera pas. N'y eût-il que les chansons, espece qui pourra bien périr, & à laquelle on ne fait pas grande attention; nous en avons une prodigieuse quantité, toutes pleines de feu & d'esprit ; & je maintiens que fi Anacréon les avoit sues, il les auroit plus chantées que la plupart des fiennes. Nous voyons par un grand nombre d'ouvrages de poésie, que la verfification peut avoir aujourd'hui autant de noblesse, mais en même temps plus de justesse & d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. Je me suis proposé d'éviter les détails, & je n'étalerai pas davantage nos richesses; mais je suis persuadé que nous sommes comme les grands Seigneurs, qui ne prennent pas toujours la peine de tenir des registres exacts de leurs biens, & qui en ignorent une partie.

Si les grands hommes de ce siecle avoient des sentiments charitables pour la postérité, ils l'avertiroient de ne les admirer point trop, & d'aspiret toujours du moins à les égaler. Rien n'arrête tant le progrès des choses, rien ne borne rant les esprits, que l'admiration excessive des anciens. Parce qu'on s'étoit dévoué à l'autorité d'Aristote, & qu'on ne cherchoit la vérité que dans ses écrits énigmatiques, & jamais dans la nature, non-seulement la philosophie n'avançoit en aucune façon, mais elle étoit tombée dans un abyme de galimathias & d'idées inintelligibles, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la retirer. Aristore n'a jamais fait un vrai philosophe; mais il en a beaucoup étouffé qui le fussent devenus, s'il eût été permis. Et le mal est qu'une fantaisse de cette espece une fois établie parmi les hommes, en voilà pour long-temps: on sera des secles entiers à en

ET LES MODERNES.

terenir, même après qu'on en aura reconnu le ridicule. Si l'on alloit s'entêter un jour de Des-

cartes, & le mettre à la place d'Aristote, ce seroit à peu près le même inconvenient.

: Cependant il faut tout dire, il n'est pas bien sur que la postérité nous compte pour un mérite les deux ou trois mille ans qu'il y aura un jour entr'elle & nous, comme nous le comptons aujourd'hui aux Grecs & aux Latins. Il y a toutes les apparences du monde que la raison se perfectionnera, & que l'on se désabusera généralement du préjugé grossier de l'antiquité. Peut-être ne durera-t-il pas encore long-temps; peut-être à l'heure qu'il est admirons-nous les anciens en pure perte, & sans devoir jamais être admités en cette qualité-là. Cela seroit un pen facheux.

Si après tout ce que je viens de dire, on ne me pardonne pas d'avoir ofé attaquer des anciens dans le discours sur l'églogue, il faut que ce soit un crime qui ne puisse être pardonné. Je n'en dirai donc pas davantage. J'ajouterai seulement que si fai choqué les siecles passés par la critique des églogues des anciens, je crains fort de ne plaire guere au siecle présent par les miennes. Outre beaucoup de défauts qu'elles ont, elles représentent toujours un amour tendre, délicat, appliqué, fidele jusqu'à en être superstitieux; & selon tout ce que j'entends dire, le siecle est bien mal choisi pour y peindre un amour si parfait.





THÉTIS ET PELÉE,

TRAGEDIE.

PERSONNAGES

DU PROLOGUE.

LANUIT.

LAWICTOIRE.

SUITE DE LA VICTOIRE.

LE.SOLEIL.

PROLOGUE.

Digitized by Google



PROLOGUE.

Le Théatre représente une Nuit.

SCENE PREMIERE.

LANUIT dans fon char-

A Chevons notre cours paifible,
Achevons de verser nos tranquilles pavots;
Mortels, dans votre sort pénible,
Le plus grand bien est le repos.
Goûtez ce calme heureux que le destin vous laisse
Le jour ne reviendra qu'avec trop de vîtesse,
Et mille soins divers
S'empareront de l'Univers.

On entend un bruit de guerre.

Quel bruit interrompt le filence. De la terre & des cieux? D'où vient que dans ces lieux La Victoire s'avance?

Tome IV.

SCENE II.

LANUIT, LAVICTOIRE

CHŒUR.

A Llons, allons, ne tardons pas, Un jeune HEROS nous appelle; Allons le couronner dans l'horreur des combats, La Victoire à jamais lui veut être fidelle, Elle suivra toujours ses pas.

On commence à voir un peu de clarie.

LA VICTOIRE.

O Nuit! précipitez votre sombre carrière, Déjà du dieu du jour un foible éclat nous luit ; Cédez à la lumière,

Fuyez, fuyez, obscure Nuit.

I A N U I T.

Il n'est pas temps encor que le soleil me chasse.

O ciel! par quelle nouveauté

Vient-il si-tôt prendre ma place,

Et faire briller sa clarté?

La clarté augmente peu à peu.

CHEUR.

O Nuit! précipitez votre sombre carrière; Voyez quel est déjà cet éclat qui nous luit; Cédez à la lumière,

Fuyez, fuyez, obscure Nuit.

L A N U I T.

Il faut céder , je ne puis m'en défendre,

PROLOGUE

Un trop grand éclat m'y réduit. Quel prodige doit-on attendre Dans le jour qui me suit?

Dans le jour qui me suit?

LAVICTOIRE.

Le temps vous presse trop, vous ne pouvez l'apprendre.

CHEUR.

Fuyez, fuyez, obscure Nuit.

La Nuit se retire.

SCENE III.

LA VICTOIRE & sa Suite.

On voit le palais du Soleil qui commence à s'ouvrir.

LA VICTOIRE.

Du palais du Soleil la barrière éclatante S'ouvre de moment en moment. Marquons au dieu du jour qui remplit notre attente, Combien à nos regards ce spectacle est charmant.

Pendant que le palais du Soleil acheve de s'ouvrir, la fuite de la Victoire en marque sa joie par des danses.

SCENE IV.

LE SOLEIL, LES HEURES, LA VICTOIRE

ET SA SUITE.

LE SOLEIL.

V Ictoire, tu le vois, j'accomplis ma promesse:

136 PROLOGUE.

A suivre tes désirs tu vois que je m'empresse;
L'ordre de l'Univers & d'éternelles loix

N'ont point de pouvoir qui m'arrête, Je vais partir plutôt que je ne dois, Pour éclairer la premiere conquête Du Fils du plus puissant des Rois.

LA VICTOIRE.

Je ne puis te marquer trop de reconnoissance, Soleil, quand tu réponds à mon impatience; Un grand Roi m'a prescrit de voler en des lieux Où son auguste Fils, d'un courage intrépide,

Expose des jours précieux; Ma course n'est jamais plus prompte & plus rapide, Que quand je suis les loix d'un Roi si glorieux.

LE SOLEIL.

Pendant quelques moments encore
Laissons briller l'Aurore,
Et j'entre en ma carriere avec la même ardeur
Qui possede tou cœur.

Quel destin aujourd'hui commence!
Quelle brillante gloire aujourd'hui prend naissance!
Que de sameux exploits l'un à l'autre enchaînés,
S'ostrent dans l'avenir à mes yeux étonnés!
A ce vainqueur nouveau mille ennemis se rendent,
Mille superbes murs tombent sous son effort.

Que vois-je! quel illustre sort! Il satisfait à tout ce que demandent Et l'exemple qu'il suit, & le sang dont il sort.

Danses de la suite de la Victoire & des Heures.

CHŒUR.

Préparons, préparons nos palmes immortelles Pour tant d'exploits guerriers; P R O L O G U E. Pour des conquêtes si belles Préparons tous nos lauriers.

LE SOLEIL dans son char.

Je commence mon cours, va, pars ainsi que moi. Victoire, accordons-nous à servir un grand Roi.

Le Soleil part & la Victoire s'envole.





ACTEURS DELATRAGEDIE.

JUPITER.

NEPTUNE.

MERCURE.

PELÉE, Roi de Thessalie.

THE'TIS, Déeffe de la mer.

DORIS, Nymphe de la mer.

CYDIPPE, Nymphe de la mer-

LES TROIS SYRENES.

UN TRITON.

LES MINISTRES DU DESTIN.

LES TROIS EUMÉNIDES.



THÉTIS ET PELÉE,

TRAGÉDIE.

4********** A C T E P R E M I E R**.

Le théatre représente le palais de Thétis.

SCENE PREMIERE.

PELEE.

UE mon destin est déplorable!
En vain à mes soupirs Thétis est favorable,
Hélas! Neptune en est charmé.
La crainte que nous cause un dieu si redoutable,
Tient toujours dans nos cœurs ce beau seu rensermé.
Quelles sont tes rigueurs, Amour impitoyable!
Il est encor des maux pour un amant aimé.

SCENE II.

PELEE, DORIS, CYDIPPE.

DORIS.

Q Uoi! je vous trouve seul? Thétis attend Neptune. Lorsqu'il vient à ses yeux faire briller sa cour, M 4 THE'TIS ET PEL.

Il semble que d'un si beau jour
L'écsat vous importune.

La retraite ne plaît qu'à des cœurs pleins d'amour. P E L É E.

Moi, nymphe, j'aimerois? Non, mon cœur est paisible,

Non, mon cœur n'est point enslammé.

DORIS.

On dit d'un air moins animé Que l'on est insensible.

PELÉE.

Par le seul mot d'amour vous m'avez alarmé. D O R I S.

C'est en vain qu'un amant tâche de se contraindre, En vain il cache son ardeur, Les efforts qu'il se fait pour seindre, Trahissent malgré lui le secret de son cœur.

J'ignore quel objet dans votre ame a fait naître Des feux qui n'osemt éclater; Mais vous aimez, j'ai su le reconnoître, Ne cherchez point à m'en faire douter. P E L É E.

J'aimerois, si l'amour sincere
Pouvoit s'assurer d'être heureux;
Mais souvent les plus beaux seux
Trouvent un objet sévere;
Souvent on présere
L'amant le moins amoureux.

Neptune aime Thétis, c'est à moi qu'il consie Ses secrets sentiments; Mais ses tourments Me font voir sans envie Le destin des amants. D O R I S.

De quoi peut vous servir une seinte éternelle, Roi des Thessaliens, fameux par vos exploits? Vous aimez, vous serez sidele, Avec une gloire éclatante,
Vous flatterez la vanité
D'une fiere beauté;
Avec une flamme conftante,
Vous pourrez d'une indifférente
Vaincre la cruauté.
Avec une gloire éclatante,
Avec une flamme conftante,
On est aisément écouté.

P E L É E.

Vous tâchez vainement d'animer mon courage; Quand je serois amant, croirois-je vos discours?

La crainte est toujours
Le cruel partage
Des tendres amours.
DORIS.
L'espoir est toujours
Le charmant partage
Des tendres amours.
PELÉE & DORIS.
La crainte
L'espoir
Le charmant
Le cruel
Partage
Le cruel
Des tendres amours.

SCENE III.

THÉTIS, DORIS, PELÉE, CYDIPPE, NYMPHES DE LA SUITE DE THÉTIS.

DORIS.

D Éesse, avec plaisir nous allons voir la sête Que le dieu des eaux vous apprête.

THE TIS ET PERE'E, THE TIS.

J'espere qu'en ce jour votre amitié pour moi Vous sera partager l'honneur que je reçoi.

On voit venir de loin les Syrenes, & on entend leur musique.

Mais nous voyons déjà les Syrenes paroître, Nous entendons leurs doux concerts; Préparons-nous à voir bientôt le maître Des vaîtes mers.

SCENE IV.

THÉTIS, DORIS, PELFE, LES SYRENES, Nymphes de la suite de Thétis, Néréides qui accompagnent les Syrenes.

LES SYRENES.

Nous disposons des cœurs à notre gré;
Dès que nos voix se font entendre,
Notre triomphe est assuré.

Danses des Néréides.

LES SYRENES à Thétis.

Prenez d'aimables chaînes,
Que nos chansons ne soient pas vaines
Pour la premiere fois.
Est-il des rigueurs inhumaines
Pour un sidele amour annoncé par nos voix ?

SCENE V.

NEPTUNE, THÉTIS, PELÉE, TRITONS & FLEUVES de la suite de Neptune, DORIS, SYRENES, NÉRÉIDES.

CHŒUR de Tritons & de Fleuves.

E Mpressons à plaire au dieu des ondess Il adore Thétis, adorons ses beaux yeux; Les Amours des cendront dans nos grottes profondes; Ils regnent jusques dans ces lieux.

NEPTUNE à Thétis. Voyez, belle déesse,

Voyez toute ma cour vous marquer son transport;

Je vous soumets par ma tendresse
Tout ce qui m'est soumis par les ordres du sost.

Jupiter m'enleva le plus noble partage;
Mais l'empire des mers où je donne la loi,
Sur l'empire des cieux doit avoir l'avantage,

Quand vous régnerez avec moi. T H E T I S.

Je doute que du sort la suprême puissance M'ait destinée à cet honneur; Mais je reçois vos soins avec reconnoissance, C'est le seul sentiment qui dépend de mon cœur.

NEPTUNE.

Je me flatte que ma constance

Doit m'attirer une autre récompense;

Aimez, aimez à votre tour,

C'est l'amour seul qui peut payer l'amour.

Danses des divinités de la mer.

CHŒUR de toutes les divinités.

Tout reconnoît l'amour, tout se plait dans ses chaînes,

THETTS ET PELE Tout cede à ses loix souveraines Mais il n'est rien dans l'Univers Qui lui soit plus soumis que l'empire des mers. UN TRITON.

C'est dans nos slots que Vénus prit naissance Nous fumes les premiers sous son obéissance; La mere d'Amour fit sur nous

L'essai de ses traits les plus doux. NEPTUNE aux divinités de la mer.

Je suis content de votre zele, Il ne sauroit mieux éclater.

à Thétis.

Je vous quitte, aimable immortelle, Songez à la grandeur où vous pouvez monter; Mais songez encore plus à mon amour fidelle.

Neptune sort avec les divinités de la mer.

SCENE

THE'TIS, PELE'E.

PELE'E.

J E viens de soutenir le spectacle fatai Des hommages pompeux que vous rend mon rival: Pour me payer d'une peine si dure, Vos plus tendres regards ne me sont-ils pas dus? Parlez, ou que du moins un soupir me rassure Contre les soins que l'on vous a rendus. THE'TIS.

Perdez une crainte importune, Je viens d'apprendre encor que mes foibles attraits Vous donnent un rival plus puissant que Neptune, Et mon cœur est à vous plus qu'il n'y fut jamais, PELE'E.

Ah! Jupiter est ce rival terrible!

TRAGÉDIE. THE TIS.

C'est lui qui va m'offrir des soupirs superflus.
P E L E' E.

Quoi! Jupiter pour vous est devenu sensible? Ma peine étoit trop soible, & rien n'y manque plus.

Daignez me pardonner ma crainte & mes alarmes ;
Si j'en croyois les troubles que je fens,
Je me plaindrois de l'excès de vos charmes,
Lorsqu'ils me font des rivaux si puissants.
T H E'T I S.

Vous remportez des victoires nouvelles
Quand je fais des amants nouveaux;
Si mes conquêtes font trop belles,
Vos triomphes en font plus beaux.
P E L E' E.

Je ne suis qu'un mortel, c'est en vain que j'espere;

Ces dieux empressés à vous plaire

Me sont sentir trop vivement

Que je suis un téméraire

D'oser être votre amant.

Dans l'empire d'Amour on tient le rang suprême Dès que l'on sait charmer; Un mortel qui se fait aimer

Est égal à Jupiter même. Dans l'empire d'Amour on tient le rang suprême Dès que l'on sait charmer.

PELE'E.

Lorsque j'obtiens de vous un si doux sacrifice, O ciel! dans quels malheurs il faut que je languisse!

l'espérois que l'hymen finiroit mon tourment; Mais tout s'oppose à cet espoir charmant. Plus vous m'aimez, plus je sens le supplice D'être aimé vainement.

THE'TIS ET PELE'E.
Faut-il que tout s'unisse

146 THE TISET PELÉE, -Contre de si beaux feux?

. Hélas! quelle injustice!

Les plus tendres amours sont les plus malheureux. THETIS.

Redoublons, s'il se peut, notre ardeur mutuelle; Par notre amour tâchons à surmonter La fortune cruelle.

THETIS & PELE'E.

Aimons , c'est le seul bien qu'on ne peut noue ôter.





ACTE SECOND.

Le théatre représente un rivage de la mer.

SCENE PREMIERE.

DORIS, CYDIPPE. CYDIPPE.

V Ous suivez un penchant trop flatteur & trop doux.

Je doute que Pelée ait de l'amour pour vous. Son feu, s'il vous aimoir, craindroit moins de

paroître,

Ses soins seroient plus empresses : Il vous tient des discours douteux, embarrassés, L'amour par ses regards ne se fait point connoitres On l'apperçoit bien mieux

Dans votre bouche & dans vos yeux.

DORIS.

Non, j'aime trop pour m'y pouvoir méprendre. Des soins toujours craintifs, un timide embarras, Sont les effets de l'amour le plus tendre;

C'est en soupirant tout bas Qu'il se fait le mieux entendre.

CYDIPPE.

On croit facilement qu'on inspire les feux Que l'on ressent soi-même; On se flatte si-tôt qu'on aime,

Et tout paroît amour à des yeux amoureux. DORIS.

Pelée aime en secret, tout marque sa tendresse ; A quel objet ses vœux pourroient-ils être offeres? Il voit souvent Thétis; mais le soin qui le presse Est de servir le dieu des mers:
Il n'est pas son rival auprès d'une déesse.

Tout semble déclarer
Que c'est moi qu'il adore;
Mais j'en crois mieux encore
Mon cœur qui m'en ose assurer.

CYDIPPE.

Ne serai-je point trop sincere, Si je vous avertis D'un secret qui doit vous déplaire? J'ai vu dans un lieu solitaire Pelee entretenir Thétis:

Le hazard seul n'eût pu les y conduire. Sans entendre leurs voix, je sus assez m'instruire

De leurs mutuelles amours; Par leurs regards j'entendis leurs discours

DORIS.
Il aimeroit Thétis? Ciel! cet affreux supplice
Seroit-il réservé pour ma secrette ardeur?
Mais je la vois : pour lire dans son cœut

Mais je la vois; pour lire dans son cœur, Je veux employer l'artissee.

SCENE II.

THÉTIS, DORIS, CYDIPPE.

DORIS.

Déesse, venez - vous sur ce bord écarté
Rêver aux conquêres brillantes
Que fait votre beauté?
THETIS.
Ce qui peut les rendre charmantes
N'est que la seule vanité.

Les dieux ont peu d'amour, on ne doit point attendre

· Que

TRAGÉDIE. Que leur cœur tout entier s'en laisse posséder;

Ces amants sont ailés à prendre,

Et difficiles à garder.

DORISET CYDIPPE. Un tendre amour doit avoir l'avantage

Sur un rang éclatant ; Le plus glorieux hommage

Est celui d'un cœur constant. DORIS.

Quelquefois un mortel me jure Qu'il est touché du pouvoir de mes yeux; Si j'en étois bien sûre,

Je le préférerois aux dieux.

THETIS. Et quel est cet amant ? L'amitié vous engage A me laisser entrer dans un secret si doux.

DORIS.

Pelée a pris des soins... Vous changez de visage? Pourquoi vous troublez-vous?

THETIS.

J'ignorois qu'il fût dans vos chaînes, Avec bien du mystere il a conduit ses seux.

DORIS.

L'amour discret cache ses peines A l'objet même de ses vœux.

Mais je vois Mercure descendre, Je crois que sans témoins vous le voulez entendre.

CENE

THETIS, MERCURE.

MERCURE.

Upiter attiré par vos divins appas, Va paroitre ici-bas.

Tome I V.

N

Quand Neptune vous rend les armes ;

Cerriomphe pour vous est trop peu glorieux ;

L'amour devoit à tant de charmes La conquête d'un Dieu maître des autres dieux-

T H E'T I S.

Je sais que Jupiter rient tout sous sou empire, Que les dieux réverent ses loix; Mercure, on n'a rien à me dire Sur le respect que je lui dois.

SCENE IV.

THE'TIS.

Ristes honneurs, gloire cruelle,
Ah! que vous me gênez!
Tristes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous destinés?

Mon amant n'est qu'un infidele!

Dieux! quel trouble saist tous mes sens étonnés!

Le perside trahit une ssamme si belle!

Hélas! mes jours infortunés

Vont couler dans l'horreur d'une peine éternelle.

Tristes honneurs, gloire cruelle,

Rourquoi m'êtes-vous destinés?

Vous qu'en ces lieux l'amour appelle,
Retournez dans le ciel que vous abandonnez,
Laissez-moi m'occuper de ma douleur mortelle,
A de trop justes pleurs mes yeux sont condamnés.
Tristes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous destinés?

Digitized by Google

SCENE V.

THETIS, PELEE.

PELÉE.

E Nfin je vous revois, quel bonheur pour ma

Que ces moments me semblent doux !

THE'TIS.

Allez chercher Doris, elle a touché votre ame
Je sais que votre cœur se partage entre nous.

PELÉE.

O ciel! que vous entends-je dire ? Quoi! lorsqu'à votre hymen vous souffrez que j'aspire....

THETIS.

Non, ingrat, tron, perfide, il n'y faut plus penser.

Mon hymen t'eût comblé de gloire;

Mais il te plaît d'y renoncer

Par une trahison si noire.

Non, ingrat, non, perfide, il n'y faut plus penser. P E L É E.

Ah : quels noms pleins d'horreurs me faites-vous entendre ?

Quel traitement, grands dieux! & l'amous le plus sendre

Peut-il se l'être attiré?

Ton crime est trop assuré, Tu ne saurois t'en défendre.

En vain des plus grands dieux j'avois touché le

Je te facrifiois leur majesté suprême, Et yeusse encor voulu que Jupiter lui-même Ent eu plus de grandeur-

N 2

Tu me fais cependant la plus cruelle injure;

Tu brûles pour d'autres appas.

Quel destin est le mien? Hélas!

C'est le sort d'une ardeur trop sidelle & trop pute,

De trouver toujours des ingrats.

PELÉE.

Le croyez-vous, belle déesse?

Quoi! vous m'aimez, & de votre tendresse

J'ignorerois le prix?

Quoi! vous m'aimez, & j'aimerois Doris? Le croyez-vous, belle déesse?

Ah! pour vous détromper d'un soupçon qui me blesse,

J'irai, même à vos yeux, l'accabler de mépris. T H E'T I S.

Ne crois point m'éblouir par une fausse adresse

On voit des éclairs, & on entend le tonnerre.

Mais je puis me venger; ces éclairs que je voi, Ce tonnerre qui gronde,

M'annoncent le Maître du monde; Je saurai me forcer à recevoir sa foi.

Mon cœur s'est engagé sur l'apparence vaine Des seux que tu seignis pour moi,

Et je veux l'en punir en m'imposant la peine D'en aimer un autre que toi.

PELÉE.

Et moi je vais le voir ce rival redoutable;
Pour attirer sur moi sa haine impitoyable,
Mon amour va se découvrir;

Je vous parois coupable,
Je ne cherche plus qu'à mourir.
T H E'T I S.

Ah! que dis-tu? Fuis sa présence 5 Quitte des lieux pleins de danger-P E L É E-

Si je vous ai pu faire une mortelle offense,

1,3

C'est au tonnerre à vous venger. THÉ'TIS.

Eloigne-toi, le bruit redouble, Je ne puis plus te voir ici sans trouble. PELÉE.

A me chasser vos efforts seront vains, Si je ne vois finir votre injustice extrême.

THE'TIS. Va, fuis; te montrer que je crains, C'est te dire assez que je t'aime.

Jupiter descend du ciel.

SCENE-VL

JUPITER, THÉTIS.

JUPITER.

Déesle, dans ces lieux mon amour me conduit Avec tout l'éclat qui me suit; Pour d'autres beautés moins charmantes. J'ai souvent emprunté des formes dissérentes; Mais il faut que mes soins soient plus dignes de vous, Il faut qu'à vos attraits mon hommage réponde; . Et c'est comme Maître du monde

Que je veux être à vos genoux. THETIS

Permettez que mon cœur prenne peu d'assurance Sur des soins trop flatteurs que je n'attendois pas ;

Je sais quels sont mes appas, Et quelle est votre constance.

JUPITER.

Il est vrai que jusqu'à ce jour J'ai pris pour cent beautes un inconstant amour;

Mais votre gloire en deviendra plus belle, Lorlou'à vos charmes leuls mes vœux leront offerts, Et vous triompherez de tant d'objets divers

En me rendant fidele-

THETIS ET PELEE,

Rien n'est plus doux que d'arrêter
Un cœur volage,
C'est un avantage
Dont vous devez vous slatter.
T H E' T I S.
Rien n'est capable d'arrêter
Un cœur volage,
C'est un avantage
Dont on ne peut se slatter.
E N S E M B L E.
Rien n'est { plus doux que } d'arrêter

Un cœur volage , C'est un avantage Dont S vous devez vous

Dont { vous devez vous } flatter.

on ne peut se } flatter.

JUPITER.

Vous refusez de croire

Que mon cœur pour jamaissoit sous votre pouvoit;

Vous ignorez encor quelle est votre victoire;

Et bien vous allez le savoir.

Changez-vous, lieux rustiques, En jardins magnisiques; Et vous, peuples divers, Venez en un instant, & traversez les aiss.



SCENE VII.

Le théatre change, & représente des jardins; dans le même temps on voit paroître quatre troupes des quatre peuples les plus différents & les plus el ignés les uns des autres qui jussent connus du temps des fables. La premiere est de Grecs, la seconde de Perses, la troisieme d'Ethiopiens, & la quatrieme de Scythes.

JUPITER, THETIS, MERCURE, TROUPESDES QUATRE PEUPLES.

JUPITER.

Vous qui de tous les lieux que le soleil éclaire
Par mes ordres puissants accourez à la fois,
Peuples, qui sous diverses loix
N'avez rien de commun que l'ardeur de me plaire,
Soyez attentis à ma voix.

Vos vœux ne seront point désormais légitimes, Je ne recevrai point d'enceus ni de victimes, Si le nom de Thétis n'est joint avec le mien : Sans cet aimable nom je n'écoute plus rien.

Théris a su charmer le Makre du tonnerre, Et le plus grand des immortels; Il faut que sur toute la tesse Elle partage ses autels, C. H. & U. R.

Théris a su charmer le Maître du tonnerre, Et le plus grand des immortels; Il faut que sur toute la terre Elle partage ses autels.

Les Grecs & les Perses rendens leurs hommages à Theus par des duries.

THÉTIS ET PELÉE,
CHŒUR des Grecs & des Perses.
Aimez, déesse,
Tout vous en presse,
Rendez heureux
Jupiter amoureux.

Un dieu puissant reçoit nos vœux sans ceste, Et de ce dieu vous recevez les vœux.

> Aimez, déesse, Tout vous en presse, Rendez heureux Jupiter amoureux.

De vos désirs si la gloire est maîtresse, La gloire même approuvera vos seux.

> Aimez, déesse, Tout vous en presse, Rendez heureux Jupiter amoureux.

Danses des Ethiopiens & des Scythes.

CHŒUR des quatre Peuples.

Que toutes nos voix se confondent
Pour chanter de Thétis les triomphants appas;
Que tout les célebre sci-bas,
Que les Cieux même nous répondent,
Le Souverain des Dieux veut à tout l'Univers
Vanter la gloire de ses fers.

On entend une tempête qui s'éleve.

CHEUR des Peuples.

Quel bruit soudain nous épouvante ; Quelle tempête ! quelle horseur ! Les vents sout déchainés , & l'onde menaçante Répond aux vents avec sureur.

Neptune paroît sur la mer.

SCEN

SCENE VIII.

JUPITER, NEPTUNE, MERCURE, PEUPLES.

N EPTUNE.

DE quels chants odieux retentit ce rivage?

Jupiter fait-il bien que c'est moi qu'il outrage?

A-t-il quitté les cieux pour braver mon courroux,

En m'enlevant l'objet de mes vœux les plus doux?

JUPITER.

Oui, j'adore Thétis, & n'en fais point mystere; Vons, si vous m'en croyez, Neptune, épargnez-vous Les impuissants transports d'une vaine colere.

Jupiter sort suivi des peuples.

SCENE IX.

NEPTUNE, MERCURE.

Neptune sort de la mer, & la tempête continue.

NEPTUNE.

M E croit-il donc soumis à ses commandements?
Quoi! me croit-il sous son obéissance?
Ah! dans le juste éclat de mes ressentiments;
Mon bras se servira de toute sa puissance;
Je consondrai les éléments;

J'exciterai mes flots, & par leur violence Je causerai par - tout d'affreux débordements; Et sur la terre entiere exerçant ma vengeance, J'ébranlerai ses fondements.

M E R C U R E.

S'il faut que Jupiter s'obstine Tome IV.

O

THÉTIS ET PELÉE,
Dans l'amour dont il est blessé,
Je vois d'une affreuse ruine
L'Univers menacé.

"Songez à prévenir les maux que j'appréhende, L'intérêt commun le demande.

NEPTUNE.

Ne croyez point m'intimider, Non, non, que Jupiter se rende; J'ai prévenu ses seux, c'est à lui de céder.

MERCURE.

Une puissance plus grande Entre vous peut décider;

Consultez le Destin ; le Destin vous commande,

La fin de vos débats ne peut être plus prompte, Vous saurez qui des deux doit obtenir Thétis.

NEPTUNE.

J'y consens, au Destin nous nous rendons sans honce,

Il nous tient tous assujettis.





ACTE TROISIEME.

Le théatre représente le temple du Destin.

SCENE PREMIERE. LES MINISTRES DU DESTIN. UN DES MINISTRES.

Destin! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi?
Tout séchit sous ta loi;
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.
O destin! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi?
UN DES MINISTRES.
Malgré nous tu nous entraînes
Où tu veux;

C'est toi qui nous amenes

Tous les événements heureux ou malheureux.

Tu les a liés entr'eux

Avec dinvisibles chaînes;

Par des moyens secrets

Ton pouvoir les prépare,

Et chaque instant déclare

Ouelqu'un de tes arrêts.

O destin! quelle puissance Ne se soumet pas à toi? Tout stéchit sous ta loi;

Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.

O destin ! quelle puissance

Ne se soumet pas à toi ?

0 2

160 THETIS ET PELEE, UN DES MINISTRES.

C'est en vain qu'un mortel pleure, gémit, soupire, Un dieu voudroit en vain t'opposer sa fierté, Rien ne change les loix qu'il te plast de preserire.

Ton inflexible dureté
Fait la grandeur de ton empire,
Ton inflexible dureté
En fait la majesté.

SCENE II.

LES MINISTRES DU DESTIN, PELÉE.

PELÉE.

M Inistres du Destin, je viens pour vous apprendre
Que dans ces lieux Neptune va se rendre;
Neptune vient vous consulter.
Quel spectacle plus doux peut jamais vous flatter:
CHEUR.

O Destin! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi?
Tout sléchit sous ta loi;
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.
O Destin! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi?
UN DES MINISTRES.

Les dieux ont partagé le monde, Et leur pouvoir est différent; Mais ton vaste empire comprend Les cieux, l'enser, la terre & l'onde. Les dieux ont partagé le monde,

Mais tu réunis tout sous un pouvoir plus grand. P E L É E.

Daignez aussi sur mes peines secretes Des arrêts du Destin être les interpretes.

161

Nous ne tépondons point aux mortels curieux, L'oracle du Destin n'est que pour les grands dieux.

Les Ministres sortent.

SCENE III.

PELÉE.

C Iel! en voyant ce temple redoutable,
De quel frémissement je me sens agité!
C'est ici qu'il est arrêté
Si je dois être heureux ou misérable.
Cet ordre, quel qu'il soit, doit être exécuté;
Mais l'avenir impénétrable
Le cache encor dans son obscurité.
Quel doute insupportable!
Qu'un amant en est tourmenté!

Inflexible Destin, dans tes loix éternelles,
N'as-tu suivi qu'un aveugle hazard?
Hélas! n'as-tu point eu d'égard
Pour les amants fideles?
Non, non, je tâche en vain à flatter mes ennuis;
Par l'état où tu me réduis,
Je reconnois déjà l'esset de tes caprices;
Et n'exerces-tu pas toujours
Tes plus cruelles injustices
Sur les plus fideles amours?

SCENE IV.

PELÉE, DORIS.

DORIS.

Qui dans ces lieux vous amene avec nous.

A l'arrêt du Destin votre cœut s'intéresse;

Mais je crains qu'il ne donne une aimable déesse

A quelque dieu plutôt qu'à vous.

PELEE.

Je ne crains, ni n'espere:
L'avenir qui m'est préparé
Saura toujours me plaire;
Et le Destin peut faire
Ses arrêts à son gré.
D O R I S.

Je connois votre flamme,

C'est en vain que vous déguisez.

P E L É E.

Plus vous voulez pénétrer dans mon ame,

Plus vous vous abusez.

Il fort.

SCENE V.

DORIS.

J E ne le vois que trop, mes feux sont méprilés.
J'ai cru que l'on m'aimoit, j'ai pris des espérances

Sur de trop foibles apparences.

Ciel! quelle honte pour mon cœur

D'être tombé dans une erreur si vaine!

Et quelle peine

TRAGÉDIE. De renoncer à cette douce erreur!

Mais que sert ma plainte impuissante? Il faut punir & se venger.
Que par ses maux l'ingrat ressente
Dans quels maux il m'a su plonger;
Il faut punir & se venger.
Tout ce que la fureur présente
Est permis pour se soulager;
Il faut punir & se venger.

SCENE VI.

NEPTUNE, DORIS, SUITE DE NEPTUNE.

NEPTUNE.

U'on ne me suive plus; allez, que l'on m'attende: Je veux que sans témoins cet oracle se rende.

SCENE VII.

NEPTUNE.

C Edez pour quelque temps, importune grandeur,

Cédez au tendre amour qui regne dans mon cœur. Moi, que les vastes mers reconnoissent pour maître,

Je viens en tremblant reconnoître
Un plus grand pouvoir dans ces lieux;
L'Amour qui m'y réduit sait abaisser les dieux:
Sa force contre nous affecte de paroître.
Cédez pour quelque temps, importune grandeur,
Cédez au tendre amour qui regne dans mon cœur.

0 4

SCENE VIII.

NEPTUNE, MINISTRES DU DESTIN.
UN DES MINISTRES.

NEPTUNE.

Mon amour pour Thétis cause toute ma peine;

Jupiter vient troubler mes feux,

Prononcez qui de nous verra remplir ses vœux.

UN DES MINISTRES.

Destin, un grand dieu te demande

Quel succès tu veux qu'il attende;

Dans tes secrets il cherche à pénétrer,

Daigneras-tu les déclarer?

Le Ministre est saist tout-à-coup d'une espece d'enthousiasme, & il continue:

> Qu'un respect plein d'épouvante Fasse tout trembler, L'avenir va se révéler. Que tout l'Univers ressente Un respect plein d'épouvante, Le Destin est prêt à parler, C H & U R.

Qu'un respect plein d'épouvante Fasse tout trembler, L'avenir va se révéler. Que tout l'Univers ressente Un respect plein d'épouvante, Le Destin est prêt à parler.

On entend une voix qui fort du fond du temple.

ORACLE.

Ecoutez, dieu de l'onde,

TRAGÉDIE.

165

Tout ce que le Destin permet qu'on vous réponde : L'époux de la belle Thétis

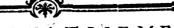
Doit être un jour moins grand, moins puissant que son fils;

Tout le reste est caché dans une nuit profonde.

NEPTUNE.

Ah! quel otacle je reçoi ! Quel arrêt menagant ! quelle funeste loi !





ACTE QUATRIEME.

Le théatre représente un lieu désert au bord de la mer.

SCENE PREMIERE. JUPITER, DORIS.

JUPITER.

Ans quel étonnement votre discours me jette!
Thétis pourroit brûler d'une flamme secrette?
Neptune à Jupiter est-il donc préséré?
DORIS.

Non, un simple mortel, Pelée est adoré.

Je viens de voir encor ces deux amants ensemble, Ils se cherchent par-tour, & se trouvent toujours. JUPITER.

Quoi : lorsque sous mes loix il n'est rien qui ne rremble.

Un mortel oseroit traverser mes amours?

D O R I S.

Thetis vient en ces lieux, & vous pouvez vous-

Vous éclaireir dans cet instant.

SCENE II.

JUPITER, THÉTIS.

JUPITE R.

D Eeste, expliquez-vous sur le sort qui m'attend

167 Jupiter ne veut point que sa grandeur suprême Lui fasse auprès de vous un mérite éclatant; Il ne veut s'en servir qu'à prouver qu'il vous aime,

En vous la soumettant.

THÉTIS.

Neptune ainsi que vous prétend à ma tendresse, Il est le dreu des mers, j'en suis une déesse,

Je dois redouter son couroux, Il ne m'est pas permis de choisir entre vous.

JUPITER. Tant d'égards, tant de prévoyance, Sont des effets d'indifférence; Ces timides ménagements Ne sont pas faits pour les amants. HETIS.

Vous savez quelle est ma fortune, Le Destin m'a soumise au maître de la mer.

> JUPITER. Si vous aimiez Jupiter, Vous craindriez moins Neptune.

Mais que me veut Protée? Il le faut écouter.

SCENE I I I.

JUPITER, THÉTIS, PROTÉE.

PROTÉE à Jupiter.

Eptune m'a chargé de venir vous apprendre Ou'à l'hymen de Thétis il cesse de prétendre ; Ou'il n'a plus le dessein de vous la disputer. JUPITER.

Quel bonheur imprévu vient ici me surprendre? Ah! ma reconnoissance aura soin d'éclater; Dis-lui qu'il en doit tout attendre.

SCENE I V.

JUPITER, THÉTIS.

JUPITER.

R len n'est donc plus contraire au succès de mes

Vous m'opposiez un obstacle qui cesse. Mais que vois-je, Thétis? Quelle sombre trissesse Dans le moment que tout cede à mes seux?

Pour m'assurer de tout, ce trouble doit suffire. Un fidele rapport.....

THETIS.

Quoi!qu'a-t-on pu vous dire?

Oue Pelée en secret....

THETIS.

Non, ne le croyez pas; Non, si son cœur soupire, C'est pour d'autres appas; Non, ne le croyez pas. JUPITER.

Je vois que vous êtes coupable, Vous vous justifiez d'un air trop empressé; Votre cœur s'est donc abaissé Aux vœux d'un mortel méprisable? Lorsque je soupirois pour vous, Je rendois seulement son triomphe plus doux;

Sous une trompeuse apparence
Vous impossez à cet amour fatal
Qui tenoit Jupiter sous votre obésssance.
Non, je n'aurai pas trop de toute ma puissance
Pour punir à mon gré mon odieux rival.

THE'TIS.

Ciel! que viens-je d'entendre?

Est-ce là cet amour si soumis & si tendre?

T RAGE'DIE. JUPITER.

Pat de cruels mépris vous ofez m'irriter, Et vous avez recours à mon amour extrême, Quand ma fureur est prête d'éclater. Tremblez, c'est cet amour lui-même Que vous avez à redouter.

SCENE V.

THÉTIS.

Quels abymes de maux s'ouvrent devant mes yeux!

Hélas! c'est mon amant que Jupiter menace.

Quels raits peut nous lancer le Souverain des dieux!

Ah! je le vois déjà, je le vois qui prépare Ses plus terribles coups. Trop funestes appas, pourquoi m'attirez-vous Sous le doux nom d'amour cette haine barbare, Et cet implacable courroux?

S C E N E VI.

THÉTIS, PELÉE.

A H! Pelée, apprenez tous les malheurs enfemble,

Jupiter sait enfin nos secretes amours.

Vous dirai-je encor plus? Ciel! je frémis, je tremble,

Jupiter menace vos jours.

Quoi ! de votre péril la funeste nouvelle

THÉTIS ET PELÉE,

Ne vous inspire pas d'effroi?

PELÉE.

Japiter en fureur ne peut rien contre moi, Vous êtes immortelle.

THÉTIS.

Si vous ne craignez pas pour vous, Craignez du moins pour une amante; Peut-on vous porter des coups Que mon ame ne ressente?

PELÉE.

Que votre tendresse est charmante, Et que mon trépas sera doux ! L'ennemi qui nous tourmente, Lui-même en sera jaloux.

THE'TIS.

Craignez du moins pour une amante, Si vous ne craignez pas pour vous.

Quel seroit mon destin? Vous cesseriez de vivre, Et moi je ne pourrois recourir au trépas.

Si je pouvois vous suivre,
Je ne me plaindrois pas.
THÉTIS & PELE'E.
Hélas! de quelles flammes
Nous perdons les douceurs!
Quel amour enchantoit nos ames!
Quel amour unissoit nos cœurs!
Hélas! de quelles flammes
Nous perdons les douceurs!
THETIS.

Mais quels bruits pleins d'horreur troublent mes fens timides ?

Tous les vents rassemblés frémissent dans les airs.

P E L E' E. Je vois sortir des enfers Les cruelles Euménides.

THE'TIS.
Ah! c'en est fait, je vous perds.

S C E N E VII.

THE'TIS, PELE'E, LES TROIS EUME'NIDES, LES VENTS.

Les Vents arrivent en faifant des especes de tourbillons autour de Pelée, avec des actions menaçantes.

UNE EUMENIDE.

P Elée, il faut aller sur ce rocher funeste, Où dans un tourment éternel Gémit le fameux criminel Qui déroba le feu céleste.

> Partez, Vents, & l'emportez Dans ces lieux si redoutés.

Les Vents vont pour enlever Pelée.

THE'TIS.

Accablez-moi plutôt des plus affreuses peines,
Arrêtez, cruels, arrêtez.
LES EUME'NIDES.
Déesse, vos larmes sont vaines,
Vos cris ne sont point écoutés;
Les loix de Jupiter sont des loix souveraines,
Il faut suivre ses volontés.

Les Vents vont encore pour enlever Pelle.

T H E' T I S.

Arrêtez, cruels, arrêtez.

P E L E' E à Thétis.

Laissez-moi d'un rival devenir la victime;

Puisqu'un tendre amour est un crime;

THE TISET PFLE'E,
Quels rigoureux tourments n'ai-je pas mérités?
UNE EUMÉNIDE.
Vents, ne différez plus, obéinlez; partez.

Les Vents enlevent Pelée.

SCENE VIII.

THETIS.

Uoi! toute la nature

A ce spectacle affreux ne frémit-elle pas?

Soleil, retourne sur tes pas,

Plonge-nous pour jamais dans une nuit obscure;

Dieux immortels, unissez-vous

Contre un tyran qui nous opprime tous.





ACTE CINQUIEME.

La Décoration est la même que dans l'Aste précédent.

SCENE PREMIERE.

JUPITER, MERCURE.

MERCURE.

N'En doutez point, Neptune à sa flamme renonce; Sur l'oracle qu'ici je vous ai rapporté, J'ai voulu du Destin apprendre la réponse; Par mes avis il l'avoit consulté. JUPITER. Quel oracle cruel! que je suis agité!

J'ai puni mon rival; Thétis ambitieuse Autoit pu l'oublier après quelques soupirs; Mais d'un fils trop puissant la naissance odieuse Seroit l'effet de mes désirs.

Mon trouble est extrême,
Vous m'entraînez tour à tour,
Trop charmant amour;
Doux attraits du rang suprême!
Hélas! faut-il que dans mon cœur,
Dans le cœur de Jupiter même,
L'amour balance la grandeur.
M E R C U R E.

Le cœur de Jupiter n'est sait que pour la gloire, L'amour n'y peut long-temps disputer la victoire. Tome IV. P

THE'TIS ET PELÉE, JUPITER. Non, il ne la dispute plus,

C'en est fait, ses nœuds sont rompus.

Pour monter sur ce trône où le ciel me révere, J'en fis tomber mon pere; Un fils ambitieux le vengeroit sur moi; Je connois les désirs qu'un si beau rang inspire; Mon propre exemple doit suffire Pour me remplir d'effroi.

Mais quel souvenir me retrace Des charmes trop doux & trop chers? Ma grandeur disparoît, tout son éclat s'efface; Faudra-t-il succomber & rentrer dans mes fers?

SCENE II.

JUPITER, MERCURE, THE'TIS.

THETIS.

DU Souverain des dieux j'implore la clémence, Rendez-vous aux tourments affreux Dont j'éprouve la violence; S'ils étoient moins cruels, j'aurois moins d'espérance

De toucher un cœur généreux; Plus vous aimez, plus ma constance Doit fléchir un cœur amoureux. Rendez-vous aux tourments affreux Dont j'éprouve la violence; Epargnez seulement les jours d'un malheureux; J'accepte pour supplice une éternelle absence; N'est-il pas assez rigoureux? Rendez-vous aux tourments affreux Dont j'éprouve la violence.

SCENE III.

JUPITER, MERCURE, THE'TIS, DORIS.

DORIS à Jupiter.

N juste repentir m'agite & me tourmente, J'ai troublé deux amants dans leur slamme innocente.

J'ai poussé votre bras & j'ai conduit vos traits; Que ne puis-je du moins par ma douleur pressante

Répárer les maux que j'ai faits? THETIS ET MERCURE.

Que votre haine cesse, Laissez-vous émouvoir. MERCURE. La gloire vous en presse.

THETIS.

L'amour même, l'amour vous en fait un devoir, JUPITER.

Vents, partez, & que la déesse Revoie en ce moment l'objet de sa tendresse.

Doris fort.

THE'TIS.

Ah! quel généreux retour! Quel bonheur pour mon amour!

SCENE IV.

JUPITER, MERCURE, THE TIS,
PELE'E ramené par les Vents.

THE'TIS à Pelée.

P Elée, à mes soupirs Jupiter a fait grace, De son plus sier courroux sa bonté prend la place. P 2 176 THE TISET PELEE,
PELE E a Jupiter.

Maître de l'Univers, quels autels, quels encens Acquitteront jamais nos cœurs reconnoissants?

JUPITER.

Votre amour est content, un doux succès le flatte; Mais il faut que ma gloire en ce beau jour éclate. Je veux que votre hymen se célebre à mes yeux;

Je veux que ce lieu s'embellisse, Et qu'une fête y réunisse

Les dieux les plus puissants de la terre & descieux.

Le théatre change & représente l'appareil du fession des noces de Thétis & de Pelée. Les dieux célestes sont placés de sous côtés sur des nuages, & les dieux terrestres sont en bas.

SCENE V.

JUPITER, THE'TIS, PELE'E, Troupes de Dieux célestes, Troupes de Dieux terrestres.

JUPITER.

Quand l'amour à Thétis me fit rendre des soins,
Une flamme si belle

Eut tous les mortels pour témoins.

Mais j'ai sacrifié mon amour à ma gloire, Je cede à mon rival ce que j'aime le mieux;

Je veux avoir tous les dieux Pour témoins de ma victoire.

DIEUX DU CIEL.

Célébrons tous par des concerts charmants, Du Souverain des dieux le triomphe suprême.

DIEUX DE LA TERRE. Célébrons le bonheur extrême De deux parfaits amants. TRAGE'DIE. 177
DIEUX DU CIEL.
Quels honneurs Jupiter ne doit-il pas attendre?
DIEUX DE LA TERRE.

Que ces heureux amants sont charmés en ce jour !

DIEUX DU CIEL.

Qu'il est beau de vaincre l'amour! DIEUX DE LA TERRE.

Qu'il cit doux de s'y rendre!
DIEUX DU CIEL ET DE LA TERRE.

Célébrons tous par des concerts charmants, Du Souverain des dieux le triomphe suprême;

Célébrons le bonheur extrême De deux parfaits amants.

FLORE.

Tous vos vœux sont satisfaits,
Amants, ne changez jamais.
Une slamme contente
N'en doit pas être moins ardente;
L'amour ne vous rend pas heureux
Pour vous rendre moins amoureux.
Que toujours les Zéphirs & Flore

Vous trouvent à leur retour Plus charmés encore D'un mutuel amour. POMONE.

Quittez le reste de la terre, Volez, Amours, dans ces beaux lieux, Vos traits y sont victorieux, Et du trident, & du tonnerre. Quittez le reste de la terre, Volez, Amours, dans ces beaux lieux. CHŒUR DE TOUS LES DIEUX. Vivez heureux, tendres amants.

Vivez, vivez heureux, oubliez vos tourments. Un beau nœud vous unit, jouissez de ses charmes, Vous les avez payés par toutes vos alarmes. Du sort des plus grands dieux ne soyez point jaloux, Ils ont peu de plaisirs s'ils n'aiment comme vous,



ENÉE ET LAVINIE,

TRAGÉDIE EN MUSIQUE,

REPRÉSENTÉE pour la premiere fois par l'Académie royale de Musique l'an 1690.

ACTEURS DUPROLOGUE.

LA FÉLICITE'.

LES BERGERS DE THESSALIE.

ENCELADE, Chef des Titans.

LES TITANS.



PROLOGUE.

Le théatre représente un vallon qui s'étend entre Ossa, Pélion & quelques autres des principales montagnes de la Thessalie.

SCENE PREMIERE.

LA FÉLICITÉ qui descend du ciel, BERGERS DE THESSALIE.

CHEUR de Bergers assis sur des rothers & des gazons.

Escendez, descendez, divinité charmante, Faites chez les humains briller tous vos appas; Déià tout enchante,

Tout rit ici-bas.

Descendez, descendez, divinité charmante, Faites chez les humains briller tous vos appas.

LA FELICITÉ descendue du ciel.
Rendez graces, mortels, au Maître du tonnerre,
Le ciel est le séjour qui me sut destiné;

Le sort même avoit ordonné Que je susse toujours inconnue à la terre; Cependant Jupiter, par des ordres plus doux, Veut que je me partage entre les dieux & vous.

Que tous vos cœurs d'intelligence Célebrent ses dons à jamais, Jupiter veut que ses bienfaits Egalent sa puissance.

Prologui. CH EUR.

Que tous nos cœurs d'intelligence Célebrent ses dons à jamais, Jupiter veut que ses bienfaits Egalent sa puissance.

Une éternelle paix,
Une heureuse abondance
Vont désormais
Combler notre espérance.
Jupiter veut que ses bienfaits
Egalent sa puissance.

Danses des Bergers.

LAFÉLICITÉ.

Amours, si les soupçons, les craintes inquietes,
Doivent troubler tous les lieux où vous êtes,
Fuyez, suyez, je ne vous permets pas
D'entrer dans ces heureux climate.
Mais s'il se peut que les ris & les graces,
Que les plaisirs marchent seuls sur vos traces,
Venez, Amours, tendres Amours, venez
Embellir ces lieux fortunés.

Aux Bergers.

Aimez, aimez sans répandre de larmes, L'Amour n'aura pour vous que de douces langueurs; Quand il est sans alarmes, Il n'en touche pas moins les cœurs; Il n'a pas besoin de rigueurs

Pour redoubler ses charmes.

CHŒUR.

Aimons, aimons sans répandre de larmes,
L'Amour n'aura pour nous que de douces langueurs;
Quand il est sans alarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs;
Il n'a pas besoin de rigueurs

Pour redoubler ses charmes.

LA

Prologus.

LAFE'LICITÉ.

Quand vos hautbois, quand vos musettes Font de votre bonheur retentir ces retraites,

Jusques dans vos amours Mêlez toujours

L'auguste nom du dieu qui vous fait de beaux jours.

C H & U R.

Quand nos hautbois, quand nos musettes

Font de notre bouheur retentir ces retraites.

Jusques dans nos amours

Mêlons toujours L'auguste nom du dieu qui nous fait de beaux jours.

SCENE II.

LA FE'LICITE', BERGERS DE THESSALIE, TROUPE DE TITANS.

CHEUR des Titans.

Roublons, troublons les odieux hommages Que Jupiter reçoit des peuples insensés; Il doit à leur erreur ses plus grands avantages.

Troublons, troubions les odieux hommages, Troublons les vœux qui lui sont adresses,

CHŒUR des Bergers.
Quelle rage vous inspire,
Titans, que prétendez-vous?
CHŒUR des Titans.
Nous allons renverser l'empire
Oue vous révérez tous.

LA FE'LICITÉ.

O ciel! se peut-il qu'on menace Un pouvoir qui jamais ne peut être détruit; Je reconnois à cette aveugle audace

Encélade qui vous séduit.

Dans un abyme affreux c'est lui qui vous entraîne;

Téméraires, vous courez

Tome IV.

Protogue.

A votre perte certaine,
Malheureux, vous périrez.
CHŒUR des Bergers.
Ah! fuyons loin de ces rebelles,
Loin de ces lieux précipitons nos pas,
Craignons de voir les attentats
De leurs mains criminelles.

SCENE III. ENCELADE, TITANS.

ENCELADE.

L faut exécuter des projets éclatants,
Allons, combattons, il est temps,
Attaquons Jupiter au milieu de sa gloire;
Il n'est que cette victoire
Qui soit digne des Titans.

C'est à notre valeur à nous faire une route Vers ce trône élevé que l'Univers redoute;

Entassons, entassons Ces rochers & ces monts.

CHEUR des Titans.
Entassons, entassons
Ces rochers & ces monts.
Soutenons ces masses pesantes,
Avançons, ne succombons pas,
Ranimons de nos bras
Les forces languissantes;
Entassons, entassons

Ces rochers & ces monts. ENCELADE.

Achevons le peu qui nous reste,
Nous voyons de plus près la demeure céleste;
Bientôt nous allons y toucher,
Jupiter est vaincu, puisqu'on peut l'approchet.
On entend le tonnerre.

183

CHŒUR.

Quel bruit! quels éclats de tonnere! ENCELADE

Quoi! fiers Titans, vous vous laissez troubler ? Si par ce vain murmure on impose à la terre, Ce n'est pas à vous à trembler.

CHOEUR.

De ce bruit redoublé quelle est la violence!

Arrête, dieu puissant, nous cédons à tes coups.

La foudre, ô ciel! de toutes parts s'élance,

Nos monts se renversent sur nous.

Nous périssons. O fatale vengeance!

O trop redoutable courroux!





ACTEURS

DE LA TRAGEDIE

JUNON.

VÉNUS.

LATINUS, Roi d'une partie de l'Italie, fils de Faunus, petit-fils de Picus & de Circé.

AMATA, femme de Latinus.

LAVINIE, fille de Latinus & d'Amata.

ENÉE, Prince Troyen, fils de Vénus.

TURNUS, Roi des Rutules, Peuple d'Italie, fils d'une sœur d'Amata.

ILIONÉE, confident d'Enée.

CAMILLE, confidente de Lavinie.

L'OMBRE DE DIDON.

Peuples Latins.

Soldats Rutules.

Soldats Troyens.

Prêtres de Janus.

FAUNES ET DRIADES.

Troupe d'hommes & de femmes qui célebrent la fix de Bacchus.

DEUX CYCLOPES.

LES GRACES ET LES PLAISIRS.



E N É E ET LAVINIE, TRAGÉDIE.

ACTE-PREMIER.

Le théatre représente le temple de Janus, dont les portes sont ouvertes à cause que l'on est en temps de guerre, & qu'il n'y a encore qu'une treve entre Enée & Turnus. On voit dans le sond du temple la statue de Janus, au pied de laquelle sont enchaînées la Discorde, la Haine, la Fureur & la Guerre.

SCENE PREMIERE.

ENÉE, ILIONÉE.

ILION É E.

NFIN voici le jour qui donne à la Princesse

> Ou vous, ou Turnus pour époux; Le Roi va choisir entre vous:

> > Q 3

186 ENER ET LAVINIE, Chassez cette sombre tristesse,

Vous pouvez vous livrer à l'espoir le plus doux-

ENÉE.

Non, ne me flatte point d'une espérance vaine. Les Troyens ne sont plus, Ilion est détruit, Etranger en tous lieux, chef d'un peuple qui fuit,

Les plus grands dieux m'accablent de leur haine, Et je pourrois ici voir la fin de ma peine! De mes tendres soupirs je recevrois le fruit, Malgré l'heureux Turnus appuyé par la Reine! Non, ne me slatte point d'une espérance vaine, Non, je connois trop bien le sort qui me poursuit.

ILIONÉ E.

Vous êtes sûr du moins que ces rives heureuses. Termineront enfin tant de courses douteuses,

Mille Oracles en sont garants:
Quand vous ne seriez pas l'époux de Lavinie,
Un autre hymen dans l'Ausonie
Fixeroit les Troyens errants.

E NÉE.

Si je n'obtenois pas ce que mon cœur adore, Si d'un objet charmant il falloit m'arracher,

Ah! seroit-il encore

Des biens qui pussent me toucher?

I LI ONÉE.

Aimez, aimez sans esclavage;
Un grand courage,
Quoiqu'il soit amoureux,
Se rend le maître de ses vœux.
ENÉE ET ILIONÉE.
Peut-on aimer
Aimez, aimez
} sans esclavage;

Un grand courage,
Des qu'il est
Quoiqu'il soit
amoureux,

N'est plus } le maître de ses vœux.

ILIONÉ E.

Vous brûlez d'une ardeur nouvelle,

TRAGÉDIE

Pouvez-vous répondre d'un cœur Qui ne fut pas toujours fidelle ? Il n'est que la premiere ardeur Que l'on puisse croite éternelle. E. N. É. E.

Je prenois pour un tendre amour Quelques feux languissants qui naissoient dans mon ame;

Mais le nouveau feu qui m'enflamme M'apprend que je n'ai point aimé jusqu'à ce jour-

SCENE II.

ENÉE, LAVINIE, ILIONÉE, CAMILLE.

ENÉE.

D Aignez vous arrêter, Princesse trop charmante,
Tournez les yeux sur moi; j'attends ici mon sort,
Pattends dans un moment ou la vie ou la mort.
Quel moment, juste ciel! mon cœur s'en épouvante;

Après mille périls qui n'ont pu le troubler, C'est aujourd'hui qu'il commence à trembler.

LAVINIE.

Il est vrai que ce jour mérite Tout le trouble qui vous agite; Vous allez savoir si les dieux

Vous accordent enfin un afyle en ces lieux;
Si d'un destin trop cruel & trop rude
Vous avez siéchi le courroux.

Je vais savoir si je dois être à vous, C'est toute mon inquiétude. Le ciel promet qu'en ces climats Je verrai ma course finie;

ENÉE.

ENÉBET LAVINIE;
Mais il ne m'assure pas
De l'hymen de Lavinie,

Et tout le reste est pour moi sans appass.

Souffrez que mon amour extrême Cherche mon destin dans vos yeux; Ils me l'apprendront mieux Que les oracles même Que j'ai reçus des dieux.

LAVINºIE.

Mes yeux n'ont rien à vous apprendre.
C'est au Roi de choisir entre Turnus & vous.

E N É E. Si j'obtenois un regard tendre, Que le présage en seroit doux!

Le choix que les dieux vont faire Se réglera sur vos vœux; Tous les dieux doivent se plaire A rendre vos jours heureux.

Patlez, nommez l'amant que votre cœur préfere. L A V I N I E.

Non, il seroit trop dangereux De prévenir le choix d'un pere.

E N E' E.
O Vénus! ô mere d'Amour!

Croirai-je encor que je vous dois le jour?
Tous les cœurs des humains sont sous votre puissance.

Mes plus ardents soupirs vous demandent un cœur Où vous avez vous-même attaché mon bonheur: Cependant je n'en puis vaincre l'indifférence.

Par mes tourments, par ma langueur, J'implore en vain votre assistance.

O Vénus! ô mere d'Amour! Croirai-je encor que je vous dois le jour?

On entend un bruit d'instruments qui annoncent le Roi.

TRAGEDIE.

J'entends que le Roi vient, l'heure fatale arrive. E N E' E.

Vous ne rassurez point mon ame trop craintive. L A V 1 N 1 E.

Prince, fi dans ce jour le choix m'étoit permis, Vous pourriez reconnoître

Que Vénus a toujours favorisé son fils. E N E'E.

Ale ciel! se pourroit-il...

LAVINIE.

Je vois le Roi paroître.

SCENE III.

LE ROI, IA REINE, LAVINIE, ENE'E, TURNUS, ILIONE'E, CAMIILE, Prêrres de Janus, Soldats troyens, Soldats rutules, Peuples latins.

LEROI.

Ous qui dans les combats fûtes si redoutés,
Nobles rivaux qui consentez
A terminer une guerre cruelle,
Je vais dans ce grand jour prononcer entre vous;
De Lavinie ensin je vais nommer l'époux:
Puisse mon choix produire une paix éternelle.

O Janus! c'est à toi de nous rendre la paix.

Retiens captives désormais

La Guerre, la Fureur, la Discorde & la Haine,

Retiens-les à tes pieds sous une même chaîne.

C H & U R.

O Janus! c'est à toi de nous rendre la paix. LE GRAND PRÊTRE DE JANUS.

Avant que de régner dans les cieux pour jamais.
Tu soumis ces climats à ta loi souveraine.

ENER ET LAVIRIE. Tu te sis un empire à force de bienfaits; Dans un profond repos tu commandois sans peine

A des cœurs satisfaits.

Ramene un temps si doux, ramene De ce siecle innocent les trauquilles attraits. CHEUR.

O Janus! c'est à toi de nous rendre la paix.

Danses des peuples, qui demandent à Janus le retour de l'âge d'or, dont on a joui pendant qu'il a régné en Italie.

CHEUR.

Jours heureux, jours pleins de charmes, Recommencez votre cours. Vous qui couliez sans alarmes, Revenez, aimables jours.

LE ROI.

Ministres de Janus, vous que de ses mysteres Il a rendus dépositaires, Pour marque de la paix, fermez l'auguste lieu Habité par le dieu.

Les Prêtres ferment les portes avec cérémonie.

LE GRAND PRÊTRE.

Que l'on garde un profond silence, Le Roi va déclarer son choix. Si les dieux aux humains refusent leur présence, Ils daignent leur parler par la bouche des Rois.

Dans ce moment les portes du temple se brisent d'elles-mêmes avec un grand bruit, tout le temple paroît en feu, les quatre sigures enchaînées aux pieds de Janus s'envolent.

CHEUR.

Quel bruit affreux le fait entendre! Quel spectacle est offert à nos yeux étonnés! TRAGE'DIE. 1917. Charmante paix que nous ossons attendre, Est-ce ainsi que vous revenez?

Junon descend du ciel.

SCENE IV.

JUNON, LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ENÉE, TURNUS, &c.

JUNON dans fon char.

Pourquoi ces vains apprêts d'une paix qui m'offense?

Pourquoi ces vœux que vous m'offrez ? Courez, Roi des Latins; & vous, Turnus, courez Où vous appelle ma vengeance;

Chassez, chassez tous deux des bords Ausoniens
Les persides Troyens.

Que d'un peuple odieux ce méprisable reste Erre encor sur toutes les mers; Qu'il devienne à tout l'Univers Un exemple estrayant de la haine céleste, Et qu'un sort toujours plus sunesse

Et qu'un sort toujours plus funeste Lui fasse regretter mille tourments sousserts.

SCENE V.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ENÉE, TURNUS, &c.

LEROI.

U'ai-je entendu? quel excès de colere?
Les dieux connoissent-ils ces transports furieux?
Ne songeons plus au choix que j'allois faire,
Sortons, quittons ces lieux.

Ene's et Lavinis, ENE'E.

192

Craignez moins de Junon la fureur ordinaire, '
J'ai d'autres dieux pour moi qui partagent les cieuxL E R O I.

Sortons, ne songeons plus au choix que j'allois faire, Nous devons ce respect à la Reine des dieux.

SCENE VI.

LA REINE, TURNUS.

ENSEMBLE.

Riomphons, triomphons, tout nous est favorable;
Accablons les Troyens, ne les épargnons plus,
Par une vengeance implacable
Réparons les moments que nous avons perdus.



ACTE SECOND.

Le théatre représente un bois consacré à Faunus, pere du Roi. On voit un petit temple rustique, au milieu duquel est la statue du dieu.

SCENE PREMIERE.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

T Oi qui souvent nous marques ta présence,
Dans ce bois qui t'est consacré;
Faunus, toi dont mon pere a reçu la naissance,
Permets à mes soupirs de troubler le silence
De ce séjour si révéré.

Le Destin contre moi s'est enfin déclaré,
Du malheur qui m'attend j'ai l'entiere assurance;
Reçois la triste considence
Des secretes douleurs d'un cœur désespéré.
Permets à mes soupirs de troubler le silence
De ce séjour si révéré.

Pourquoi dans ce lieu solitaire
Venez-vous de vos pleurs entretenir le cours ?
Si Junon poursuit roujours
Le héros qui sait vous plane,
La déesse des amours
N'est pas un foible secours.
L A V I N I E.
Ah! que peur-il attendre

194 ENTE ET LAVINIE,

Du secours de Vénus?
Elle a causé les seux qui vintent me surprendre;
Je l'aime, je le plains, & ne puis rien de plus.

Ah! que peut-il attendre Du secours de Vénus!

Lorsque du haur des cieux Junon vient de des-

cendre, Pour armer contre lui mon pere avec Turnus,

L'objet d'une flamme si tendre N'a pour lui que ces pleurs que tu me vois répandre,

Et qui lui sont même inconnus.

Ah! que peut-il attendre

Du secours de Vénus?

C A M I L L E.

En vain Junon impitoyable
D'une guerre nouvelle a donné le fignal,
Le Roi paroît plus favorable
A ce héros qu'à son rival.
L A V I N J F.

Et puis-je douter que la Reine Dans un parti cruel à la fin ne l'entraîne?

Non, je ne verrai plus l'objet de mon amour,
Mes yeux vont être chaque jour
Les malheureux témoins d'une injuste vengeance;
Turnus me vantera sa barbare valeur,
Et peut-être obtiendra ma main pour récompense
D'avoir su me percer le cœur.

SCEN # 1 I.

LE ROI, LAVINIE, CAMILLE.

LE ROI.

M A fille, je ne puis renoncer qu'avec peine A l'espoir de la paix dont j'osois me flatter; Dans le doute où je suis j'ai recours à mon pere, Son oracle souvent me conduit & m'éclaire, Et je viens pour le consulter.

Habitant redoutable

De ces antres & de ces bois,

Toi, pour qui l'avenir n'a rien d'impénétrable,

Toi, qu'oblige le s'ang à m'être savorable,

Tu peux seul dissiper le trouble où tu me vois,

Daigne faire entendre ta voix.

SCENE III.

LE ROI, LAVINIE, CAMILLE, FAUNES

ET DRIADES.

CHEUR de Faunes & de Driades.

Uittons nos demeures sauvages, Sortons de nos antres secrets, Ecoutons, écoutons le dieu de ces forêts. De l'obscur avenir il perce les nuages, Ecoutons, écoutons le dieu de ces forêts. L'ORACLE DE FAUNUS.

Les amours vont bientôt ramener parmi vous

La paix qu'ils en avoient bannie,

Le ciel suivra les vœux de Lavinie

Sur le choix d'un époux.

L E R O I.

Ma fille, tu le vois, nos frayeurs étoient vaines, La fureur de Junon n'a qu'un foible pouvoir.

LAVINIE. Eustions-nous osé dans nos peines Nous statter d'un si doux espoir?

Danses des Faunes & des Driades, qui marquent Leur joie d'un oracle si heureux. T96 ENEBET LAVINIE,
DEUX DRIADES ET UN FAUNE.
L'Amour prend pour une offense /
Le désespoir des amants.
Peut-il manquer de puissance
Pour payer tous leurs tourments?

Un amant qui persévere Trouve enfin un heureux jour-Son bonheur est nécessaire Pour la gloire de l'Amour-

C'HŒUR.

Aimons, tout est fait pour aimer,
Tout doit se laisser enslammer,

Rendons-nous à des loix souveraines.
Toujours l'Amour est le plus fort,
Tous les cours ont un même sous

Tous les œurs ont un même sort, Ils sont tous destinés à ses chaînes.

Contre l'Amour & ses appas On rend d'inutiles combats,

Il vaut mieux s'épargner mille peines. Toujours l'Amour est le plus fort, Tous les cœurs ont un même sort, Ils sont tous destinés à ses chaînes.

LE ROI à Lavinie.

Puisqu'aux vœux de ton cœur les dieux seront propices,

Entre tes deux amants il faut que tu choissses s' C'est à toi de régler le sort qui les attend, Délibere à loisir sur ce choix important,

SCENE IV.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

D'Où me vient un bonheur qui passe mon attente!

Du sort qui m'accabloit que devient le courroux?

Quoi!

TRAGEDIE. 197
Quoi! je puis par mon choix voir ma flamme
contente?

Ciel, Oracle, Destin, dont la douceur m'enchante, M'est-il permis de m'assurer sur vous?

CAMILLE.

La fortune est toujours volage, Sa haine n'est pas sans retour. De longs malheurs sont le présage Des biens qui viennent à leur tour.

LAVINIE.

Je cede aux doux transports où l'Amour me convie, Grands dieux! de quel plaisir mon cœur est pénétré! Un aimable héros en secret adoré Recevra de ma main le bonheur de sa vie:

Il eût pu le devoir au Roi,

Mais que j'aime à penser qu'il tiendra tout de moi!

LAVINIE, CAMILLE.

Qu'il est doux de pouvoir soi-même
Régler le sort de ce qu'on aime!

Qu'il est doux de pouvoir

Régler le sort de ce qu'on aime,

Et combler son espoir!

L A V I N I E.

Mais quelle est ma frayeur mortelle E
Une obscure vapeur s'éleve des ensers.

Quels fantômes sortis de la nuit éternelle

Osent paroître dans les airs?

On entend une symphonie effrayante.

LAVINIE.

SCENE V.

LAVINIE, L'OMBRE DE DIDON.

L'OMBRE.

A Rrête, Lavinie, arrête, écoute-moi.

Je fus Didon, je régnai dans Carthage.
Un étranger, rebut des flots & de l'orage,
De ma prodigue main reçut mille bienfaits.
L'Amour en la faveur avoit léduit mon ame,
Par une feinte ardeur il augmenta ma flamme,
Et m'abandonna pour jamais.

LAVINIE.

Ah! quelle trahison!

L'OMBRE.

Mon désespoir extrême

Arma mon bras contre mot-même,

Ma mort ne put toucher mon indigne vainqueut.

L A V I N I E.

perfide ! l'ingrat !

L'OMBRE.

Cet ingrat, ce perfide,

C'est ce même Troyen pour qui l'Amour décide Dans le fond de ton cœur.

L'Ombre disparoît.

SCENE VI.

LAVINIE.

Uel funeste discours! quelle image effrayante Confuse, interdite, tremblante, Je ne me connois plus, je meurs, Une amante si généreuse

Voit son amour payé du plus cruel trépas!

Que ne te dois je point, ô Reine malhèureuse!

Qui jamais m'est fait voir, hélas!

Le précipice assreux qui s'ouvroit sous mes pas?

SCENE VII.

ENÉE, LAVINIE.

ENÉE.

D E nos destins nouveaux le Roi vient de m'instruire,

Votre choix désormais est notre unique loi:

Belle Princesse, apprenez-moi

Si dans mon cœur l'Oracle doit produire

Tout le plaisir que j'en reçoi.

LAVINIE.

J'ignore quel bonheur l'Oracle vous annonce;
Mais des ordres du fort si vous êtes content,

Turnus doit du moins l'être autant.

E N É E. Quel coup mortel! quelle réponse!

J'avois cru tantôt entrevoir D'une foible pitié la premiere apparence; Vos regards adoucis, un aimable filence, Quelques mots échappés me permettoient l'espoir;

Me suis-je fait une vaine chimere?
Par un songe trop doux l'Amour m'a-t-il flatté?
J'ai cru facilement vous trouver moins sévere,

Mes tendres soms l'avoient bien mérité. L A V I N I E.

Vous n'avez mérité que mon indistérence; Si j'ai paru vous donner jusqu'ici

R 2

De foibles sujets d'espérance x Je veux les oublier, oubliez-les aussie

SCENE VIII.

ENÉE.

Mplacable Junon, est-ce votre colere Qui de l'objet que j'aime excite les rigueurs ? Avez-vous usurpé l'empire de ma mere? Disposez-vous des cœurs?

Je sais que saus pitié vous pouvez mettre en cendre De superbes remparts dont vos Grecs sont jaloux ; Je sais que sur les mers votre bras peut s'étendre; Que les vents & les slots servent votre courroux ; Mais du moins en aimant je croyois ne dépendre-Que d'un pouvoir plus doux.

Triomphez, déesse inhumaine,
Je n'avois point encor stéchi sous votre haine s
Mais vous m'aviez su réserver
Le seul malheur que je ne puis braver.



ACTE TROISIEME.

le théatre représente les jardins d'un palais que Circé a bâti, & qu'elle a laissé à Latinus son petit – fils.

SCENE PREMIERE.

LA REINE, TURNUS.

LA REINE.

Puisque ma fille encor ne suit pas mon attente,
Non, il n'est rien que je ne tente;
Bacchus est aujourd'hui célébré parmi nous,
Il ne voit les Troyens que d'un œil de courrouxTournons contr'eux les sureurs qu'il inspire,
Peut-être aidera-t-il lui-même nos transports,
Peut-être ferons-nous que le peuple conspire
A les chasser tous de ces bords.

La Princesse paroît, je vous saisse avec elle, La fête de Bacchus m'appelle.

SCENE II.

LAVINIE, TURNUS, CAMILLE-

TURNUS.

P Rincesse, est-il done viai que vos vœux selong-temps Entre Enée'& Turnus puissent être stottants s ENE'S ST LAVINIE. LAVINIE.

Souffrez avec moins de colere Que je ne précipite rien, Le choix que je dois faire

Regle le sort des états de mon pere, Et décide du mien.

TURNUS.

Ne me trompez point, inhumaine, Je ne connois que trop quel est votre embarras, Non, vous ne délibérez pas; Ce n'est point votre choix qui vous tient incertaine,

Vous tremblez seulement à nous le déclarer ; Et plus vous y sentez de peine,

Plus je vois quel amant vous voulez préférer-

LAVINIE.

Si-mon choix étoit fait, quelle raison secrete M'obligeroit de le cacher? Ť U R N U S.

Ah! pourriez-vous ne vous pas reprocher L'injure que vous m'auriez faite?

Je suis du sang dont vons sortez, Je vous aimai dès l'âge le plus tendre; Mes vœux sont les premiers qu'on vous ait fait entendre,

Et vos fers sont les seuls que mon cœur ait portés. Ne redoutez-vous point une honte éternelle, En nommant un Troyen inconnu dans ces lieux,

Qui peut-être pour d'autres yeux Brûla souvent d'une flamme infidelle ? Vous vous troublez !

> LAVINIE. Seigneur.... TURNUS.

Ce trouble que je voi M'apprend ce qu'il faut que j'espere; Vous voyez malgré vous tout le prix de ma foi, Et vous rougissez de colete Quand la raison vous parle trop pour moiLAVINIE.

Elle parle pour vous, Seigneur, je le confesse; Mais elle peut aussi parler pour un rival. Par le choix qu'entre vous le juste ciel me laisse, Il vous met dans un rang égal.

TURNUS.

Ne cherchez point à nous confondre, De mon fincere amour vous devez vous répondre; Mon fort sans votre hymen est assez glorieux,

Je n'aime en vous que l'éclat de vos yeux. Mais mon rival, après tant de naufrages,

Cherche un asyle en ces climats.

Le rang qui vous attend est l'objet des hommages Qu'il feint de rendre à vos appas.

LAVINIE.

Des vœux intéressés n'ont guere de puissance; Si par de seints soupirs on prétend m'imposer. Le saurai démêler un dessein qui m'ossense.

T U R N Ú S. Vous saurez vous le déguiser.

En vain je répandrois des larmes, Votre choix est prêt d'éclater, Vous allez me donner les armes Dont j'ai besoin contre vos charmes: Heureux si j'en puis prositer.

SCENE III.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

Uelle superbe plainte a-t-il osé me faire?

Quel est ce sier emportement?

C A M I L L E.

Quand vous blâmez Turnus, j'entends facilemens

204 ENÉE ET LEVINIE;

Ce que vous cherchez à me taire,

Vous me vantez un rival plus charmant.

Il faut nommer Turnus, c'est un choix nécessaire;
En vain l'Amont en ordonne autrement.

LAVINIE.

Permets encor que mon cœur délibere; Permets du moins que ce choix se differe;

Eteindre son amour, immoler son amant,

Est-ce l'ouvrage d'un moment?

CAMILLE.

Vous avez entendu la Reine de Carthage, Et contre cet ingrat vous manquez de courage?

L'AVINIE.

Mais savons-nous si Junon dans ce jour N'a pas pour m'estrayer sormé cette ombre vaine ? Désions-nous de sa cruelle haine.

CAMPLLE.

Défiez-vous plutôr de votre amour-L A V I N I E.

Quand mon amant auroit été volage, Dois-je par ma rigueur venger d'autres appas; Qui n'ont su plus long-temps mériter son hommage?

Dois-je punir un outrage Qui ne me regarde pas?

CAMILLE.

Les inconstants, les infideles Sont criminels envers toutes les belles. Il ne faut point que l'empire amoureux Ait jamais d'asyle pour eux.

LAVÍNIE.

Ne me prese point rant, Turnus est plus sincere. Turnus sait mieux aimer, je le connois trop bien.

Pourquoi l'infidele Troyen

Sait-il mieux l'art de plaire

CAMILLE.

Un amant qui sait pen charmer, Quelquesois, à sorce d'aimer,

Penn

Peut devenir aimable; Mais un volage amant Devient plus haissable, Plus il étoit charmant. LAVINIE.

Er bien, nommons Turnus, sortons d'incertitude; Puisse Enée à jamais sentir un coup si rude. D'où vient qu'en sa faveur mon foible cœur combat ?

Prêtez-moi du secours, ô Stix! ô rives sombres! Laislez encor sortir vos ombres Pour m'animer contre un ingrat. CAMILLE, LAVINIE.

Ah! quel tourment, quand la raison commande

Ce que l'Amour ne permet pas? Trop cruelle raison, hélas!

Est-ce à toi qu'il faut qu'on se rende ? Peut-on, charmant Amour, mépriser tes appas? Ah! quel tourment, quand la raison com-

· mande

Ce que l'Amour ne permet pas! C H E U R qu'on entend derriere le théatre. Suivons tous le dieu qui nous appelle, Suivons tous ses aimables loix; C'est lui seul dans la troupe immortelle Oui peut donner tous les biens à la fois.

LAVINIE.

Ouelles sont ces voix éclatantes? CAMILLE.

Ignorez-vous d'où part ce bruit confus? On célebre aujourd'hui la fête de Bacchus, La Reine conduit les Bacchantes.

SCENE IV.

LA REINE, LAVINIE, Troupe qui célebre la fête de Bacchus.

CHOEUR.

Hantons Bacchus & ses bienfaits.
Quels fruits ont plus d'attraits
Que les fruits dont il se couronne l'
Les plaisirs ne quittent jamais
L'aimable cour qui l'environne;
La raison suit des qu'il l'ordonne,
Et laisse les humains en paix.
Chantons Bacchus & ses bienfaits.

Danses des Bacchantes.

UN HOMME DE LA FÊTE.

Heureux les lieux où sa présence Répand mille appas! Heureux les climats Qui lui donnerent la naissance! CHEUR. Heureux les lieux où sa présence Répand mille appas! LAREINE.

Les Troyens détestent la Grece;
Elle a produit Bacchus, il la comble de biens.
Allons, que chacun s'empresse
A poursuivre les Troyens.

La fureur saisit toute la Troupe.

CHEUR.

Cherchons en tous lieux nos victimes; Cherchons les Troyens, hâtons-nous.

24

Que le fer punisse leurs crimes, Qu'ils périssent dans les abymes

De la mer en courroux.
O toi, qui contr'eux nous animes
Par des fureurs si légitimes,
Bacchus, tu dois être jaloux
D'égaler Junon par tes coups.

LA REINE.

Quoi! ma fille, à nos yeux vous demeurez tranquille!

De toute notre ardeur l'exemple est inutile?

Toi qui, par des transports puissants, Te rends le maître des ames, Descends dans son cœur, descends, Inspire lui la haine que je sens, Et la futeur dont su m'enstammes; Descends dans son cœur, descends.

Danse des Batchantes furieuses autour de Lavinie.

LAVINIE.

Où suis-je? à ciel! dans les murs de Carthage

Qui m'a pu soudain transporter?

J'y vois les seux allumés par la rage
D'une amante que l'on outrage;
Je la vois s'y précipiter,

J'entends ses cris. Dieux! elle expire En nommant un ingrat insensible à sa mort.

C'est en vain qu'en ces lieux ton lâche cœur aspire A me faire un semblable sort.

Va, perside Troyen, cherche une autre conquête.

Reine, écoutez, écoutez tous, Je choisis.....

LA REINE.
Déclarez un choix digne de vous;

Parlez, qui vous arrête?

LAVINIE.

Je choisis Turnus pour époux.

CH & UR.

Que nos cris d'alégresse

Percent jusqu'aux cieux,

Nous sommes victorieux.

Chantons, chantons sans cesse,

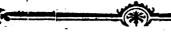
Nous sommes victorieux;

Que nos cris d'alégresse

Percent jusqu'aux cieux.

I A ŘEINE.
Allons trouver le Roi; suivez mes pas, Princesse 3
Il lui faut annoncer un choix si glorieux.





ACTE QUATRIEME.

Palais de Circé.

SCENE PREMIERE.

ENÉE, ILIONÉE.

ILIONÉ E.

U courez-vous? quel soin vous presse? E N E' E.

Je cherché par-tout la Princesse, Je veux lui reprocher son choix, Je veux la voir pour la derniere sois.

ILIONE'E.

En vain pour se venger on se plaint d'une ingrate, Son triomphe en est plus beau.

D'un amour méprisé la vengeance n'éclate Que par un amour nouveau.

ENEE.

Non, j'aimerai toujours l'ingrate qui m'outrage;
Je sens trop quel amour m'engage;

Je me dois épargner le triste & vain effort Que je ferois pour sortir d'esclavage;

Je ne puis obtenir de mon foible courage Que d'avoir recours à la mort.

ILIONNE'E.

Vous voyez la surprise où ce discours me jette; L'amour peut-il réduire un héros au trépas? Non, non, d'un autre soin votre cœur s'inquiete, Vous regretez une sûre retraite

Que nous trouvions en ces climats.

ENE'E.

Je vois tous les malheurs dans le coup qui m'accable,

Je perds l'unique objet qui me paroît aimable;
Je perds l'asyle heureux promis à mes travaux;
Cependant l'amour seul rend mon sort déplorable.

Un amant milérable Est insensible à d'autres maux. 1 L I O N É E.

Des malheureux Troyens perdrez - vous la mé-

Oublierez-vous un si cher intérêt?

Ecoutez leurs soupirs & la voix de la gloire.

E. N. E' E.

Ah! ciel! la Princesse paroît.

SCENE II.

ENÉE, LAVINIE.

ENÉE

Venez-vous insulter à ma douleur mortelle?

Ah! laissez-moi mourir;

Laissez-moi disposer de mon dernier soupir.

Que dis-je? non, venez, venez répondre Aux reproches qui vous sont dûs, Je veux en mourant vous confondre Sur l'injuste choix de Turnus.

Mes transports.... mon amour.... je sens que jo m'égare,

Il regne en mon esprit un désordre fatal. Hélas! est-il bien vrai que votre cœur barbare

Me sacrifie à mon rival? LAVINIE.

Vous prenez un soin inutile D'étaler à mes yeux une seinte douleur; Pourvu que dans ces lieux vous trouviez un asyle, Qu'un autre hymen vous fasse un sort t nquille,

TRAGEDIE. Ma perte est un foible malheur.

ENE'E.

Ah! que ne puis-je à vos yeux même Porter ailleurs mes soupirs & ma foi? Pourquoi feindrois-je ici ce déspoir extrême? Que pourrois-je espérer? tout est perdu pour moi.

Si mon cœur savoit feindre, ingrate, Il feindroit bien plutôt un calme qu'il n'a pas ; Je vous déroberois ma douleur qui vous flatte, Vous ne jouiriez point de mon cruel trépas.

L'AVINIE.

L'amour sur votre cœur n'a pas tant de pu ssance, Didon-avoit su l'embraser.

Vous vites cerendant sa mort avec constance.

ENÉE.

De ce crime odieux cessez de m'accuser.

Didon par ses bienfaits me prévenoit sans cesse, Et ma reconnoissance imita la tendresse; Sensible à son amour plutôt qu'à ses appas, Je lui donnois un cœur qui ne se donnoit pas. Il fallut cependant, pour me séparer d'elle, Des ordres absolus du Souverain des dieux. Ah! que ne souffroit-il que je fusse fidelle? Que ne me laissoit-il éloigné de vos yeux? LAVINIE.

Se peut-il que pour moi votre cœur soit sincere?

ENE'E.

Hélas! en pouvez-vous douter? LAVINIE.

Non, non, qu'il ait plutôt l'ardeur la plus légere, C'est ce que je dois souhaiter.

ENE'E.

D'où vient que je vous vois à vous-même contraire?

Ciel! quel trouble secret semble vous agiter? LAVINIE.

Hélas! si vous m'aimiez, que je serois à plaindre!

ENÉE ET LAVINIE,

ENÉE.

Parlez, expliquez vous, rien ne vous doit contraindre.

LAVINIE.

Qu'aurois-je fait ? grands dieux ! Turnus seroit nommé,

Et vous seriez aimé.

212

ENÉE.

Qu'entends-je! pourquoi donc par un choix si funeste....

LAVINIE.

Les enfers contre vous ont fait parler Didon; Une fureur divine, hélas! a fait le reste, Et d'un amant que je déteste Elle a su m'arracher le nom.

ENÉÉ.

D'une aveugle fureur désavouez l'ouvrage.

LAVINIE.

Ma raison l'approuvoit, & je l'ai dit au Roi. Ma gloire, des serments, la Reine, tout m'engage

A suivre une cruelle loi.

ENÉE.

Que mon ame à la fois est troublée & ravie! Quel excès de plaisir! quel excès de douleur

Vient agiter mon cœur!

En vous perdant, je vais perdre la vie;

J'apprends que vous m'aimez; dans ce fatal inf-

Je meurs plus malheureux, & je meurs plus con-

LAVINIE.

Soupçons dont j'ai suivi l'injuste violence, D'où vient que vous osiez attaquer l'innocence D'un amant digne de mon choix?

Que n'ai-je cru mon cœur qui prenoit sa défense?

Ah! lorsqu'un tendre amour nous tient sous sa puissance,

TRAGE'DIE.
Il faut n'écouter que sa voix.
ENÉE, LAVINIE.
Je cede à ma douleur extrême.

E N É E.

Je souffre tous les maux dont on peut soupirer. L A V I N I E.

Je cause tous les maux qui nous font soupirer. E N É E.

Je vais perdre à jamais le seul objet que j'aime. L A V I N I E.

Du bien qui m'attendoit je me prive moi-même. E N É E, L A V I N I E.

O mort! de nos tourments venez nous délivrer. O mort! unissez-vous, on nous va séparer.

LAVINIE.

Je vois Turnus, il faut que je l'évite. E N É E.

Laissez-moi lui parler, dérobez-lui vos pleurs. Puisque je suis aimé, ce que mon cœur médite Peut réparer tous nos malheurs.

SCENE III.

ENÉE, TURNUS.

E N É E.

S Eigneur, vous cherchez Lavinie;
Permettez qu'un moment j'ole arrêter vos pas.
On a fait choix de vous, & la guerre est finie.
Je sais trop que dans les combats

Le sang de nos sujets ne se doit plus répandre; Mais je puis encore prétendre

Que le fer à la main, aux yeux de nos soldats, Nous terminions seuls nos débats.

T U R N U S. Préféré par l'objet que j'aime, 214 ENE'S ST LAVINIS. Je sais que je pourrois ne pas prendre la loi De votre désespoir extrême ; Mais à la gloire aussi je sais ce que je doi ;. J'accepte le combat, & j'obtiendrai du Roi Qu'il en soit l'arbitre suprême.

Cependant, Seigneur, redoutez Un rival qui sur vous a déjà l'avantage. ENÉE.

La victoire que vous vantez N'est pas pour vous peut-être un si charmant prélage.

On entend une harmonie très-douce.

SCENE IV.

ENÉE.

J'Entends d'agréables concerts; Une clarté plus pure Se repand dans les airs., Un nouveau charme embellit la nature, Et pare l'Univers. C'est Vénus qui descend; tout me fait reconnoîte La déesse de la beauté; Et quelle autre divinité Peut annoncer ainsi qu'elle est prête à paroître?



SCENE V.

V E N U S qui est descendue des cieux, accompagnée de Nymphes, de Graces, de Plaistre & de deux Cyclopes, E N É E.

ENÉE.

D Éesse, à qui je puis donner des noms plus doux ; Mere des Amours & ma mere ; Ouel destin , quelle loi sévere

M'a si long-temps sait languir loin de vous? Votre sils malheureux aimoit sans espérance, Vous avez dans les pleurs laissé coulet ses jours; Que ne m'accordiez-vous du moins votre présence, Si vous ne vouliez pas m'accorder du secours? V É N U S.

Mon fils, connois mieux ma tendresse, Tu ne vois pas toujours ce que fait mon pouvoir 3 En possédant le cœur d'une aimable Princesse, Penses-tu ne me rien devoir?

Quand l'épouse du dieu qui lance le tonnerre, Arme contre tes jours & le ciel & la terre, Apprends ce que j'oppose à toutes ses sureurs. Je te donne les cœurs.

J'ai fait plus, ton rival a des armes fatales
Teintes dans les eaux infernales,
Et je t'apporte ici des armes que Vulcain
Vient de forger pour toi d'une immortelle main.

ENÉE.

Pour vous marquer l'excès de ma reconnoissance, Tous mes discours seroient trop languissants; Servez-vous de votre puissance,

Dans le fond de mon cœur lisez ce que je sens. V E N U S.

Cyclopes, donnez-lui les armes

Qui de son ennemi rendront le sort douteux; Et vous, Graces, Amours, versez sur lui les charmes

Qui d'un aimable objet redoubleront les seux.

Danses des Graces & des Plaisirs.

UN PLAISIR.

Que tes dons sont charmants, déesse de Cythere! Trop heureux qui les peut recevoir! La beauté soumet tout dès qu'elle se fait voir;

C'est régner que de plaire.

Que tes dont sont charmants, déesse de Cythere! Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir! C. H. E. U. R.

Que tes dons sont charmants, déesse de Cythere! Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir! V É N U S.

A peine Jupiter en lançant le tonnerre Peut s'attirer le respect de la terre s Sans effort deux beaux yeux Se les attirent mieux.

CHEUR.

A peine Jupiter en lançant le tonnerre
Peut s'attirer les respects de la terre;
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

V É N U S.

Dieux, mortels, c'est à moi qu'il faut que tost se rende;

Je ne veux pour encens que de tendres soupirs;

Les honneurs que Vénus vous demande

Sont les plus doux plaisirs.

U N P L A I S I R.

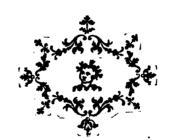
Suivons tous, adorons une puissance aimable.
Transports délicieux, nous nous livrons à vousAdorons, suivons tous
Un puissance aimable.
Ah! quel bonheur pour nous

2.17

Qu'un empire inévitable Soit un empire si doux!

Suivons tous, adorons une puissance aimable. Transports délicieux, nous nous livrons à vous.

Adorons, suivons tous
Une puissance aimable.
Ah! quel bonheur pour nous
Qu'un empire inévitable
Soit un empire si doux!



216 ENÉE ET LAVINIE,

ACTE CINQUIEME.

Temple de Junon.

SCENE PREMIERE.

LAVINIE.

Q Uel triste sort dans ce temple m'a-

Pourquoi faut-il que j'y suive la Reine?

Lei tout reconnoît la maitresse des dieux,

Qui nous hait & qui nous accable.

Turrus seroit peu redoutable

Sans le secours qui lui vient de ces lieux.

Peut-être le combat en ce moment commence, Peut-être en ce moment Enée est en danger. Justes dieux! prenez sa défense. Ah! pourriez-vous ne le pas protéger!

Qu'ai-je dit? où m'emporte une ardeur téméraire? Dans le temple où je suis quels vœux ai-je formés? Vœux trop ardents, tenez-vous renfermés, Vous pourriez de Junon redoubler la colere.

Hélas! quand pour moi seule il expose ses jours, Quand je vois de sa mort l'image menaçante, Il faut encor qu'une timide amante Ne puisse de ses vœux lui prêter le secours.

SCENE II.

LA REINE, LAVINIE.

LA REINE.

M A fille, triomphons, j'ai fait un sacrifice Qui nous promet un heureux sort. Du plaisir que je sens partage le transport. Il n'en faut point douter, Junon nous est propice, Et l'on va du Troyen nous annoncer la mort.

LAVINIE.

Sa mort! ah je frémis!

LA REINE.

Quelle est cette surprise? Quoi! contre un ennemi le ciel nous favorise, Et j'entends vos soupirs, je vois couler vos pleurs?

LAVINIE.

Puisque ma flamme s'est trahie, Je ne vous cache plus mes mortelles douleurs; Avec cet ennemi je vais perdre la vie.

LA REINE.

Qu'entends-je? ah! rougissez de cet indigne amour. L A VINIE.

Contentez-vous qu'il m'en coûte le jour.

Chere ombre, qui déjà peut-être Dans ces funestes lieux erres autour de moi, Je dois en te suivant récompenser ta foi Que j'ai su si mal reconnoître.

Je vais ou te venger des crimes que j'ai faits, Ou m'unir à toi pour jamais.

SCENE III.

LAREINE, LAVINIE, CAMILLE

LA REINF.

H Élas! quel est ce trouble, & que dois-je en attendre?

Parle, quel est l'arrêt que le sort vient de rendre?

CAMILLE.

Ah! que ne pouvez-vous à jamais l'ignorer! Sous le fer ennemi Turnus vient d'expirer.

LA REINE.

O présages prompeurs! ô destin trop contraire! CAMIL'LE.

Le superbe Troyen va se rendre en ces lieux.

LA REINE.

Fuyons un vainqueur odieux 3 Déesse, a-t-il enfin surmonté ta colere?

CENE IV.

LE ROI, ENE'E, LAVINIÈ, ILIONEE, CAMILLE, Soldats Troyens, Peuples Latins.

LEROI.

A fille, tu vois le vainqueur; Pour prix de sa victoire il a droit sur ton cœut; Mais pour ne vous unir qu'avec d'heureux présages. Je veux que ses hommages

De Junon, s'il se peut, fléchissent la rigueur. ENEE.

Il ne me suffit pas que sa colere cesse,

Mon

TRAGÉDIE. 22T Mon bonheur le plus grand dépend de la Princesse.

A Lavinie.

Votre cœur avec moi daigue-t-il partager Les doux transports que ressent ma tendresse?

LAVINIE.

Prince, vous ne devez songer Qu'à sléchir la déesse.

E N É E.

Redoutable Junon, je viens à vos genoux Par des respects prosonds expier ma victoire; Ce jour donne à mon nom une nouvelle gloire. Et dans ce même jour je me soumets à vous. Consentez au repos où le destin m'appelle, Après tant de travaux si longs & si cruels;

La haine des immortels Ne doit pas être immortelle.

LE ROI.

Espérons, espérons le succès le plus doux; Le ciel ouvre à nos yeux ses barrieres brillantes; On ne voit point les marques menaçantes Qui nous aunoncent son courroux.

SCENE V.

JUNON dans les cieux, LE ROI, ENÉE, LAVINIE, &c.

JUNON.

Nvincible gerrier, Junon vient vous apprendre Qu'à vos heureux destins elle daigne se rendre; Ma haine contre vous n'a que trop combattu: Il n'est rien qu'à la fin la Vertu ne surmonte;

A Vénus tout cede sans honte, Et vous avez pour vous Vénus & la Vertu.

Junon disparost, Tome IV.

Enée et Lavinie, 222 ENÉE ET ILIONÉE. Souveraine du ciel quelle reconnoissance Ferons-nous paroître à tes yeux? LE ROI, LAVINÍE. Une fincere obéissance Est l'encens le plus doux que reçoivent les dieux.

SCENE VL

LE ROI, LAVINIE, ENÉE, ILIONÉE. CAMILLE, Soldas Troyens, Peuples Latins.

V Ous, qu'un autre ciel a vu naître, Troyens, pour votre Roi venez me reconnoître; Venez à mes sujets vous unir pour toujours : Vénus vous a conduits sur ces rives aimables.

Attirez-nous des regards favorables De la déesse des Amours.

CAMILLE, ILIONÉE.

Quel bonheur va combler ces lieux !

En faveur de son fils Vénus y doit répandre Ses bienfaits les plus précieux.

Ses dons sans se faire attendre Sauront flatter nos défirs;

L'amour heureux n'en sera pas moins tendre; Tous les soupirs

Naîtront au milieu des plaifirs.

CHŒUR.

Ouel bonheur va combler ces lieux! En faveur de son fils Vénus y doit répandre Ses bienfaits les plus précieux. Ses dons sans se faire attendre Sauront flatter nos désirs;

L'amour heureux n'en sera pas moins tendre; Tous les soupirs Naîtront au milieu des plaisirs.

l'union des deux peuples.

CAMILLE, ILIONÉE.

On se plaint de l'amour, on languit, on soupite, On déteste cent sois son tyrannique empire,

Et ses triftes engagements;

Mais après des peines cruelles,

Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fidelles,

On craint d'avoir soussert de trop légers tourments. C H & U R.

On se plaint de l'amour, on languit, on soupire, On déteste cent sois son tyrannique empire,

Et ses tristes engagements; Mais après des peines cruelles,

Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs

On craint d'avoir souffert de trop légers tourments,



L E T T R E S

A L'IMITATION DES HÉROÏDES

D' O V I D E.

DIBUTADIS A POLEMON.

On dit que Dibutade de Sicione inventa la sculpture.
Un soir sa fille traça sur une muraille les extrémites
de l'ombre de son amant, qui se formoir à la lumiere
d'une lampe; & cela donna à Dibutade la premiere idée de tailler une pierre en homme. Je suppose que cette sille ayant vu une belle statue de la
façon de son pere, écrit à son amant. Les noms
de Dibutadis & de Polemon sont seints.

Ne nouvelle joie, & que je veux t'écrire, Tient mon esprit tout occupé. Mon pere m'a fait voir un marbre qui respire, Du moins si l'œil n'est pas trompé.

Qui ne s'étonneroit que la pierre ait su prendre La molesse même des chairs, Et ce je ne sais quoi de vivant & de tendre Oui forme les traits & les airs?

Tu sais quelles raisons me sont aimer la vue D'un marbre si bien travaillé. D'une si douce joie on n'a point l'ame émue, Sans que l'amour y soit mêlé.

Par ce divin chef-d'œuvre est à mes yeux offerte L'image de cet heureux soir Qui répara si bien une légere perte

Qui répara si bien une légere perte Que tu crus alors recevoir.

Tu venois me parler, j'étois avec mon pere: Il sair, il approuve nos seux; Mais un pere est toujours un témoin trop sévere Pour les amours & pour les jeux.

Quelques mots au hazard jettés par complaisance Composoient tout notre entretien; Et nous interrompions notre triste filence, Sans toutesois nous dire rien.

Une lampe prétoit une lumiere sombre Qui m'aidoit encore à rêver. -Je voyois sur un mur se dépeindre ton ombre, Et m'appliquois à l'observer.

- Car tout plaît, Polemon, pour peu qu'il représente L'objet de notre attachement; C'est assez pour slatter les langueurs d'une amante Que l'ombre seule d'un amant.

Mais je poussai plus loin cette douce chimere, Je voulus fixer en ces lieux, Attacher à ce mur une ombre passagere, Pour la conserver à mes yeux.

Alors en la suivant du bout d'une baguette, Je trace une image de toi; Une image, il est vrai, peu distincte, imparsaite, Mais ensin charmante pour moi.

Dibutade attentif à ce qu'amour invente, Con oit aussi-tôt le dessein De tailler cette pierre en figure vivante, Selon l'ébauche de ma main-

Ainsi, cher Polemon, commence la seulpture;

Graces à ces heureux hazards. L'Amour qui sut jadis débrouiller la nature, Aujourd'hui fait naître les arts.

Je sens un doux espoir à qui mon cœur se livre; Tout l'avenir s'offre à mes vœux.

Puisqu'on peut vivre en marbre, on y voudra

Pour se montrer à nos neveux.

Les héros par cet art étendront leur mémoire
Bien loin au-delà de leurs jours;
Et le foin qu'ils auront d'éterniser leur gloire,
Eternisera nos amours.

Combien de demi-dieux, dont les hommes peutêtre

Eussent oublié jusqu'au nom ! Que d'exemples puissants que l'on n'eût pu connoître,

Si je n'eusse aimé Polemon!

Mais si tu ressemblois à tant d'amants volages, Si tu changeois à mon égard, Oserois-tu jetter les yeux sur les ouvrages Que va produire un si bel art?

Ta noire trahison auroit toujours contre elle La voix de ces témoins muets, Qui te reprocheroient cet amour si sidelle Dont ils sont tous autant d'essess.

Je t'offense, & je sais qu'il s'éleve en ton ame Un vif, mais doux ressentment. Viens, je réparerai ces soupçons de ma slamme Que je condamne en les formant.

Quoi ! de tels changements seroient - ils done possibles ! Quoi! cet amour toujours vainqueur Aimeroit par moi des marbres insensibles Et n'animeroit plus ton cœur?

FLORA A POMPÉE.

Pompée étant encore jeune, aima la courtisanne Flora, dont la beauté étoit si grande qu'on la sit peindre dans le temple de Castor & de Pollux. Géminius, ami de Pompée, devint éperduement amoureux d'elle; mais comme elle étoit prévenue de la passion qu'elle avoit pour Pompée, elle n'écouta pas Géminius. Pompée ayant pitié de son ami, la lui céda. Elle en tomba malade de chagrin, & c'est dans cet état qu'elle lui écrit.

Pête à voir arriver la mort que je désire, Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs. Ma main encor n'a la force d'écrire Que pour exprimer mes douleurs.

De mes triftes regards on voit le feu s'éteindre, Mon teint perd cet éclat qui m'attiroit les yeux s Et croiroit-on que Rome me fit peindre Pour orner les temples des dieux?

En vain sur ces portraits les étrangers me vantent 3 Qu'on les ôte, Pompée, ils me font trop d'honneur. Non, ce n'est plus Flora qu'ils représentent, Depuis qu'elle n'a plus ton cœur.

Te fouvient-il du temps où ta flamme inquiete Craignoit si tendrement des rivaux malheureux? Ah! disois-tu, dans quel trouble me jette L'offre qu'ils te font de leurs vœux?

Pourras-tu, ma Flora, résister à leurs larmes?

LETTRES

222 Pourrai-je dans ton cœur tenir seul contre eux tous? Que mon amour veut de mal à ces charmes Qui m'attirent tant de jaloux!

Je te disois alors, je mettois en usage Tout ce qui te pouvoit guérir de ce souci. Ciel! quelle erreur! étoit-ce mon partage Que de te rassurer ainsi?

C'étoit toi qui devois jurer à ta maîtresse Que tu ne serois point touché par tes rivaux; Que tu pourrois jouir de sa tendresse, Malgré la pitié de leurs maux.

Que me reproches-tu? J'étois trop insensible Aux soupirs qu'on poussoit pour ébranler ma foi ; De tendres soins me trouvoient invincible Lorsqu'ils ne partoient pas de toi.

Voilà, dieux immortels, voilà ce qui l'irrite; Vous écoutez ici les plaintes d'un amant. Et qu'est-ce donc désormais qui mérite Un éternel attachement?

Ne dispoint qu'aux douceurs de la plus vive flamme Il falloit d'un ami préférer le repos; Ne prétends point nous déguiler ton ame Sous de vains discours de héros.

On sait jusqu'à quel point l'amitié doit s'étendre, Jusqu'où doit nous pousser un si cher intérêt. D'autres héros ont daigné nous apprendre Qu'où l'Amour parle, tout se rait.

Ton changement n'a point une cause plus belle Que ceux qui font gémir tant de cœurs amoureux; Tu n'es au fond qu'un amant infidele, Et non un ami généreux.

Pourquoi, lorsqu'il voyoit sa flamme rebutée,

Ton rival t'a-t-il pu toucher par ses ennuis? Et moi qui perds tout ce qui m'a flattée, Et moi qui meurs, je ne le puis.

J'attendris ton ami par ma douleur extrême. Comment de tes présents jouiroit-il jamais? Il se reproche, il condamne lui-même La cruauté de tes biensaits.

Il veut te rappeller, je le retiens sans cesse; Car quand tu reviendrois, quel sort seroit le mien ? Je devrois tout à sa seule tendresse, Pompée, & ne te devrois rien.

En me cédant à lui, tu t'es rendu justice; Il n'est pas comme toi barbare & sans amoura Je n'aurois pas à craindre un sacrifice, Si je pouvois l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur, hélas! rien ne t'efface? Quel charme malheureux a su me prévenir! Queije voudrois l'adorer en ta place, Pour te plaire, ou pour te punir!

Alors mes soins pour lui tendres, ardents, durables, Passeroient tous les soins que pour toi j'ai perdus, Et je rendrois encor plus déstrables Tous les biens que tu n'aurois plus.

Trop vaine illusion, & trop tôt dissipée!
Quoi! d'un fatal amour je pourrois me guérir?
Quoi! j'aimerois un autre que Pompée?
Non, je ne saurai que mourir.

ARISBE AU JEUNE MARIUS.

Quand Marius eut été chasse de Rome par la faction de Silla, & se fut retiréen Afrique, son fils qui l'accompagnoit tomba entre les mains d'Hiempsal, Roi de Numidie, qui le retint prisonnier. Une des semmes de ce Roi devint amoureuse du jeune Marius, & eut la générosité de lui fournir des moyens de sortir de sa prison, quoique par-là elle le perdit pour jamais. C'est après qu'elle lui a rendu sa liberté, & qu'il a rejoint son pere, qu'elle lui écrit,

Depuis que je me suis privée De tout ce qui flattoit mes plus tendres désirs, Dans votre souvenir me suis-je conservée? Songez-vous à mes déplaisirs?

Il n'est point de fin pour mes peines, Rien ne sauroit rejoindre Arisbe & Marius. Je ne me repens pas d'avoir brisé vos chaînes, Je me plains de ne vous voir plus.

Combien, avant votre sortie, Un demi-jour m'eût-il duré sans vous parler? Et maintenant les mois, & les ans, & ma vie, Tout sans vous, tout va s'écouler.

Seule & mortellement blessée, Je parcours ce palais de l'un à l'autre bout, Et ne saurois bannir l'espérance insensée Que j'ai de vous trouver par-tout,

Qui le croiroit? je revois, j'aime Les lieux où par le Roi vous étiez resserté, Et je vous redemande à cette prison même D'où mon amour vous a tiré,

L'attends avec impatience

LETTRES

237

Que l'ombre de la nuit se répande sur nous; Ma tristesse redouble en ce vaste silence, Et ce temps m'en paroit plus doux.

Tout me peint l'objet que j'adore, Lorsqu'en mes yeux lassés le sommeil est entré 5 En songe quelquesois (ce bien me reste encore) Je crois vous avoir recouvré.

Mais vous avouerai-je une crainte Qui passe tous les maux de mon cœur agité? Je crains que votre amour n'ait été qu'une seinte Pour obtenir la liberté.

Je me représente sans cesse Combien vous me pressez d'ouvrir votre prison; Je ne me souviens point d'aucun trait de tendresse: Vous donniez tout à la raison.

Vous me parliez toujours d'un pere Dont il falloit servir la haine & le courroux; Jamais la liberté ne vous en sut moins chere; Quoiqu'elle m'arrachât à vous.

Hélas! d'où vient que ma mémoire Repasse les discours & les soins d'un amant? Pour ne le voir jamais, est - il besoin de croire Qu'il m'aimât sans déguisement?

Oui, d'une absence si cruelle 11 faut que cette idée adoucisse l'ennui. J'ai besoin de penser, Marius est sidele, Et je n'ai pas trop fait pour lui.

Triste plaisir! douceur trompeuse!
Mes maux, si vous m'aimez, doivent s'en augmenter;
Votre pette à mon cœur en est plus douloureuse,
Cependant je veux m'en statter.

V 2

Peut-être la fierté romaine S'oppose aux sentiments que vous auriez pour moi; Je suis une Numide, & votre ame hautaine Dédaigne d'être sous ma loi.

Se peut-il qu'un climat devienne Pour l'empire d'amour un climat étranger? La beauté qui n'a pas le droit de citoyenne, A toujours celui d'engager.

D'ailleurs je ne suis plus Numide, De son propre intérêt mon amour est vainqueur; La naissance n'est rien où la vertu décide, Je suis Romaine par le cœur.

N'admirez plus tant la mémoire Des plus fameux héros que Rome ait mis au jour; J'ai plus fait par l'effort, quoique moins pour la gloire,

J'ai sacrifié mon amour.

Grands dieux! vous vîtes seuls mes peines, De l'excès de mes maux vous fûtes seuls témoins, Lorsqu'enfin arriva la nuit où de ses chaînes Marius sortit par mes soins.

Tandis qu'une troupe choisie Conduisoit ce dessein sur mes ordres secrets; Tandis, pour dire mieux, qu'on m'arrachoit la vie; En exécutant mes projets;

Par une tendresse contrainte Je tâchois d'occuper ou d'amuser le Roi. Dans l'état où j'étois, quelle cruelle feinte! Quel supplice qu'un tel emploi!

Auce combien d'inquiétude

2 43 Je sentois s'écouler & comptois les instants! Ciel ! disois-je tout bas dans cette incertitude, Sait-on bien se servir du temps?

Prend-on bien toutes ses mesures? Amour, dans ces périls tu m'as fait embarquer; Amour, veille pour nous, veille en ces conjonctures, Un rien peut faire tout manquer.

Maintenant, ajoutois-je ensuite, Des Gardes du palais on a trompé les yeux. On vient à Marius, il sort, il prend la fuite, Il est déjà hors de ces lieux.

Alors de cette douce image Mon esprit à tel point se laissoit occuper, Que cet air inquiet dépeint sur mon visage Commençoit à se dissiper.

Enfin, quand le Roi m'eut quittée, Las de me voir distraite, & peut être offenlé, Je courus, & de crainte & d'espoir agitée, Savoir ce qui s'étoit passé.

On m'apprit une heureuse issue, La nouvelle flattoit tous les vœux de mon cœur s Je brûlois de l'apprendre, & quand je l'eus reçue, J'en pensai mourir de douleur.

Tant qu'à me rendre malheureuse Moi-même j'employai mes soins & mes efforts, Je ne sais quel plaisir d'une ame généreuse Me soutint par de doux transports.

Mais que cette ardeur de courage Est après son effet prompte à se démentir! Dès que de mes malheurs j'eus achevé l'ouvrage, Je commençai de les sentir.

Telle fut ou mon injustice,
Ou la vive douleur de vous avoir perdu,
Que j'osai reprocher cet important service
A ceux qui me l'avoient rendu.

Mon cœur à lui-même contraire, De cet heureux succès jouit en gémissant; Je n'en rougirai point, ce qu'Arisbe a su faire Excuse assez ce qu'elle sent.

Que je crains qu'aucune foiblesse N'aide de votre part à me justifier! Libre, regrettez-vous les marques de tendresse Que vous reçûtes prisonnier?

Vous dûtes vers Arisbe absente, En sortant de ces lieux, envoyer un soupir; Vous méritâtes peu les bienfaits d'une amante, S'ils vous firent trop de plaisse.

Un autre amant eût fui moins vîte.
Pour tourner mille fois les yeux vers ce palais:
C'est-là que je la laisse, eût-il dit; je la quitte
Pour ne la retrouver jamais.

Que sais-je? un autre amant peut-être, En rompant ses liens, eût rendu des combats. Ah! si dans votre cœur ce sentiment put naître, De quoi ne me paya-t-il pas?

Mais, dieux! quel bonheur j'envilage! C'est un prix assez grand que mon amour reçoit, Si près d'une rivale on ne fait pas usage De la liberté qu'on me doit.

CLÉOPATRE A AUGUSTE.

On fait l'histoire de Cléopatre. Il est besoin de se la rappeller un peu, pour bien entrer dans l'esprit de cette lettre; car je suppose que Cléopatre, après la mort d'Antoine, s'étant ensermée dans les tombeaux des Rois d'Egypte, écrit à Auguste, & lui tourne le plus adrouvement qu'elle peut, pour sa justification, les principaux événements de sa vie. Sur-tout il faut se souvenir combien Cléopatre étoit une Princesse galante, & que dans l'etat où elle se trouvoit alors, il ne lui restoit plus d'autre ressource auprès d'Auguste, qu'une coquetterie bien conduite.

J E crois devoir, Seigneur, vous épargner mavue;
En l'état où je suis j'évite tous les yeux:
Je fuis le solcil même, & je suis descendue

Dans les tombeaux de mes aïeux.

Ce funcite séjour, conforme à mes pensées, Excite mes soupirs, & nourrit mes douleurs; Ces morts m'offrent en vain leurs fortunes passées, Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croyez pas, Seigneur, que Cléopatre y compte La gloire dont le ciel se plaît à vous charger; Dans l'Univers entier elle auroit trop de honte D'être seule à s'en affliger.

Reine sans diadême, & n'attendant que l'heure D'une prison affreuse ou d'un bannissement, Dans ses états conquis Cléopatre ne pleure Que la perte de son amant.

Quand cet amant, & moi par ses désirs guidée,

Nous armions contre vous tant de peuples divers;
Nous n'avions point conçu l'ambitieule idée

De vous disputer l'Univers.

Et ne voyions-nous pas que totrjours vers l'empiré Le destin vous faisoit quelque nouveau dégré? Je me rendis à lui sur les mers de l'Epire, Avant qu'il se sût déclaré.

Rien ne nous annonçoit encor notre disgrace, J'en voulus en fuyant prévenir les arrêts; Et depuis vous savez si l'Egypte eut l'audace De s'opposer à vos progrès.

Non, non, sans jalousie & d'un esprit tranquille, De vos heureux succès nous regardions le cours; Nous voulions seulement assurer un asyle A de malheureuses amours.

Marc-Antoine passoit pour le second de Rome, Par mille heureux exploits ce nom sut consirmé. Ses manieres, son air, tout étoit d'un grand homme, L'ame encor plus, & je l'aimai.

Je sais que son esprit violent, téméraire, Foujours aux passions se laissoit prévenir; Et je craignois pour lui la fortune prospere Qu'il ne savoit pas soutenir.

Je l'aimai cependant; c'est une loi satale Que l'amour doit causer tous mes événements: Je m'attache aux héros, je suis tendre & j'égale Leurs vertus par mes sentiments.

Ah! Seigneur, à vos yeux lorsque j'irai paroître, Prenez d'un ennemi le visage irrité; Traitez-moi, s'il se peut, comme un superbe maître; Je craindrois trop votre bonté. Je m'appréte à me voir en esclave traînée Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de Rois: La maison des Césars, telle est ma destinée, Doit triompher de moi deux sois.

Célar, dont les vertus ont été consacrées, Par mille aimables soins triompha de mon cœur; Et vous triompherez de moi, de ces contrées, Aussi juste, & plus grand vainqueur.

Il préféra pourrant la plus douce victoire. Dieux quels soupirs poussoit le maître des humains! Que d'amour dans une ame où régnoit tant de gloire,

Que remplissoient tant de desseins!

Combien me jura-t-il qu'au sortir de la guerre, Si le ciel en ces lieux n'est pas tourné ses pas, Il est manqué toujours au vainqueur de la terre D'adorer mes foibles appas?

Combien me jura-t-il qu'il ent changé sans peine Tant d'honneurs, de respects & d'applaudissements, Contre un des tendres soins dont j'étois toujours pleine,

Contre mes doux empressements?

Aussi pour être heureux, s'il peut jamais suffire De posséder un cœur, d'en avoir tous les vœux, De se voir prévenir dans tout ce qu'on désire, César sans doute étoir heureux.

Je le sens bien, Seigneur, je me suis égarée, J'ai trop dit que César a vécu sous mes loix; Bientôt vous me verrez pâle & désigurée, Et vous condamnerez son choix.

Mais si le grand César souhaita de me plaire,

Mes jours couloient alors dans la prospérité.

Le sort, vous le savez, favorable ou contraire,

Décide aussi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revoyois l'image, Si mes larmes touchoient le ciel, ou l'Empereur, Peut-être... Mais hélas i quel retour j'envisage! D'où me vient cette douce erreur?

En me la pardonnant, imitez la clémence De qui pour vos vertus voulut vous adopter; Vous seriez par le sang, par l'aveugle naissance, Moins obligé de l'imiter.





DIVERSES PETITES PIECES

DE POESIE.

PORTRAIT DE CLARICE.

J'Espere que Vénus ne s'en fâchera pas,
Assez peu de beautés m'ont paru redoutables;
Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où regne la tendresse,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte! il falloit justifier sans cesse
Ce cœur oisse qui m'étoit reproché.

Je disois quesquesois: qu'on me trouve un visage Par la simple nature uniquement paré, Dont la douceur soit vive, & dont l'air vis soit sage, Qui ne promette rien, & qui pouttant engage; Qu'on me le trouve, & j'aimerai.

Ce qui seroit encor bien nécessaire,
Ce seroit un esprit qui pensat finement,
Et qui crût être un esprit ordinaire,
Timide sans sujet, & par-là plus charmant;
Qui ne pût se montrer, ni se cacher sans plaire;
Qu'on me le trouve, & je deviens amanto

On n'est pas obligé de garder de mesure

Dans les souhaits qu'on peut sormer;

Comme en aimant je prétends estimer,

Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture,

Vertueux sans rien réprimer,
Qui n'eût pas besoin de s'armer
D'une sagesse austere & dure,
Er qui de l'ardeur la plus pure
Se pût une sois enssammer;
Qu'on me le trouve, & je promets d'aimet;

Par ces conditions j'effrayois tout le monde, Chacun me promettoit une paix si prosonde Que j'en serois moi-même embarrassé. Je ne voyois point de bergere Qui, d'un air un peu courroucé, Ne m'envoyat à ma chimere.

Je ne sais cependant comment l'amour a fait, Il faut qu'il ait long-temps médité son projet; Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice, Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits: Je crois, pour moi, qu'il me l'a faite exprès. Oh! que l'amour a de malice!

LES JEUX OLYMPIQUES.

Sur une passion qui avoit déjà duré cinq ans.

J Adis de cent ans en cent ans
La magnifique Rome à tous ses habitants
Donnoit une superbe sète,
Et les hérauts crioient: Citoyens, accourez,
Vous n'avez jamais vu, jamais vous ne verrez
Le spectacle qu'on vous apprête.

Ce n'est pas qu'à parler dans la grande rigueut, On n'est bien pu trouver quelque tête chenue D'une opiniâtre vigueur, Par qui la sête est été déjà vue, DIVERSES.

Mais quoi! dans la condition
Où les dieux ont réduit la trifte vie humaine,
Un cas si singulier ne valoit pas la peine

Qu'on en fit une exception.

Telle est chez les amours la coutume établie;

La même chose s'y publie

A des jeux solemnels qu'ils célebrent entr'eux. Mais ce qui doit causer une douleur amere, C'est que tous les quatre ans on célebre ces jeux:

Cependant pour ces malheureux C'est une sête séculaire, Jamais un amour n'en voit deux.

Avoir vécu deux ans, la carriere est jolie; Trois, c'est le bout du monde, on ne les peut passer.

Mais aller jusqu'à quatre, oh! ce seroit folie,
Si seulement ils osoient y penser;
Ils n'avoient pas jadis les mêmes destinées,
Un amour fournissoit sa quinzaine d'années,
Sa vingtaine, pour faire un compte encor plus

Hélas! bien moins de temps aujourd'hui les emaporte:

Et s'il faut que toujours ils baissent de la sorte, Dieu sache ce qu'ils deviendront.

Quel fut l'étonnement de la troupe légere, Lorsqu'à ces derniers jeux, & dans un grand concours,

S'avança le doyen de Cypre & de Cythere,
Le Mathusalem des amours,
Un amour de cinq ans, & qui de ce spectacle
Leur eût fait par avance un fidele rapport!
Le petit peuple ailé, dans un commun transport,
Battit des mains, cria miracle.

Mais, grands dieux! que ne fut-ce pas

T42 POÉSIES

Quand il vint dans la lice, & malgré ce grand age, Sur de jeunes rivaux remporta l'avantage En mille différents combats?

Car ces jeux ressembloient à ceux que vit l'Elide, Jeux guerriers, où venoient s'exercer les amours; Tantôt à déclarer une slamme timide,

Qui veut parler & qui se tait toujours; Tantôt à placer bien ces douces bagatelles,

Ces petits soins qui touchent tant; Tantôt à se plaindre des belles Avec respect, & même en s'emportant. Que sais-je ensin? sous cette sausse image

Ils préludent ensemble à leurs charmants emplois, Rien n'aide tant à leurs exploits Que ce solide apprentissage.

D'une foule d'amours le vainqueur fur suivi.

De toutes parts l'alégresse s'exprime
Par mille cris redoublés à l'envi;
L'un admire à cinq ans quelle réceire.

L'autre veut savoir le régime Dont jusqu'alors il s'est servi.

Mais lui, ce ne sont pas ici, comme j'espere, Dit-il, les derniers jeux où je me trouverai : Il n'est pas encor temps que je sois admiré; Et qu'il soit dit sans vous déplaire,

Tous tant que vous voilà, je vous enterrerai. Mon destin sera tel, que des amours antiques, Chez les amours suturs moi seul je serai soi; On me consultera sur de vieilles pratiques

Dont la mémoire auroit péri sans moi. Mais puisque vous voulez savoir ce qui me donne Cette longue santé dont vous êtes supris, Je vis de ce beau seu qui sort des yeux d'Iris.

Et comme on voit, la nourriture est bonne,

SONNET.

E suis (crioit jadis Apollon à Daphné, Lorsque tout hots d'haleine il couroit après elle, Et lui contoit pourtant la longue Kyrielle Des rares qualités dont il étoit orné.)

Je suis le dieu des vers, je suis bel esprit né; Mais les vers n'étoient point le charme de la belle. Je sais jouer du luth, arrêtez. Bagatelles, Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine, Je suis par mon savoir dieu de la médecine. Daphné suyoit encor plus vîte que jamais.

Mais s'il eût dit, voyez quelle est votre conquête, Je suis un jeune dieu, toujours beau, toujours frais ; Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

SUR un souper où l'on souhaitoit qu'une personne qui en devoit être s'ennuyât.

PRIERE A L'ENNUI.

O Toi, terrible dieu, que l'on n'honore guere,
Du moins d'un culte volontaire,
Ennemi de la joie, ennui, puissant ennui,
Goûte un plaisir nouveau, je t'invoque aujourd'hui.
Va t'établir ce soir dans la noble cohue,
Descends enveloppé d'une invisible nue;
Lorsque tu t'introduis sans qu'on sache comment,
Tu regnes plus absolument.

Mene avec toi ta troupe, & qu'elle soit complette,

Le trifte sérieux & la langueur secrette,

.244

Par qui les plaisirs sont chassés, Les compliments froids & glacés, Les nouvelles de la gazette,

Les longs contes remplis de détails entassés; Ou, qui pis est, les ris forcés, La gaieté fausse & contresaite,

Les bons mots d'autrui qu'on répete; Et qui même font mal placés.

Que d'un repas très-court les convives lassés, Cachent leurs bâillements sous une main discrette; Ou'ils prêtent à l'horloge une oreille inquiete, Et ne se montrent empresses

Qu'à faire avant minuit une heureuse retraite. Ennui, tu me diras qu'en présence d'Iris Il ne t'est pas aisé d'établir ton empire, Que son aimable vue animant les esprits.... Je t'entends, à cela je n'ai qu'un mot à dire. Et bien, tu ne dois pas songer

A régner sur toute la bande; Mais Iris peut leur plaire, & pourtant enrager; C'est sur elle, grand dieu, qu'il faudra te venger,

Puissant ennui, je te la recommande.

SUR un retour qui devroit être au mois d'octobre.

E reviendras-tu point? ne ferai-je sans cesse Que d'inutiles vœux pour hâter ta paresse, Mois charmant, mois aimable, où de ses dons nouveaux,

Bacchus remplira nos tonneaux? De vignerons contents quand verrai-je une armée Par les ordres du dieu dépouiller ses états, Et faire bouillonner la liqueur enflammée, Merc

Mere des jeux, & l'ame des repas?

Ainsi dans le fond d'un bocage
Je parlois seul, & Bacchus m'entendit;
Il crut qu'ensin je lui rendois hommage,
Et de ce tardif avantage
Le dieu des buveurs s'applaudit.

Mais l'Amour, qui savoit combien Iris m'occupe
Et dans quel temps son retour est réglé,
De mes discours avoit lui seul la clé,
Et prenoit l'autre dieu pour dupe.

RÊVERIE.

A Vous que j'aime, & n'en aime pas moins
Pour vous aimer dans le silence;
A vous à qui je rends des soins
Inconnus & sans récompense;
A vous, qui pourrez bien ne le jamais savoir;
En ces lieux écarrés j'adresse cet hommage,
Et je puis seulement me rendre témoignage
Que j'aime à faire mon devoir.
Je doute même que tout autre
En pareil cas s'en acquittât ainsi;
Mais vous, si vous faissez le vôtre,
Vous devineriez tout ceci.

ETRENNE pour l'année 1701.

En commençant, Iris, l'an qui fuit mil sepe cens
Je voulois sous vos loix mettre ma destinée,
Je voulois de mes vœux vous promettre l'encens,
Seulement pour ladite année:
Tome IV.

246

Cela n'a jamais d'autre sens.

Mais avec cette année un siecle aussi commence 7

Attendons, ai-je dit, nous pouvons à bon droit

De l'un & l'autre bail peser la disférence.

Mais les appas d'Iris souffrent-ils qu'on balance 7

Et bien donc, pour le siecle soit.

AUTRES ETRENNES.

E N ce jour solemnel, où de vœux redoublés Plus qu'en tour autre temps les dieux sont accablés, J'ai fait des vœux hardis, & peut - être impossibles; J'ai demandé des jours occupés & paisibles,

Des plaisirs viss, fans le secours puissant Du trouble & de l'inquiétude, Des biens dont la longue habitude Eût le charme d'un goût naissant,

De, la gloire, non-pas cette vaine sumée Qui va se répandant au loin, Mais cette gloire qu'avec soin Dans son cœur on tient rensermée.

Tel étoit mon placet. Jupiter mit au bas En caracteres longs, qu'on ne lisoit qu'à peine, Renvoyé vers l'aimable Ismene, Ceci ne me regarde pas.

SUR des écrennes avancées d'une année fur l'autre.

E dieu de l'Hélicon & celui de Cythere, Souverains des plaifirs, sont convenus entr'eux De payer tous les ans à celle qui m'est chere Un tribut de vers amoureux; Elle qui n'est pas ménagere,

Veut en mil sept cens un manger mil sept cens deux; Et les divinités faciles à ses vœux,

N'y savent rien que de la laisser faire. Ou'en arrivera-t-il? Le fonds manquera? Non.

L'Amour fournit toujours, la source est abondante.

Oui l'Amour, direz-vous, mais pour votre Apollon. Oh! quand l'Amour le prend d'un certain ton, Il faut, ma foi, qu'Apollon chante.

1. HOROSCOPE

E n'avois garde, Iris, de ne vous aimer pas \$ Je ne m'étonne plus de mon amour extrême,

Le ciel dès ma naissance même Promit mon cœur à vos appas.

Un astrologue expert dans les choses sutures, Voulut en ce moment prévoir mes aventures ; Des planetes alors les aspects étoient doux,

Et les conjonctions heureuses, Mon berceau fut le rendez-vous Des influences amoureuses;

Vénus & Jupiter y versoient tour à tour Tant de quintessence d'amour,

Que même un œil mortel eût pu la voir descendre; De leur trop de vertu qui pouvoit me défendre? Hélas! je ne faisois que de venir au jour. Ou'ils prennent bien leur temps pour nous faire un cœur tendre!

Quand de mon avenir fatal L'astrologue d'abord fit le plan général, Il le trouva des moins considérables;

Je ne devois ni forcer bastions,

Ni décider procès, ni gagner millions;

Mais aimer des objets aimables, Offrir des vœux, quelquefois bien reçus, Eprouver les amours coquets ou véritables,

Donner mon cœur, le reprendre, & rien plus.

Alors l'aftrologue s'écrie ; Le joli garçon que voilà! La charmante perite vie Oue le ciel lui destine-là!

Mais quand dans le détail il entra davantage, Il vit qu'encore enfant je savois de ma foi

A deux beaux yeux faire un si prompt hommage

Que mon premier amour & moi Nous étions presque de même âge.

D'autres amours après s'emparoient de mon cœus.

La force, la durée en étoit inégale,

Et l'on ne diffingueur par ancun intervalle.

Et l'on ne diftinguoit par aucun intervalle
Un amour & son successeur.

Ce n'étoient jusques-là que des préliminaires,

Le ciel avoit paru d'abord, Par un essai de passions légeres, Jouer seulement sur mon sort.

Mais quel amour, ô dieux! quel amour prend la place

De ceux qui l'avoiem précédé!
Fuyez, foibles amours dont j'étois possédé,
Fuyez, & dans mon cœur ne laissez point de trace.
Celui qui se rendoit maître de mon destin,
Du reste de ma vie occupoit l'étendue;

L'astrologue avoit beau porter au loin sa vue.
Il n'en découvroit point la fin.

Quoi! disoit-il presqu'en versant des larmes, Ce pauvre enfant que je croyois heureux,

Des volages amours va-t-il perdre les charmes?

Quoi! pour toujours va-t-il être amoureux?

Non, non, il faut que je m'applique A voir encor l'affaire de plus près. Alors il met sur nouveaux frais

Toutes ses regles en pratique;
D'un œil plus attentif il observe le cours

Dans tous les coins du ciel promens fes lunettes,

Retrace des calculs qui p'étoient pas tron coutre à

Retrace des calculs qui n'étoient pas trop coutts; Et puis quand il eut fait cent choses déjà faites, Il vit que j'aimois pour toujours,

LE TEMPS ET L'AMOUR,

F A B L E.

Ls font deux dieux, portant ailes au dos, Les plus méchants qu'ait Jupin à sa table; L'un est le temps, mangeur insatiable, Vieillard chenu, mais hélas! trop dispos; Et l'autre, qui ? c'est l'enfant de Paphos. Quand cet enfant a pris beaucoup de peine Chez son beau-pere à forger une chaîne Qui de deux cœurs doit unir le destin, Vient le barbon qu'on ne peut frop maudire; Qui vous la ronge & vous l'use à la fin; Adieu la chaîne, & le vieillard malin S'envole ailleurs, riant d'un vilain rire. Fut-il jamais sous sa eruelle dent Liens si forts qu'ils fissent résistance ? Ces jours passés je le vis cependant Avec l'Amour en bonne intelligence ; Tous deux, tous deux, l'enfant & le vieillard; Ils composoient une chaîne durable, Le temps lui-même en serroit avec art Tous les chaînons. N'est-ce point une fable? Non, je l'ai vu, vu de mes propres yeux, Ou je le sens, pour vous dire encor mieux.



LA MACREUSE,

Sur ce qu'on traitoit de macreule un homme qui paroissoit fort indifferent, & qui cependant ne l'étou

pas.

D'Un marais du Septentrion Sortit jadis une macreule Dont la foideur étoit fameuse Parmi sa froide nation. Il est dit dans une chronique Qu'un jour Iris vit en passant Ce pauvre animal aquatique Tout engourdi, tout languissant.

Aussi-tôt de l'oiseau le sang froid se dégele, Sa forme change, & par le don Qu'avoient les regards de la belle, La macreuse devient pigeon. Vous devinez qu'à ce spectacle Tout le monde cria miracle;

Point du tout. Et pourquoi si peu d'étonnement? C'est qu'Iris fit ce changement.

La macreuse soudain, fiere de ne plus l'être, Va dans un colombier se faire reconnoître,

Prendre son rang, jouir des droits D'un nouvel être qui l'honore,

Et qui plus est, plus mille fois encore, Aimer pour la premiere fois.

Ou'elle se sentit peu de sa triste origine! Qu'elle sut faire honneur à la vertu divine

> Oui rendoit son destin si beau! Dans leurs caresses amoureuses.

Tous les autres pigeons, pigeons dès le berceau, Sembloient eux-mêmes des macreules.

Aussi de ses amours en tous lieux signalés Telle fut la gloire éclatante, Que quand la déesse charmante,

Ovi

2 (1 Qui sous ses loix tient les enfants ailés, Perdit un des pigeons à son char attelés,

Notre macreule eut la place vacante.

SUR ce qu'en écrivant à une personne, on n'avoit osé écrire le mot d'Amour, & au'on l'avoit laissé en blanc.

 \mathbf{H} Ier peut-être, Amour, je te parus coupable, Même en implorant ton pouvoir, Je n'osai prononcer ton nom, ce nom aimable Que jamais l'Univers n'entend sans s'émouvoir s J'eus trop d'égard pour une indifférente,

Je craignis plus de l'offenser que toi; Mais d'un respect poussé plus loin que je ne doi. Le moyen que je me repente?

N'est-ce pas toi, grand dieu, qui m'en as fait la loi? La seule criminelle est la beauté que j'aime De ton nom outragé venge l'honneur suprême;

La peine que tu dois choisir, C'est que bientôt avec plaisir Elle le prononce elle-même.

SUR un billet, où une personne n'avoit écrit que les premieres lettres d'un sentiment qu'on lui demandoit.

Ettain chiffre tracé par une main charmante, Tourmentoit un jour mes esprits, J'eus recours au fils de Cypris, Il n'est déchisfreur que l'on vante Autant que lui pour ces sortes d'écrits. Il me lut tout courant l'adorable grimoire. J'entendis...juste ciel! quelle seroit ma gloire ! Quel destin seroit aussi beau!

Mais hélas! il ne lut qu'à travers son bandeau; Et je n'ose presque l'en croire.

SUR UN CLAIR DE LUNE.

Q Uand l'amour nous fait éprouver Son premier trouble avec ses premiers charmes,

Contre soi-même encor c'est lui prêter des armes Oue d'être seul & de rêver.

La dominante idée à chaque instant présente,

N'en devient que plus dominante;
Elle produit de trop tendres transports;
Et plus l'esprit rentre en lui-même
Libre des objets du dehors;
Plus il retrouve ce qu'il aime.

Je connois ce péril, & qui le connoît mieux?
Tous les soirs cependant une force secrete

M'entraîne en d'agréables lieux, Où je me fais une retraite Oui me dérobe à tous les yeux.

Là vous m'occupez seule, & dans ce doux filence. Absente je vous vois, je suis à vos genoux, Je vous peins de mes feux toute la violence; Si quelqu'un m'interrompt, j'ai le même courroux

Que s'il venoit par sa présence
Troubler un entretien que j'aurois avec vous.
Le soleil dans les mers vient alors de descendre,
Sa sœur jette un éclat moins vis & moins perçant,
Elle répand dans l'air je ne sais quos de tendre,

Et dont mon ame se ressent.

Peut-être ce discours n'est guere intelligible,

Vous ne l'entendrez point; je sais ce que j'y perds:

Un cœur passionné voit un autre Univers

Que le cœur qui n'est pas sensible.

A MADAME LA D... DE M...

Sur son Mariage qui sus consommé dans une hôtelles a d'une petile ville.

Un Souverain vous eft dû pour époux;
Mais vos appas aussi donnent des droits sur vous
A l'ennemi de l'Hymenée.
Le sérieux Hymen, par un grave décret,

Yous met entre les bras d'un Prince d'Ausonies

L'autre, pour donner un trait Qui tienne de son génie, Sans pompe & presque en secret, Conclut la cérémonie Dans un méchant cabaret.

SUR un portrait de feu madame la Duchesse de Mantoue.

Oi que pour son rival Aposson même avoue,
Immortel Cygne de Mantoue, *
Quoique pour vivre ici le destin t'ait marqué
Le plus beau temps de la grandeur romaine,
Que je te plains d'avoir manqué
Ce sujet pour tes chants, & cette Souveraine!

CAPRICE.

E ne dors ni nuit ni jour, Le diable emporte l'Amour, Ses petits fieres, sa mere,

^{*} Virgile.
Tome I V.

Poe's res Tous les parents, jeux & ris, Toute l'isse de Cythere, Et qui plus est, mon Iris.

SUR UNE PETITE VE'ROLE.

SUr le sujet de la gente femelle Qui rend mon cœur auffi tendre qu'il est, Grace & beauté sont ensemble en querelle; Car beauté dit, c'est par moi qu'elle est belle. - Grace répond, c'est par moi qu'elle plaît. Dame beauté, toujours fiere & hautaine. D'esprit quinteux, & qui veut qu'on apprenne Combien ses dons doivent être chéris. Vous prend congé du visage d'Iris. Mais d'autre part sa gentille rivale, Pour la confondre & lui clorre le bec. Grace demeure, & tous nos cœurs avec; D'enfants ailés troupe toujours égale Aux pieds d'Iris se rend avec respect. Dame beauté mainte couleuvre avale. Si qu'à la fin voyant que son courroux N'avance rien, & ne sert de deux cloux: Elle revient sans mot dire au plus vite, Heureuse encor qu'on la reçoive au gîte.

SUR une scene que j'avois faite entre l'Amour & Psiché.

PSICHEAIRIS.

M A chere sœur, nous ne nous devons rien, En même cas nous sommes l'une & l'autre, Votre amant fait parler le mien, Et le mien fait parler le vôtre,

MADRIGAL.

J'y pense, j'y repense, & le tout sans effet;
Mon cœur s'occupe du sujet,
Et l'esprit laisse-là l'ouvrage.

A U T R E.

TU sais quel est l'objet, Amour, dont j'ai fait choix,

Fais que de ses beaux yeux j'éprouve seul les armes 3 Ne crains point d'être injuste à l'égard de ses charmes.

En ne soumettant pas mille cœurs à ses loix: Mon cœur est assez tendre, il est assez sidele Pour t'acquitter envers elle De tout ce que tu lui dois.

SUR une passion constante sans être malheureuse.

N jour aux pieds d'Iris l'Amour alla se rendre;
Respectueux, timide, & n'en osant attendre
Que des rigueurs & du dédain.
Iris se trouva moins sévere,
Et l'ensant retourna soudain
A son naturel téméraire.
Cependant par tous les dégrés
Il sut conduire son audace.

Enfin, je prévois bien que vous en douterez; Siecles futurs, enfin Iris même l'embrasse; Mais dans l'instant qu'entre ses bras Po E'SIE !

Il goûtoit, éperdu, des douceurs si nouvelles,

Iris en trahison lui coupoit les deux ailes,

Et l'Amour ne le sentit pas.
Ce tour-là fut, sur ma parole,
Le mieux pensé que j'aie encor connu;
Car l'Amour bien traité d'ordinaire s'envole
Plus vîte qu'il n'étoit venu.

L'ANNIVERSAIRE.

Ans un lieu sombre & ténébreux,

Se dixieme janvier, s'assemblerent les sages,

Censeurs du monde, & presque antropophages,

Gens sans amour, & revant toujours creux.

De longs habits de deuil la troupe étoit couverte,

De deuil étoit tondu le funcite séjour.

L'an précédent à pareil jour

D'un de leurs compagnons ils avoient fait la perte,

Il avoit déserté; quand un sage déserte,

Ne le cherchez que chez l'Amour.

Dans des chants où régnoit une tristesse extrême,

De celui qui manquoit ils déploroient le sort.

Hélas! disoit avec transport

Un orateur à face maigre & blême, Cétoit pour notre corps un sujet excellent. Quel paresseux! quel indolent!

Quel ennemi du soin & de la veille!

Ou'il eur pour ne rien faire un merveilleux talent!

Qu'il dormoit bien sur l'une & l'autre oreille!
A peine quelquesois paroissoit-il galant;
Je sais qu'il faisoit mal d'en faire le semblant;
Mais que cette apparence étoit peu criminelle,
Auprès de cet amour sincere & violent

Qui nous en a fait un rebelle! Le discoureur en étoit là, Quand le sage désunt parut & le troubla, DIVBRSES.

Comme un spectre sorti du ténébreux rivage.

Messieurs, leur dir-il, me voilà,
Et voilà celle qui m'engage.

Critiquez ce portrait, vous savez critiquer; Et comme un peu de temps vous sera nécessaire,

Je ne veux pas vous en laisser manquer, Je reviens dans un an, à l'autre anniversaire.

Oue j'aime, que l'on m'aime, & que vous êtes fous.

SUR DES DISTRACTIONS dans l'étude de la Geométrie.

Orsque je tiens les horribles écrits Des successeurs d'Euclide & d'Archimede Contre la joie infaillible remede, Rude supplice aux plus triftes esprits, Je vois l'Amour, & je suis tout surpris Ou'il me vient là faire une parenthese. Pense un moment, dit-il, à ton Iris, Tu penseras un peu plus à ton aise. Très-volontiers, lui dis-je, mon mignon, Je sais trop bien qu'on ne lui dit pas non; J'accomplis l'ordre, & d'assez bonne grace. Puis je reprends mes savants, & l'ennui, Priant l'Amour de leur céder la place, La compagnie est mauvaise pour luis S'en va-t-il ? Non. Parenthese nouvelle. Encore Iris. Encore une fois, soit. Deux, s'il le faut. On peut faire pour elle, Sans faire trop, un peu plus qu'on ne doit. Mais à la fin, lorsque je m'en crois quitte, Que mon devoir est fait, & par delà, Mon enragé, mon traître est encor là, Et son Iris. En vain je me dépite, Au diable soit le lutin obstiné,

> T 3. Digitized by Google

Pofsizs
C'est encor pis, j'en suis mieux lutiné.
Je n'y sais plus que prendre patience;
Et puisqu'il faut que je pense & repense
A cette Iris, & la nuit & le jour,
Pensons-y donc. Adieu vous dis, Science,
Je veux avoir la paix avec l'Amour.

L'AMOUR ET L'HONNEUR,

F A B L E.

Ans l'âge d'or que l'on nous vante tant, Où l'on aimoit sans loix & sans contrainte . On croit qu'Amour eut un regne éclatant : C'est une erreur ; il fut si peu content , Qu'à Jupiter il porta cette plainte. J'ai des sujets, mais ils sont trop soumis, Dit-il; je regne, & je n'ai point de gloire. J'aimerois mieux dompter des ennemis, Je ne veux plus d'empire sans victoire. A ce discours Jupin rève, & produit L'austere honneur, épouvantail des belles., Rival d'Amour, & chef de ses rebelles, Qui peut beaucoup avec un peu de bruit. L'enfant mutin le considere en face, De près, de loin, & puis faisant un saut, Pere des dieux, dit-il, je te rends grace, Tu m'as fait là le monstre qu'il me faut.

ENVOI.

Jeune beauté, vous que rien ne surmonte, Je ne dis pas, vous aimerez un jour; Mais après tout, ceci n'est point un conte, L'honneur sut fait pour l'honneur de l'Amour.

SUR UNE BRUNE.

D Runette fut la gentille femelle D Qui charma tant les yeux de Salomon, Et renversa cette forte cervelle, Où la sagesse avoit pris le timon. Oui dit brunette, il dit spirituelle, Et vive au moins comme un petit démon; Et, s'il vous plaît, tous ces jolis vilages, Qui de la Grece affolerent les Sages, Qui, comme oisons, les menoient par le bec, Qui croyez-vous que ce fussent ? Brunettes Aux beaux yeux noirs, & qui dans leurs goguettes Disoient, Dieu sait, gentillesses en grec. Autre brunctte aujourd'hui me tourmente, Moi philosophe, ou du moins raisonneur, Et qui pouvois acquérir tout l'honneur Et tout l'ennui d'une ame indifférente. Or vous, messieurs, qui faites vanité Des triftes dons de l'austere sagesse, Quand vous verrez brunettes d'un côté, Allez de l'autre en toute humilité, Brunettes sont l'écueil de votre espece.

SUR ce qu'on avoit traité un sujet tendrement, au lieu de le traiter galamment selon la premiere intention.

J'Ai vu le temps que j'avois en partage
Un assez galant badinage;
Je savois, disoit-on, dans des vers gracieux
Faire jouer ces enfants qui sont dieux.
Mais de moi maintenant ce talent se retire,
Lorsque je demande à ma lyre
Un menuet, un rigodon,

Pofsirs

280 Elle me rend des airs qui peindroient le mattyre Du passionné Céladon.

Ce que tu m'accordois, dieu des vers, quel caprice

Te porte à me le refuser? Mais non, j'ai tort de t'accuser, Je reconnois mon injustice.

Depuis un temps je m'apperçoi Que quand tes dons sacrés daignent sur moi descendre,

> C'est le vase où je les reçoi, Qui fait que, même malgré toi, Tout le galant se tourne en tendre.

'SUR ce qu'on avoit mis dans une églogue ces quatre vers:

Ans permettre à fon cœur de trop nobles défirs, Elle peut des dieux même attendre les soupirs; Et si pour elle en vain les dieux versoient des larmes; Ils sauveroient encor leur gloire par ses charmes.

Et qu'il fallut les ôter, parce qu'ils étoient trop pompeux.

Le poëte a manqué, je n'en disconviens pas; Mais il étoit plus amant que poëte. Quand de ce qu'on adore on chante les appas, Le chalumeau devient trompette.

SUR une visite qu'un malade attendoit inutilement depuis quelque temps.

Ons ne venez donc point, vous pour qui je respire, Vous qui seule à mes maux pourriez me dérober, Vous qui d'un simple mot, qui d'un léger sourire, Dissiperiez l'horreur où je me sens tomber? Privé de la santé, mon seul mal est l'absence, C'est vous que je regrette, & qui me tourmentez. Venez de vos attraits éprouver la puissance; Et si je sousser encor, punissez-m'en, partez.

MADRIGAL.

A Ux immortels quand je fais quelque offrande, lls m'en seront eux-mêmes les témoins, Ce n'est jamais l'or que je leur demande, Les dignités, les honneurs encor moins. Mais je leur dis: votre pouvoir suprême, Dieux immortels, dispose aussi des cœurs; Conservez-moi le cœur de ce que j'aime, Et je renonce à vos autres faveurs.

SUR un commerce d'amour qui subsistoix sans fureurs, sans jalousie, &c.

A Voir l'Amour tel qu'il erre en ce monde, Les yeux en feu, la mine furibonde, Barbare auteur des pleurs les plus amers, On le prendroit pour le fils de Mégere, Qui s'est armé des serpents de sa mere, Et vient chez nous transporter les ensers. Mais grace à vous, & grace à moi peut-être, On le peut voir sous des traits moins connus: Nos tendres seux l'obligent de paroitre Comme le fils de l'aimable Vénus.



SUR UN PORTRAIT DE DESCARTES.

A Vec sa mine refrognée,
Elevé sur ma cheminée,
Descartes dit: messieurs, c'est mos
Qui dans ces lieux donne la loi.
Mais au fond d'une alcove obscure
Se cache une aimable sigure,
Qui se moque du ton qu'il prend,
Et dit tout bas, oh l'ignorant!

LES ZÉPHIRS.

Le dos vouté sur la Seine s'éleve,

Deux couriers qui venoient de deux endroits divers,

Qui tous les deux portoient leur male,

Et faisoient diligence égale,

Se rencontrerent dans les airs.

Dans les airs deux couriers ? voici choses now velles.

C'étoient Zéphirs, entendez-vous?
Et ce qu'ils portoient sur leurs ailes,
G'étoient soupirs échappés aux jaloux,
Regrets impatients & doux,

Vers; & que sais-je ensin? cent autres bagatelles, Qui sont des cœurs amoureux & sideles Les grands trésors, ou plutôt les sont tous.

Vers la charmante Iris l'un voloit à Versailles, De la part d'un amant renfermé dans Paris; Et l'autre, de la ville alloit voir les murailles,

Vers cet amant dépêché par Iris. Comme ils se connoissoient, arrête un peu, mon frere, DIVERSES.

Dit le Parissen, montre-moi ton paquet.

Ah! ciel! ta charge est bien légere,
Et je suis, moi, chargé comme un mulet.
Le courtisan, d'un air de petit-maître,
Répondit au bourgeois, & bien, tant pis pour toi;
Car d'ailleurs, quoi qu'il en puisse être,
Je serai mieux reçu que toi.

CAPRICE.

M'Aller servir de la langue des dieux,
Parce qu'Iris fait un petit voyage
D'un jour sans plus! je n'en ai le courage.
Assurément vers sont trop précieux,
Ce ne seroit entendre le ménage.
Mais, dit l'Amour, impérieux marmot,
Dans ce seul jour qu'elle doit être absente,
Si le soleil ne va qu'au petit trot,
S'il ne va point, si je m'impatiente,
Si je languis, si j'enrage en un mot,
Moi, qui suis dieu, qui tous les dieux régente,
Enragerai-je en prose comme un sot?

SUR MON PÖRTRAIT.

SI lorsqu'un seul moment votre œil s'est occupé Sur ce portrait qui, dit-on, est moimême,

If ne vous a pas dit, c'est vous seule que j'aime, Rigaut ne m'a point attrape.

CHANSON.

U N vainqueur après sa victoire En répand l'éclat en tous lieux, Un amant dérobe sa gloire A tous les yeux.

Vénus & l'Amour savent ce qui le flatte, Sa gloire n'éclate Que chez les dieux.

Un vainquent, &c.

La reconnoissance
Du plus tendre cœur
N'est que son filence
Et son bonheur.

Un vainqueur, &c.

SUR UNE ABSENCE.

J'Entends la raison en colere,
Qui gronde & tempête chez moi.
Que diable est-ce donc que je voi?
Une humeur triste & solitaire,
Un noir chagrin, qui n'appartient
Qu'aux grands malheurs, aux sunérailles.
Je sais bien qu'elle est à Versailles,
Mais dans deux jours elle revient.
A cette raison trop cruelle
Un pauvre enfant, pour tout discours,
Répond en criant de plus belle,
Elle ne revient de deux jours.

SUR l'absence d'une personne à qui l'on donnoit le nom d'Iris en vers, & hors delà quelques autres noms.

Uand je me jette avec furie Dans l'affreuse géométrie, Où se trouvent en raccourci Le grimoire & la diablerie, Plein d'une triste réverie Dont j'ai l'esprit tout obscurci, Je pense a mon Iris aussi.

Quand quelque Vénus, quelque Aurore S'offre à mes yeux d'un air galant, Et me dit, non-pas en parlant, Je permets que ton cœur m'adore, Ou bien m'en dit l'équivalent, Je pense à mon Iris encore.

Encore! Aussi! Je suis surpris
Qu'ici ces mots-là se présentent.
Pourquoi faut-il que mes vers mentent?
Ne puis-je rimer qu'à ce prix?
Eh! disons vrai, de par Cypris;
Et si les rimes n'y consentent,
Regardons-les avec mépris.
Au milieu des savants écrits
Qui me plaisent & me tourmentent,
Malgré les belles de Paris,
Dont les yeux aisément nous tentent,
Je ne pense qu'à mon Iris.

Toute vérité sera dite, Puisque je viens de commencer. Qu'un objet jamais ne vous quitte, Qu'en vain pour s'en débarrasser

Digitized by Google

Si je me sens pousser à bout Par celle-ci qui me possede, Diversité, c'est mon remede. Mon cœur à regret s'y résout, Je ne sais si l'Amour m'absout; Mais ensin quand le mal m'excede, Je pense à...... & c'est tout.

LETTRE

A une demoiselle de Suede, dont j'avois vu un très-agreable portrait chez M....., Envoyé de Suede, qui de plus m'en avoit dit des merveilles.

M ADEMOISELLE 5.

Je ne sais si en me donnant l'honneur de vous écrire, j'écris à quelqu'un. Sur votre nom, qui est fort illustre, il saut que je vous croie Suédoisse; sur les grands yeux noirs que j'ai vus dans votre portrait, & qui doivent être pleins de seu dans l'original, je vous croirois Espagnole; sur de jolis vers français qu'on m'a montrés de vous, je vous crois Française; sur les vers italiens qu'on dit que vous savez saire, vous devez être Italienne; sur tout cela ensemble vous n'êtes d'aucun pays.

Pour rendre le miracle encor plus achevé,

Dix-sept ans à peu près, c'est l'âge qu'on vous donne :

Dix-sept ans jusqu'ici n'avoient gâté personne, Pour vous ils vous sont tort. L'esprit si cultivé,

Et dix-sept ans, font que je vous soupçonne De n'être, Dieu me le pardonne, Que quelqu'objet en l'air qu'un poëte a rêvé.

Cependant il est certain que M. l'Envoyé de Suede prend l'affaire fort sérieusement; & si l'on a à croire des prodiges, ce doit être plutôt sur son autorité que sur celle d'un autre. Il soutient que vous êtes à Stockholm, que mille gens vous y ont vue & vous y ont parle; il dit même que votre portrait, qui représente le plus charmant visage du monde, ne représente pas le vôtre dans toute sa beauté, & que les peintres de Suede ne flattent pas comme les nôtres. Mais pourquoi, nous qui sommes dans le pays de la beauté, de l'esprit & des agréments, n'aurions-nous jamais rien vu de pareil à une personne si accomplie? Voilà ce que la vanité françaile nous fait dire aussitôt. A cela je ne sais qu'une réponse qui puisse nous aider à croire tout ce qu'on dit de vous.

L'Amour, ailleurs si redoutable, Ne trouve pas sans doute un climat favorable Sous le ciel de Suede & si près des Lapons; Les cœurs y sont glacés, & pour sondre leurs glaces,

N'a-t-il pas dû produire un chef-d'œuvre où les Graces

Eussent répandu tous leurs dons?
Si nos climats n'ont rien qui ne vous cede,
Soit en esprit, soit en attraits,
C'est qu'Amour y soumet les cœurs à moins de frais

Qu'il ne pourroit faire en Suede.

C'est-là, MADEMOISELLE, tout ce que j'ai pu imaginer de plus vraisemblable. Tirez-moi

d'embarras, je vous en conjure, & ayez la bonté de me faire savoir si vous êtes. Que votre modestie ne vous empêche point de me l'avouer naturellement, je vous promets de n'en parler à personne; je ne voudrois pas qu'on sût que j'eusse quelque intelligence avec une étrangere qui triompheroit de toutes nos Françaises, & effaceroit l'honneur de la nation. Ce seroit-là un trop grand crime contre ma patrie: cependant je m'accoutume à en faire un peut-être encore plus grand. Tous mes soupirs, à l'heure qu'il est, sortent de France, & vont du côté du Nord.

Lieux désolés, où l'hiver tient son siege
Sur de vastes amas de neige,
Où les aquilons violents,
Où les frimats & les ours blancs
Composent son triste cortege,
Mer glaciale, affreux climats,
C'est après vous que je soupire.
Les lieux où regne un éternel zéphire,

Les lieux où regne un éternel zéphire, Le séjour de Vénus, Cypre, ne vous vaut pas.

Vous voyez, MADEMOISELLE, que mon cœur a déjà bien fait du chemin. Je me flatte que mes hommages, qui ne scroient pas dignes de vous à Stockholm, deviendront de quelque prix en traversant cinq cens lieues de pays pour aller Jusqu'à vous; & que s'il est triste de vous écrire de si loin, ce me sera du moins auprès de vous une espece de mérite. Je n'en ai point d'autre à vous faire valoir, & je ne crois pas même que vous puissiez savoir qui je suis,

A moins qu'un coup de la fortune N'ait porté jusques sur vos bords Le nom de l'enchanteur qui fait parler les morts, Et qui voyage dans la lune.

Fin du quatrieme Volume.

TABLE



T A B L E

Des Pieces contenues dans ce Volume.

E Glogue à madame la Dauphine,	page	I
Light Alcandie,	_	\$
II. Eglogue. Silvanire & Delphire,		9
III. Eglogue. Délie,	1	6
IV. Eglogue. Daphné,	1	9
V. Eglogue. Eraste,	2	į
VI. Eglogue. Ligdamis,	` 2	8 3
VII. Eglogue. La Statue de l'Amour,	3	34
VIII. Eglogue. Thamire,	3	6
IX. Eglogue. Ismene,	4	I
X. Eglogue. Tirsis & Iris,	. 4	14
Endimion, Pastorale,	5	T
Prologue d'Endimion,	8	4
Discours sur la nature de l'Eglogue,		8
Digression sur les Anciens & les Modernes,	, 11	
Thétis & Pelée, Tragédie en musique, rep	résente	éŁ
pour la premiere fois par l'Académie ro	yale a	le
Musique l'an 1689,	1 3	7
Enée & Lavinie, Tragédie en musique, rep	refenta	ée
pour la premiere fois par l'Accademie ro	yale d	le
Musique l'an 1690,	18	5
Lettres à l'imitation des Héroïdes d'Ovide, Di	ibutadi	is
à Polémon,	22	•
Flora à Pompée,	22	7
Arisbe au jeune Marius,	23	O.
Cléopatre à Auguste,	23	
Diverses petites Pieces de poésie, Portraie de C	Clarice	,
,	239	,
Les Jeux Olympiques, sur une passion qui av	oit du	ŕ
cinq ans,	24	0
Sonnet, Apollon à Daphné,	24	3
Toine IV.		

270 TABLE.	•
dur un souper où l'on souhaiwit qu'u	ine perfonne qui
en devoit être s'ennuyât,	243
Sur un Resour qui devoit être au moi	s d'octobre, 244
Réverie,	245
Etrennes pour l'année 1701,	ibid.
Autres Etrennes,	246
Sur des Etrennes avancées d'une ar	nnée sur l'autre,
	ibid.
L'Horoscope,	247
Le Temps & l'Amour, Fable,	249
La Macreuse, sur ce qu'on traitoit	
homme qui paroissoit fort indifférent	,& qui cependant
ne l'étoit pas,	250
Sur ce qu'en écrivant à une personn	
écrire le mot d'amour, & qu'on	
blanc,	251
Sur un billet où une personne n'av	oit écrit que les
premieres lettres d'un sentiment q	u'on lui deman-
doit,	ibid.
Sur un clair de lune,	252
A madame la D de M	fur fon mariage
qui fut consommé dans une hôtel	lerie d'une peuse
ville.	253
Sur un portrait de seue madame	la Duchesse de
Mantoue,	ibid.
Caprice,	ibid.
Sur une petite vérole.	201
Sur une scene que j'avois faite e	nue l'Amour &
Psiché,	ibid.
Madrigal,	255
Autre,	ibid.
Sur une passion constante sans être ma	theureule ibid.
L'Anniversaire,	256
Sur des aistractions dans l'étude de la	z ekométrie . 2 cz
L'Amour & l'Honneur , Fable ,.	2,8
Sur une Brune,	279
Sur ce qu'on avoit traité un sujet	tendremonsam
lieu de le traiter galamment, se	Lin la premisee
intention,	ihid

TABLE.	27 T
Sur ce qu'on avoit mis dans une Egl	
vers qu'il fallut ôter, parce qu'ils	étoient trop
pompeux,	260
Sur une visite qu'un malade attendoit	inutilement
depuis quelque temps,	ibid.
Madrigal, -	26 T
Sur un commerce d'amour qui subsistoit s,	ans fureurs,
fans jalousie,	ibid.
Sur un portrait de Descartes,	262
Les Zephirs,	ibid.
Caprice,	263
Sur mon portrait,	ibid.
Chanfon,	264
Sur une absence,	ibid.
Sur l'absence d'une personne à qui l'or nom d'Iris en vers, & hors delà que	a donnoit le
· noms,	265
Lettre à une demoiselle de Suede, dont j très-agréable portrait chez M Ervo	'avois vu un

Fin de la Table:-



